

## REVUE DES LIVRES

### CULTURE ET TRADITION CLASSIQUES

J.-F. GILMONT, *Le livre et ses secrets* (Cahiers d'Humanisme et Renaissance, LXV / UCL, Bibl. Fac. Phil. et Lettres, Temps et Espace, 2), Genève - Louvain-la-Neuve, Droz - Presses Universitaires de Louvain, 2003, 15 x 22, 440 p., br., ISBN 2-600-00876-4 / 2-87416-004-0.

J.-F. Gilmont parvient à rendre intéressante la bibliographie, matière aride s'il en est, grâce à sa passion pour le sujet et à un don pédagogique certain, en mêlant aux connaissances techniques la présentation de cas concrets. Il a repris ici des articles parus sur une période de trente ans, mais retravaillés et complétés, de manière à constituer un tout cohérent et à éviter les redites. — L'introduction, qui s'adresse à « un bibliographe débutant », reconnaît que la quête bibliographique n'est guère attrayante, mais peut rendre de grands services. D'apparence facile, elle exige de recourir à l'esprit critique pour déjouer nombre de difficultés sournoises. La démarche du bibliographe s'articule autour de trois pôles : un projet, une enquête et une publication. Les types de bibliographies variant à l'infini, il faut d'abord se fixer un objectif précis, pour lequel de bons ouvrages peuvent aider les débutants. La première étape consiste à retrouver un exemplaire de l'ouvrage à décrire (en l'absence de manuels, chacun sera sans doute amené à se débrouiller pour y parvenir). La deuxième étape consiste à décrire l'édition à partir de cet exemplaire, en veillant à ne pas laisser échapper des détails significatifs. La visite des bibliothèques possédant d'autres exemplaires du volume en question ne peut s'envisager que si l'on possède en outre des amis, une certaine notoriété et de l'argent. L'idéal est de s'assurer le patronage de la direction pour faciliter les recherches, qui n'enchantent pas toujours les bibliothécaires. Il faut enfin maîtriser l'usage d'un traitement de texte sur ordinateur, afin de produire une disquette fin prête pour l'édition et de diminuer ainsi les frais de celle-ci. Malgré ces difficultés, la bibliographie est aussi source de joies : retrouver une édition rare longtemps disparue, rétablir l'attribution d'un texte à son auteur ou d'une édition à son imprimeur, etc. Resterait encore à faire parler ces sources, ce que trop peu ont appris à exploiter. — Le volume se divise en six parties : questions du livre et de la lecture, approches techniques, pratique de l'archéologie du livre (avec une série de cas concrets), lire une bibliographie, mesurer la survie du livre, regards critiques (éditions critiques, titres abrégés, plaidoyer pour les imprimeurs, formation du bibliographe). On y trouve en outre la bibliographie de l'A. et un index alphabétique. — J.-F. Gilmont s'est acquis une telle notoriété qu'il a obtenu à Louvain-la-Neuve la création d'un cours sur la bibliographie, pour lequel il a publié plusieurs manuels, afin de prolonger son œuvre. Lui-même s'est spécialisé dans les publications du XVI<sup>e</sup> s. en grande partie protestantes : J. Crespin, G. Farel, J. Calvin. Aussi l'a-t-on prié d'achever la publication des trois volumes de la *Bibliotheca Calviniana*. Il a également pu réunir une équipe internationale et interdisciplinaire pour étudier les relations entre l'imprimé et la Réforme protestante. C'est ce qui explique la coédition de ce volume par Louvain-la-Neuve et Genève. Tous ceux qui s'intéressent aux livres auront beau-

coup à apprendre sur les livres et sur leur influence au cours des siècles, sans oublier les problèmes actuels qu'Internet peut poser aux livres imprimés. – B. CLAROT, sj.

*L'arbre : symbole et réalité. Actes des journées universitaires de Hérisson (Allier) organisées par les Cahiers Kubaba (Université de Paris I) et la ville de Hérisson, 21 et 22 juin 2002* (Collection Kubaba. Série Actes), Paris, Association Kubaba et L'Harmattan, 2003, 277 p., 14 x 22, EUR 23.

Issu d'un colloque résolument pluridisciplinaire (agronomes, géographes, historiens, philologues, littéraires, philosophes) et axé aussi sur la participation du grand public, ce livre est d'une variété dont le caractère disparate est compensé par la fraîcheur du décloisonnement des disciplines. Deux articles traitent du Moyen Âge (P. Guelpa, « L'arbre du monde des Saxons » ; B. Van den Abeele, « Variations médiévales sur l'Arbre de vie »). Six traitent du monde antique. Le dossier le plus instructif est celui de l'Anatolie, trois communications qui s'imbriquent et démontrent si besoin est l'importance du passé hittite (au sens large) des cultes grecs et hellénistiques d'Asie mineure. R. Lebrun analyse rapidement la place de l'arbre (*taru/daru*) en Anatolie, et cite quelques rituels en relation avec les forêts, les bois sacrés et les jardins, pour finir avec la coupe d'un arbre « sacré » à Myra au temps de saint Nicolas. M. Mazoyer s'interroge sur la signification de *ἄεθρα* dans la religion hittite et, serrant de près la personnalité de Télébinu, opte à la suite de V. Haas en faveur du chêne vert. Son feuillage persistant évoque l'éternelle jeunesse et détient des propriétés magiques, impliquées dans la fondation et le maintien de l'empire et de l'ordre quotidien. O. Casabonne et A. Porcher reviennent sur le rôle de l'irénarque et de l'orophylaque en Anatolie, qui ne seraient pas uniquement en charge de traquer les brigands, mais plutôt des gardes forestiers au sens complet du terme, préposés à la protection des domaines montagnards relevant des cités (telles Termessos), et peut-être analogues aux *gurtawanni* hittites en Cilicie. L'hypothèse devrait être mieux assurée. F. Malbran-Labat oppose la conception mésopotamienne de l'arbre à celle de la haute Susiane dans le Zagros. Là, les temples de certains dieux sont établis dans des bois sacrés, surtout ceux qui sont liés au passage entre le monde d'ici-bas et l'au-delà, et dont certains rites sont secrets : ces conclusions sont éclairantes pour le milieu grec, où la plupart des sanctuaires avec un bois sacré sont de même liés aux mystères et aux oracles, et de façon plus générale au passage avec le monde des morts. S. Aufrère analyse les arbres associés aux buttes sacrées des temples égyptiens. Enfin A. Motte donne, à travers deux exemples particulièrement bien choisis – le palmier de Délos à la naissance d'Apollon et le platane du *Phèdre* de Platon –, la démonstration que la pensée grecque procède à partir d'une imagerie mentale qui puise à l'interminable fonds naturel, qu'il s'agit de religion ou de philosophie. – P. BONNECHÈRE.

M. GIOVINI, *Rosvita e l'imitari dictando terenziano* (Publicazioni del D.AR.FI.CL.ET., N.S., n. 210), Genova, Università di Genova - Facoltà di Lettere, 2003, 16 x 22, 200 p., br., ISSN 1593-8948.

L'étude de l'œuvre littéraire de la chanoinesse Roswitha (ou Hroswitha...) de Gandersheim (935 - vers 1000) date de la publication en français de son théâtre latin par Ch. Magnin en 1845. Apparentée au futur Otton I<sup>er</sup>, elle fut élevée à la cour saxonne et entra toute jeune à l'abbaye de Gandersheim, fondée précisément par un Otton. Elle suivit les cours du savant Raterius de Liège, ex-évêque de Vérone. On sait qu'elle séjourna plusieurs fois à la cour d'Otton F<sup>er</sup>, où elle dut rencontrer le savant Liutprand, grand admirateur du style de Térence. Roswitha reconnaît avoir imité les pièces de Térence, mais pour détourner les chrétiens de les lire, en vertu de leur climat moral malsain. Voulant édifier ses lecteurs, elle remplace les prostituées par des vierges héroïques, tout en reconnaissant la supériorité artistique de son modèle. Elle

exalte la force « virile » de ses vierges, qui triomphent du mal et tiennent les premiers rôles dans ses pièces. Ceci ne fait pourtant pas de Roswitha une féministe, car elle accepte les rôles féminins traditionnels et admet sa propre infériorité intellectuelle et littéraire face aux hommes. Il faut néanmoins savoir que, contrairement aux autres auteurs comiques, Térence montre souvent des femmes supérieures aux hommes ; chez lui cependant, pas de conversions : les prostituées demeurent des prostituées, tandis que, chez son émule, la grâce les transforme en saintes. Certains critiques estiment que Roswitha manquerait d'originalité et ne serait qu'une transformatrice sans créativité. Alors que Térence a écrit en vers, il est vrai qu'elle se contente d'une prose rimée ou de vers libres ; elle reste toutefois proche du Carthaginois, auquel elle emprunte bien des passages. En outre, elle a recours aussi à l'allégorie, quoique de façon subtile et difficile à déceler. Pour cinq des six comédies de la chanoinesse, Giovanni montre les différents types d'emprunts à son modèle latin. La sixième, *Sapientia*, fait exception : c'est une pièce entièrement allégorique, où elle se libère totalement de son modèle pour le fond, tout en imitant son type de comédie. Cette dernière pièce réalise pleinement l'idéal de Roswitha, dit l'A., puisqu'elle voulait écrire « contre » Térence, mais « à travers » Térence et même « au-delà » de Térence. Giovanni fait preuve d'une excellente connaissance des problèmes concernant l'œuvre comique de la chanoinesse et les traite avec finesse. Un index des auteurs et des œuvres facilite la lecture de son étude. – B. CLAROT, sj.

Mary ALLSEBROOK, *Born to Be Rebel. The Life of Harriet Boyd Hawes*, Oxford, Oxbow Books, 2002, 15.5 x 23.5, 244 p., br. US \$ 14.95, ISBN 1-84217-041-4.

La biographie ici publiée en deuxième édition (la première a paru en 1992) fut rédigée par la fille de H. Boyd, sur la base de carnets, journaux et lettres, et elle est publiée par sa petite-fille. C'est donc une affaire de famille, mais élégamment tournée et présentée, avec humour et admiration à la fois, autour d'une personnalité phare, celle d'une brillante archéologue, Harriet Ann Boyd, née en 1871 à Boston. Vingt-deux chapitres nous font découvrir les principales étapes de sa vie : la naissance, l'enfance, le collège et sa passion précoce pour la Grèce, qu'elle apprend à découvrir et à aimer dès 1896. Elle fréquente l'*American School*, suit les leçons de Dörpfeld sur l'Acropole et apprend le grec moderne. Elle vit avec anxiété les jours difficiles, en 1897, de tensions et de guerre entre Grecs et Turcs, et décide de s'engager comme infirmière avec la Croix-Rouge grecque. Dans les années suivantes, elle concentre son attention sur la Crète, où elle va entamer, en 1900, des fouilles à Gournia, sa « Pompéi crétoise », les premières à être dirigées par une femme : c'était l'époque « héroïque » d'Evans, de Halbherr, d'Hogarth, mais aussi d'Harriet Boyd, une véritable pionnière. Les photos et les documents (plans, carnets de fouilles, etc.) publiés dans ce livre sont très intéressants et rendent bien l'idée d'une époque où l'on « inventait » l'archéologie de terrain. Suit le récit de sa rencontre avec Charles Henry Hawes, qu'elle épouse, de la Première Guerre mondiale où elle met en place des réseaux de solidarité, s'engage comme volontaire et part pour la France, de ses cours et de ses recherches, notamment sur le célèbre relief de Boston (publiés dans *AJA*, 1922) et sur l'architecture de l'Acropole athénienne, son engagement dans la Seconde Guerre mondiale (avec son emprisonnement à Prague) et sa mort le 31 mars 1945, au terme d'une vie aussi aventureuse que courageuse. — Le récit qui nous en est donné, complet et détaillé, est d'un grand intérêt non seulement en raison de la haute valeur intellectuelle et morale du personnage, mais aussi comme jalon de l'histoire de l'archéologie grecque aux États-Unis. – Corinne BONNET.

A. SCHIAVONE, *The End of the Past. Ancient Rome and the Modern West*. Translated by Margary J. SCHNEIDER (Revealing Antiquity, 13),

Cambridge (Mass.) - London, Harvard University Press, 2002, 14.5 x 23, VIII + 278 p., br. £ 11.95, ISBN 0-674-00983-5.

Le livre d'Aldo Schiavone, *La storia spezzata. Roma antica e Occidente moderno*, Roma - Bari, Laterza, 1995, l'œuvre stimulante qui pose les problèmes essentiels de l'histoire tout en livrant les réponses d'un esprit érudit et philosophique, est maintenant disponible dans une traduction anglaise. C'est un livre fascinant, où chacun des vingt chapitres peut servir de matière d'étude et de réflexion. Il est écrit sous forme de récit, mais avec des notes bien fournies à la fin du volume. L'édition anglaise présente des notes structurées et un index général, ce qui met davantage en évidence la somme du travail de documentation sur lequel s'appuie l'A. et rend la consultation plus aisée. La question fondamentale que pose ce livre, s'appuyant sur une riche historiographie, est la suivante : pourquoi le paradigme de l'économie universelle offert par l'Empire romain au II<sup>e</sup> s. s'est-il écroulé au lieu de mener harmonieusement à l'essor économique connu par l'Occident dix siècles plus tard ? Parmi les propositions de réponse, nous retrouvons des lieux communs, mais qui prennent une nouvelle dimension, dans la perspective de la confrontation entre passé et présent, et se colorent d'une érudition impressionnante et d'un style envoûtant : l'idéal anti-technique et anti-économique des élites romaines, l'abondance de main-d'œuvre servile, l'absence d'une éthique du travail. – Ella HERMON.

*Les instruments de la pensée juridique* (Cahiers du CRHIDI, 17), Bruxelles, Facultés Universitaires Saint-Louis, 2002, 15.5 x 23, VIII + 143 p., br.

Le Centre de Recherche en Histoire du Droit et des Institutions des Facultés Universitaires Saint-Louis a consacré une journée d'étude à une approche multiple des instruments de la technique juridique en droit romain, qui ont fait l'objet de l'ouvrage de Jacques-Henri MICHEL, *Éléments de droit romain à l'usage des juristes, des latinistes et des historiens*, ULB, Centre du droit comparé et d'histoire du droit, Bruxelles, 1998. Dans le présent volume, Jacques-Henri Michel passe en revue (p. 1-41), une quinzaine de ces instruments apportant des précisions terminologiques, s'appuyant sur les sources, éclairant des points de grammaire, ou retraçant leur histoire, selon le cas. Nous percevons ainsi les phases de l'élaboration de la pensée juridique par le souci de définir et de classer (genre, espèce, en allant de la classification au plan, mais également fiction et présomption), par les démarches utilisées (le concret et l'abstrait, le subjectif et l'objectif, l'analogie, la déduction et l'induction) et par la mise en valeur des caractéristiques du droit romain qui découlent du formalisme et de la casuistique. L'interprétation, les maximes du droit completent le tableau qui achemine tout naturellement aux codifications. Fidèle à l'énoncé de son manuel, Jacques-Henri Michel livre une démarche à suivre en sciences humaines à partir de la clarté des définitions qui découlent du droit romain. Cette démarche a été utilisée par Dominique Gaurier, qui transpose les mêmes instruments de la technique juridique du droit romain dans le droit chinois impérial (p. 43-116). Cette transposition nous fait découvrir l'esprit d'une tradition juridique étrangère à nos normes occidentales, mais avec des rapprochements inattendus par l'utilisation des mêmes instruments juridiques. Essentiellement répressif, le droit joue dans la société chinoise un rôle modérateur et « un pis-aller, destiné à valoir quand tout autre moyen a échoué pour donner une solution à une question » (p. 115). C'est ce qui justifie le recours à l'analogie, aux présomptions et aux fictions, mais également à la déduction, à l'interprétation et à la casuistique. La question des définitions générales, étrangère à l'esprit et aux possibilités d'expression de la langue chinoise, est abordée en traitant globalement les instruments juridiques du genre, de l'espèce et de la définition. Enfin, Jean-François Gerkens (p. 118-133) approfondit la règle *periculum est emptoris* comme l'instrument de la maxime du droit (*regula iuris*). Cette maxime a fait couler beaucoup d'encre depuis les Pandectistes du XIX<sup>e</sup> s., la doctrine post-pandectiste du XX<sup>e</sup> s.

jusqu'à l'explication globale de Martin PENNITZ (« *Das periculum rei venditae*. Ein Beitrag zum 'aktionrechtlichen Denken' im römischen Privatrecht », *Forschungen zum Römischen Recht*, 44, Böhlau), qui se fonde sur l'exégèse complète de nombreux textes. D'ailleurs, les exégèses de textes, la confrontation critique des points de vue de divers romanistes et juristes sont constantes dans ce volume. — Les deux premières contributions de ce volume font état du rapport étroit qui existe entre le droit et la langue, entre la terminologie et la science du droit, en d'autres mots entre les possibilités d'expression d'une langue et les instruments de la technique juridique. L'examen comparatif du droit et de la pensée juridique chinois par Dominique Gaurier est mis en rapport direct avec le manque de flexion de la langue chinoise classique, où chaque signe écrit constitue en lui-même une unité de sens, sans devoir recourir à une catégorie grammaticale précise (p. 54). Si tout ce qui relève des définitions générales échappe à la langue et à la pensée chinoises immergées dans le concret, cette défiance à l'égard de l'abstraction est partagée par les Romains. Ce faisant, l'A. étaye la diversité de la culture juridique occidentale, celle de la codification (franco-allemande) et celle de la pratique du *Common Law*. Cette constatation lui permet de souligner l'identité de méthode du *Common law* et des juristes romains et, du coup, l'originalité du *Common law* par la réception du droit romain comme système ouvert. En effet, la plupart des systèmes juridiques européens ont adopté, par la codification, un système fermé et global (n. 33, p. 59). Sur la réception du droit romain et la codification, voir également les articles de Jean-Louis Halperin, de Patrick Glenn, de Sylvio Norman, Martine Dumais et Donald Fyson, de Jacques l'Heureux et Ella Hermon dans E. HERMON (éd.), *La question agraire : droit romain et société. Perceptions historiques et historiographiques*, Como, 1999. — L'équilibre toujours présent dans le droit romain entre la pratique juridique et la règle générale est parfaitement illustré par la *regula iuris de periculum est emptoris*, commentée par Jean-François Gerkens, qui passe en revue les interprétations anciennes et contemporaines de son application. — La recherche d'un esprit juridique international qui valorise le droit romain se reflète dans la traduction du Code juridique de Justinien en Chine, bien que l'esprit de la culture juridique chinoise soit rapproché davantage du *Common Law* que de celui des pays de la codification du droit civil. Cet effort d'adaptation de la pensée juridique passe par une transformation des possibilités d'expression de la langue classique chinoise et Dominique Gaurier fait état de l'adoption des flexibilités grammaticales de la langue parlée par la langue écrite, à savoir la distinction du féminin et du masculin, du singulier et du pluriel et l'utilisation des particules pour préciser les relations grammaticales. — À l'heure de la mondialisation, la réception du droit romain par une longue tradition européenne apparaît à l'origine de la nécessité de créer un vocabulaire juridique commun qui puisse exprimer les concepts universels issus du droit romain.

Ella HERMON.

J.- M. CAUCHIES, P. CONTAMINE, B. DEMOTZ, A. MARCHANDISSE, J. F. NIEUS, B. SCHNERB, *Guerre, pouvoir, principauté* (Cahiers du CRHIDI, 18), Bruxelles, Facultés Universitaires Saint-Louis, 2002, 15.5 x 23.5, IX + 111 p., br. EUR 10.

Sous un titre peu explicite, ce petit volume réunit six contributions. Trois d'entre elles traitent des affaires militaires dans certaines régions de France et d'Empire au XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> s. : le recrutement des soldats, leur fidélité, leur obéissance et leur coût – en temps de paix comme en temps de guerre – à travers l'exemple de la Savoie (B. Demotz) ; l'évolution géographique, et accessoirement sociale (p. 63), du recrutement des armées des ducs de Bourgogne entre 1340 et 1477 (B. Schnerb) ; les prestations militaires exigées des collectivités paysannes telles qu'elles ressortent de l'analyse des chartes de franchises rurales hennuyères des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> s. (J.-M. Cauchies). À partir de la fin du XII<sup>e</sup> s., à une époque de déclin des obligations militaires, de plus en plus souvent converties en taxes, se développent les livres de fiefs (*Lehnbücher*) : J.-F. Nieu en scrute les filiations et les motivations, et propose

pour les plus anciens d'entre eux une analyse typologique qui s'inscrit parfaitement dans le cadre des actuelles recherches sur la place de l'écrit dans la société féodale. L'étude d'un épisode mouvementé de l'histoire liégeoise (1373-1376) offre à A. Marchandisse l'occasion de mettre en évidence l'originalité d'une institution principautaire, la capitainerie. En guise de conclusion, Ph. Contamine pose un regard tantôt complaisant, tantôt critique, sur son ouvrage majeur : *La guerre au Moyen Âge* (Nouvelle Cléo, 1980). – Ét. RENARD.

## PHILOSOPHIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

G. CASADIO (éd.), *Ugo Bianchi. Una vita per la Storia delle Religioni* (Biblioteca di storia delle religioni, 3), Roma, Il Calamo, 2002, 17 x 24, 525 p., br. EUR 37, ISBN 88-88039-24-4.

Cet ouvrage rassemble des articles consacrés au grand historien des religions Ugo Bianchi (1922-1995). La plupart d'entre eux sont issus des communications présentées lors du colloque dédié à la mémoire de ce maître en avril 1997 à Salerne. Les auteurs d'une bonne partie de ces contributions furent disciples de U. Bianchi. Dans la première partie du volume, divers auteurs présentent la vie du savant né en 1922, en le suivant à travers les institutions qu'il fréquenta, en tant qu'étudiant d'abord, en tant qu'enseignant ensuite. La deuxième partie est consacrée à l'œuvre d'Ugo Bianchi : sont examinées ses contributions aux diverses religions et pensées antiques (religion et pensée de la Mésopotamie et de l'Iran ; religion égyptienne, grecque ; mithraïsme ; monde chrétien, gnostique et manichéisme ; ethnologie religieuse mais aussi Ugo Bianchi et le monde romain et U.B. et le dualisme). Dans la troisième partie sont examinés la méthode du savant et ses antécédents. Enfin, une quatrième partie comprend deux articles de *Varia*, l'un sur les éléments égyptiens dans le gnosticisme et l'hermétisme, l'autre sur un culte de l'Île de Pâques. Deux appendices clôturent l'ouvrage : l'un rassemble, dans l'ordre chronologique, l'abondante bibliographie d'U.B. ; l'autre propose le programme du colloque de Salerne et, curieusement, des lettres adressées par divers savants à G. Casadio qui l'organisa, non sans rencontrer un certain nombre de difficultés – dont il fait étalage dans son introduction. Les photos de couverture, de qualité médiocre, illustrent notamment les colloques IAHR (International Association for the History of Religions) auxquels participa Ugo Bianchi. – Françoise VAN HAEPEREN.

D. SEDLEY (éd.), *Oxford Studies in Ancient Philosophy XXVI*, Oxford, University Press, 2004, 14,5 x 22, xviii + 380 p., rel. £ 40, ISBN 0 19 927249 2.

Les treize études de ce vingt-sixième volume, sans introduction ni conclusion, sont indépendantes les unes des autres et portent essentiellement sur Platon et Aristote. — L'Antiquité attribuait à Héraclite un livre alors que nous ne possédons de lui que des fragments. Malgré ses efforts, H. Granger n'y découvre cependant pas trace d'argumentation suivie. Après avoir longtemps confondu les deux Éléates, Parménide et Mélissos, on a voulu faire de Mélissos le vrai créateur du monisme. J. Palmer compare les pensées des deux philosophes et finit par revenir à l'avis des anciens et surtout d'Aristote en faveur de Parménide. — Dans le *Gorgias*, au lieu d'une tension entre l'intellectualisme et l'irrationnel, Gabriela R. Carone ne découvre qu'une continuité dans la pensée de Socrate. Il y a deux façons de lire les arguments du *Phédon*, l'une ascétique, l'autre « évaluative », sans qu'on puisse trancher entre les deux : la première rassure devant la mort et la seconde dit comment vivre détaché et rechercher la sagesse. R. Woolf estime que Platon favorise la seconde. Dans la *République*, Platon insiste sur la concorde entre citoyens, concorde basée sur la

Justice et le Bien ; mais cet accord admet une grande variété de contenus et de nuances, dit R. Kamtekar. Que signifie au juste Platon, quand il affirme que le but final de l'homme est de devenir « comme dieu » ? Dieu, pour lui, est essentiellement intelligence (νοῦς) et, dès lors, la divinisation ne signifie pas fuite du monde, mais l'améliorer. Malgré certaines apparences contraires, Platon sait voir du Bien et du Beau ici-bas pour nous préparer au monde divin. Dans *Timée* et *les Lois*, dieu est une intelligence et on lui ressemble par un sage gouvernement ou par l'obéissance aux bonnes lois (J. M. Armstrong). — Contre d'autres interprètes des *Catégories* d'Aristote, M. M. Erginel soutient que des qualités non substantielles peuvent exister dans plusieurs substances individuelles, et il appuie son argumentation sur plusieurs textes. Aristote semble abuser de la non-contradiction pour réfuter le relativisme de Protagoras et le changement perpétuel d'Héraclite, aussi ses arguments paraissent-ils peu convaincants. M. V. Wedin tente de mieux structurer les attaques d'Aristote en recourant au raisonnement mathématique. Pour corriger les erreurs de certains commentateurs à propos de la magnanimité dans *l'Éthique à Nicomaque*, M. Pakaluk repart du portrait de Socrate chez Aristote et admet qu'il y a, dans la vertu, un élément non rationnel. Aristote serait-il un pur égoïste dans son *Éthique à Nicomaque* ? Contre R. Kraut et en repartant des mêmes textes, E. J. Willenberg redresse ses opinions erronées. — Est-il possible d'extraire de Platon une morale cohérente ? Les néoplatoniciens Proclus et Alcinous ont tenté de concilier la tension entre les buts éthiques et spirituels. D. Baltzly conclut que la solution de Proclus est plus cohérente et moins « hors du monde » que celle de Plotin. P. Woodruff discute les avis de deux contemporains sur l'Athénien Antiphon comme sophiste et comme citoyen. Antiphon oppose la loi et la coutume à la nature, mais sans parler de « loi naturelle », et il ne voit pas comment remédier aux inconvénients des lois qui n'arrêtent pas les transgresseurs et n'aident guère les victimes. Ch. Kahn adresse ses critiques au livre de C. Bobonich sur l'interprétation de la *République* et des *Lois* de Platon, car il ne voit pas dans l'évolution que manifestent ces deux œuvres une meilleur possibilité de vertu pour le citoyen non-philosophe, cette thèse étant trop peu fondée. — Clairs et bien construits, ces essais sont agréables à lire. — B. CLAROT, sj.

D. B. DODD & C. A. FARAONE (éd.), *Initiation in Ancient Greek Rituals and Narratives. New Critical Perspectives*, London - New York, Routledge, 2003, 16.5 x 24, XIX + 294 p., rel., ISBN 0-415-28920-3.

Le volume, soigneusement organisé en sept sections, constitue un apport significatif à la question des rites d'initiation en Grèce, une problématique qui remonte certes, comme le signale D. B. Dodd dans sa Préface, à Van Gennep, Lévi-Strauss, puis Vernant et Vidal-Naquet, enfin récemment Lincoln, Bremmer, Burkert, Calame, Brulé et Versnel, pour ne citer que les principaux, mais qui, à mon sens, trouve dans le *Paidés e Parthenoi* d'Angelo Brelich en 1969, son expression la plus stimulante en terme de méthode et de problématiques. — La première partie est tout entière consacrée à la brillante introduction de Fritz Graf qui trace l'histoire trouble du concept d'initiation. Dans la seconde partie, on s'intéresse aux initiations féminines, avec les contributions de Gloria Ferrari sur le mariage grec comme rite de passage et de Christopher Faraone sur les ourses de Brauron, à propos desquelles il se demande si elles sont les actrices d'une initiation féminine ou d'un sacrifice de substitution. La troisième section est consacrée au *Chasseur noir* de P. Vidal-Naquet, un ouvrage effectivement crucial dans l'histoire des études sur ce sujet. Il est passé au crible par D. B. Dodd d'abord, par I. Polinskaya ensuite, qui conteste l'association, faite par Vidal, entre frontières d'Athènes (en rapport avec l'éducation éphébique) et liminalité. Dans la quatrième section, il est question d'initiation et de la communauté masculine, avec les essais de D. D. Leitao, qui propose une approche sociologique des rites en rapport avec les chevelures masculines, et de N. Marinatos, sur Aphrodite et Hermès, comme couple et séparément, comme divinités de l'initiation masculine. La cinquième section renferme deux contributions sur les *narrative patterns* concernant l'initiation :

S. Iles Johnston sur la difficile articulation entre l'initiation racontée dans les mythes et l'initiation vécue dans les rites, en partant de l'Hymne homérique à Hermès et R. G. Edmonds III sur un passage des *Grenouilles* d'Aristophane où Dionysos se substitue à Héraclès au cours de sa *κατάβασις*. La sixième section est centrée sur les experts en initiations : C. Grottanelli sur un passage d'Hérodote (IX, 93-95) à propos de l'initiation d'un *μάντις* d'Apollonia, un certain Evenius, et I. Moyer sur l'initiation des magiciens, en partant de textes magiques gréco-romains tardifs reposant sur un patrimoine traditionnel égyptien. Le volume se termine par deux contributions réunies dans une ultime section, la septième, intitulée *Afterwords*. Elle contient les textes de B. Lincoln, sur le paradigme initiatique en anthropologie, folklore et histoire des religions, et de J. M. Redfield, sur les initiations et les expériences initiatiques. L'essai de Lincoln, en particulier, vient utilement faire le point et réfléchir sur un concept dont F. Graf a montré l'itinéraire tortueux (Lincoln reprend du reste en partie, tout en suivant aussi d'autres pistes, ce cheminement conceptuel), mais que tous utilisent sans nécessairement se référer à un modèle théorique précis. Quant à J. M. Redfield, il rappelle à bon escient – ce que le titre du volume entend de fait souligner – que la mémoire des expériences initiatiques, anciennes et modernes, passe toujours par le récit de celles-ci, le *narrative*, qui constitue la matière première du travail de l'historien des religions, une médiation obligée et problématique, riche et dangereuse à la fois, sur laquelle ce volume apporte un éclairage vraiment significatif. Le volume se termine par une riche bibliographie et un index. – Corinne BONNET.

M. W. DICKIE, *Magic and Magicians in the Greco-Roman World*, London - New York, Routledge, 2001, 15.5 x 23.5, VIII + 380 p., rel. £ 55, ISBN 0-415-24982-1.

La magie est incontestablement le thème majeur de l'histoire des religions antiques des années quatre-vingt-dix et le rythme de publication d'études nouvelles sur le sujet montre qu'il est destiné à dominer aussi une grande partie des années deux mille. Dans les actes du colloque de Montpellier (1997, paru en 2000), un volume entier est consacré à la bibliographie. Selon mes propres calculs, depuis 1985, date de la publication des *Greek Magical Papyri in Translation*, jusqu'en 2003 et la publication du livre de D. Ogden sur les sources antiques sur la magie (Cambridge), on compte une vingtaine de monographies, dix colloques et collections d'études et quelques centaines d'articles concernant le vaste domaine couvert par le titre « magie ». L'étude de Dickie se range parmi les contributions les plus importantes et assurément il est destiné à devenir un livre de référence. — Dickie ne s'attarde pas sur les questions théoriques. Dans l'introduction, il rejette les approches anthropologiques de ses prédécesseurs (Graf, Winkler, Versnel). Il accepte comme faisant partie de la catégorie « magie » tout phénomène ainsi désigné dans l'Antiquité. Inévitablement, le champ des références est élargi : à côté du magicien, se rangent les devins, les sages-femmes, les prostituées utilisant des philtres d'amour, les prophètes itinérants et les guérisseurs. Le livre de Dickie est essentiellement une histoire sociale des experts rituels marginaux de l'Antiquité. — Dickie ne se fonde pas spécialement sur le grand corpus épigraphique et archéologique (défixions, papyrus et figurines), actuellement au centre des discussions sur la magie, notamment grâce aux travaux de publication de David Jordan et à ceux d'interprétation de Ch. Faraone, F. Graf et H. S. Versnel, pour ne citer que les auteurs les plus connus. Il évite également d'explorer l'aspect anthropologique et légal des actions magiques. Il met l'accent sur l'acteur, le personnage du « mage », en utilisant surtout des sources littéraires, en particulier poétiques. Dans ce but, il accepte sans beaucoup de réserves la validité documentaire des sources. — Il y a dix chapitres, qui explorent chacune des facettes des magiciens grecs et romains, de la période archaïque jusqu'à la fin de l'Antiquité, suivant un schéma diachronique. Le premier chapitre porte sur la définition des termes « mage » et « magie » et des concepts qui y sont liés. Il pense qu'au V<sup>e</sup> s., le terme « magie » est très proche de la notion qu'adopte notre époque pour des phénomènes analogues. Les deuxième et

troisième chapitres traitent des « magiciens » et des « magiciennes » en Grèce, voire à Athènes, du V<sup>e</sup> et du IV<sup>e</sup> s. Dickie pense que l'actrice principale de la magie à Athènes classique était la prostituée. Le quatrième chapitre examine la magie dans le contexte de la période hellénistique : deux nouvelles catégories d'acteurs surgissent, le personnage sacré de type oriental, expert des rites obscurs, et le magicien de type pseudo-scientifique, dont la pratique magique repose sur une connaissance approfondie. Les chapitres qui suivent traitent de la magie « romaine », qui n'est qu'une continuation de la magie hellénistique, puisque les acteurs sont, dans les deux cas, les mêmes personnages venus de l'Orient hellénisé (comme c'est expliqué dans le chapitre 5). Le chapitre 6 fait la revue des législations visant la pratique de la magie, depuis les Douze Tables jusqu'au IV<sup>e</sup> s. apr. J.-C. Les chapitres 7 à 10 couvrent, dans l'ordre chronologique et géographique, l'ensemble du monde romain depuis la période médio-républicaine jusqu'au VII<sup>e</sup> s. apr. J.-C. — Dickie a réussi à ordonner de manière rationnelle une énorme masse des sources écrites. Son livre est destiné à remplacer les grandes études de T. HOPFNER (*Griechisch-ägyptischer Offenbarungszauber*, 2 vol., Leipzig, 1921-1923) et, en même temps, à devenir un outil indispensable pour l'historien de la religion antique dans la domaine des pratiques magiques. Dickie fait confiance aux sources littéraires, attitude qui pourrait paraître naïve à certains. De plus, son mépris pour la théorisation anthropologique et linguistique, en vogue chez les spécialistes anglo-saxons des études classiques, n'est pas sans ajouter à son livre un air démodé. — D. PALEOTHODOROS.

M. DILLON, *Girls and Women in Classical Greek Religion*, London - New York, Routledge, 2002, 16.5 x 24, X + 436 p., rel., ISBN 0-415-20272-8.

L'ouvrage est vraiment ambitieux : faire le tour, au sens large, des pratiques religieuses réservées aux jeunes filles et aux femmes, et démontrer que la part féminine dans la religion de la cité, bien plus grande qu'on ne l'avait dit, permettait aux femmes une liberté de choix et d'expression rarement entrevue. Vingt pages serrées de bibliographie donnent une idée des recherches effectuées (principalement en anglais), et un coup d'œil à la table des matières, divisée en trois parties agrémentées d'une cinquantaine d'illustrations bien choisies, démontre l'ampleur du matériel mis en œuvre selon un plan logique, mais qu'on aurait pu voir autrement : le rôle religieux des femmes dans la sphère publique, les cultes et rites impliquant seulement les femmes et les cultes extatiques, et enfin les rites sacrificiels et domestiques. — C'est beaucoup pour un ouvrage de cette taille, trop assurément, une gageure. Non que l'ouvrage soit inutile, au contraire : on y trouve rassemblés des centaines de témoignages commentés, souvent habilement mis bout à bout, et qui, sans l'ombre d'un doute, convainquent le lecteur que la part féminine dans la religion grecque est capitale, ou du moins le confortent dans l'impression qu'il en avait. Le problème résiste, à mon sens, dans la densité de l'information et, de façon connexe, dans la superficialité des explications d'ensemble, inévitables pour une étude qui aurait mérité plusieurs volumes. Certains sujets très ponctuels (comme les ἀπόμετρα de la prêtresse d'Athéna Polias, problème irrésolu) semblent dépasser les objectifs du livre. Sur un autre point, des dizaines d'exemples sont cités, ce qui donne une impression d'exhaustivité, alors qu'en fait il en existe des centaines ; sans constituer en soi une lacune, cela n'incite pas non plus les (jeunes) lecteurs à envisager les problèmes en fonction de la totalité des témoignages. Enfin, il manque encore le référent, soit l'étude qui jauge l'importance des hommes dans la religion. Toutes faiblesses mentionnées par l'A. lui-même à la fin de son introduction. Un des problèmes majeurs demeure certainement l'utilisation de témoignages en provenance d'auteurs divers sans prendre suffisamment en considération les genres littéraires. — Le chapitre premier, qui porte sur les dédicaces faites par les femmes, est assez représentatif de l'ouvrage : des dizaines de références à l'épigraphie, qui aboutissent dans l'ensemble à une énumération de faits (certes instructive), au détriment de l'approfondissement. Le second chapitre énonce

les participations des jeunes filles aux rites adolescents de la cité. L'information est à la fois riche et incomplète. Par exemple, la mention de cistéphores est rapprochée des mystères d'Éleusis et des Thesmophories, mais laisse dans l'ombre les nombreuses cistéphores gravées dans les reliefs sacrificiels (notamment d'Asclépios) : elles ont peut-être une connexion avec les mystères, mais l'étude à ce sujet reste à faire. Autre exemple, les Vierges locriennes : ce cas a été traité et en grande partie résolu par F. GRAF (« Die lokrischen Mädchen », *SSR* 2 [1978]), nulle part cité. On en revient à une présentation diffuse du problème qui risque d'embrouiller à nouveau un écheveau déjà démêlé. La danse est bien sûr caractéristique des adolescentes (p. 66-68), mais quelle était sa signification ? D'autres affirmations déroutent par leur concision : au sein d'un développement très précis (et renvoi aux sources épigraphiques) sur l'âge des prêtresses, on apprend ainsi que chaque année les habitants de Témésa donnaient en mariage une παρθένος à un démon local, jusqu'à ce qu'un champion olympique vainque ce dernier et prenne la fille pour lui. C'est bien ce que dit Pausanias (6, 6, 7-10), mais c'est aussi jeter le trouble dans les esprits non avertis que de présenter le texte sans le démystifier. En général, le traitement rapide des faits oblige souvent l'A. à citer simplement les explications étiologiques des auteurs anciens (notamment Plutarque), sans pouvoir estimer leur bien-fondé. — Le chapitre quatre, qui est consacré aux fêtes athéniennes et particulièrement aux fêtes excluant les hommes, est une excellente introduction, claire : le thème se prête plus à une description factuelle. Le chapitre cinq, consacré aux cultes marginaux, en général bien écrit, s'ouvre sur les rites dionysiaques, mais avec des approximations (inévitables, comme toujours dans les ouvrages de synthèse) qui nuisent d'une certaine manière à la cohérence de l'image dionysiaque (notamment sur la question du παραγμός, etc.). Juste après, Dillon donne une fine interprétation des Adonies, plus terre-à-terre que celles auxquelles on est habitué, et par là aussi davantage crédible. J'ai une préférence pour le chapitre consacré à l'implication religieuse des prostituées qui, déjà laissées pour compte par les sources antiques, l'ont souvent été dans les études modernes, où la seule mention du terme a longtemps fleuri l'indécence ou la provocation, surtout en relation directe avec le sacré (je garde des doutes sur la prostitution sacrée à Corinthe). La troisième partie aborde successivement les rites initiatiques, le sacrifice et l'impureté rituelle, et enfin les rites funéraires. — Du point de vue de la consultation, et surtout pour un livre faisant continuellement référence aux sources, la présentation des notes en fin de volume (imposée par Routledge) est un supplice : on perd son temps et sa patience à vouloir s'instruire sur l'auteur de telle ou telle citation, et c'est d'autant plus regrettable que, comme je l'ai dit, une masse considérable d'informations sont ici rassemblées pour la première fois. C'est un jugement mitigé que je porterai sur cet ouvrage, à la fois passionnant et décevant : mais il suffirait de le reprendre et de l'approfondir pour en faire une œuvre majeure du XXI<sup>e</sup> siècle. — P. BONNECHÈRE.

## LANGUES ET LITTÉRATURES ANTIQUES

Jacqueline ASSAËL (dir.), *L'antique notion d'inspiration* (Noesis. Revue de Philosophie, 4), Nice, Centre de Recherche et d'Histoire des Idées, 2000, 14.5 x 20.5, 307 p., br. FRF 80.

Pour introduire au thème de l'inspiration, qui fait l'objet de ce volume, J. Assaël présente la poétique des étymologies de μούσα. Ensuite, M.-Chr. Leclerc signale la position polémique d'Hésiode (*Théog.*, 32 et 38) vis-à-vis d'Homère : selon le poète d'Ascra les dieux seuls, et non pas un mortel, détiennent la compétence quant au passé, au présent et à l'avenir. J.-Fr. Mattéi constate pour suivre que, chez Platon, au terme de l'épreuve et à la fin du voyage, « l'âme possédée par la nature divine de l'amour apercevait soudain, en un éclair, la source suprême de toute inspiration, qu'elle soit religieuse, poétique ou amoureuse ». Pour sa part, M. Briand analyse les notions d'inspiration et d'enthousiasme, se référant au terme ἐνθεος, lequel n'est pas

attesté avant Eschyle. A. Deremetz signale que Virgile, dans ses *Géorgiques*, donne une valeur culturelle inédite au poète-paysan latin en opposant la terre qu'il doit travailler à celle de la Grèce, inspirée, dont la fécondité naturelle est prodigieuse mais inquiétante si elle n'est pas l'objet de soins attentifs. E. Delbey observe que la muse élégiaque existe, mais le concept de *vates* n'a de stabilité que lorsque les poètes élégiaques disent les *Res Romanae*. D. Molinari développe ensuite la problématique du *uates* chez Horace et M. Elie expose les diverses conceptions de l'inspiration du génie (fureur poétique, de Platon aux poètes de la Pléiade, don naturel, même si l'homme de génie nous paraît divin, critique kantienne de l'enthousiasme visionnaire). Enfin, A. Villani s'attache à définir ce qu'est l'être inspiré, et Ph. Brunet, en hommage à Eric Pide (1930-1998), évoque ses propres œuvres théâtrales : *À Glauco, fils de Leptinès, À quand Agamemnon* (1997), *L'Orestie* (1998), *Les Métamorphoses de Dionysos* (1999). – J. FILÉE.

W. Martin BLOOMER, *Latinity and Literary Society at Rome*, Philadelphia, PENN - University of Pennsylvania Press, 1997, 14 x 21.5, VII + 327 p., rel. US \$ 39.95.

Si cet ouvrage s'intéresse à la définition du « bon style », ou de la *latinitas*, à Rome, il le fait non d'un point de vue stylistique ou grammatical, mais dans ses implications politiques et sociales, c'est-à-dire que la recherche ou la revendication d'une norme linguistique y est considérée comme un « marqueur » au sein de la société. Après un chap. 1 consacré à la mise en place, avec Ennius, Naeivius et Caton, d'un langage de référence, les chapitres suivants envisagent chacun un auteur ou une œuvre : le *de lingua Latina* de Varron et la signification politico-sociale de l'étymologie (chap. 2) ; les *Fables* de Phèdre et la recherche d'un statut par un affranchi (chap. 3) ; Sénèque le Père et le choix de la déclamation en relation avec une ambition sociale au début de l'Empire romain (chap. 4) ; les *Annales* de Tacite et la tentative pour démasquer la rhétorique impériale, spécialement celle de Tibère (chap. 5) ; le *Satiricon* de Pétrone et la question de la perte de la latinité. Cette étude n'est pas d'une lecture aisée, même si l'A. a pris soin d'insérer de nombreuses transitions dans lesquelles il explique sa démarche et annonce l'enchaînement des arguments. Elle fait prendre conscience du lien qui existe entre jugement littéraire et exclusion sociale, entre histoire du style et distinction de classes sociales. Les notes sont regroupées en fin de volume ; on trouve aussi une bibliographie et deux index (des passages cités et général). – O. DEVILLERS.

F. LILLO REDONET, *Palabras contra el dolor. La consolación filosófica latina de Cicerón a Frontón*, Madrid, Ediciones Clásicas, 2001, 17 x 24, 383 p., br., ISBN 84-7882-423-5.

À l'origine de cette synthèse bien argumentée, une thèse de doctorat. Au contraire de notre époque, qui l'a oubliée et la juge vaine, l'Antiquité voyait dans la consolation un genre littéraire, parfois marginal ou se confondant avec l'épistolographie. La bibliographie laisse apparaître un déséquilibre entre les études particulières, nombreuses – on songe aux textes de Sénèque – et le manque d'appréciations critiques d'un ensemble de consolations. L'A. s'est fixé des limites chronologiques, annoncées dans le sous-titre, mais il est d'abord attentif à la problématique générale. La littérature de consolation est abondante, tant en Grèce qu'à Rome ; un premier effort de synthèse, longtemps le seul, fut tenté par K. Buresch en 1887, qui prenait en compte aussi les fragments et les œuvres contenant des éléments seulement de consolation, sans que cette dernière en fût leur objet principal. Buresch étudiait plus rapidement les écrivains latins ; il attachait une importance excessive au premier traité de consolation, perdu, celui de Crantor, sans souligner une évolution du genre et l'importance des éléments rhétoriques. L'introduction de l'A. dresse alors un panorama intéressant des

études d'ensemble sur la consolation et pose les bases d'une recherche plus approfondie, qui doit cerner d'abord sa place dans la rhétorique antique et les caractéristiques qui permettent de la distinguer de textes semblables. Le premier chapitre montre que la rhétorique latine n'envisage pas vraiment la consolation comme de son ressort : celle-ci n'entre pas dans la triple division aristotélicienne des genres oratoires (démonstratif, délibératif, judiciaire). Toutefois, Cicéron a nuancé cette position et Quintilien range résolument la consolation dans la rhétorique. Les Latins ne lui attribuent pas de règles spécifiques et l'associent à d'autres types de discours (*exhortatio, obiurgatio, miseratio, laudatio...*). Au long d'un exposé citant et commentant de nombreux textes de Cicéron et de Quintilien, on voit que la consolation fait des emprunts aux trois genres aristotéliciens, que son ton varie et que l'application de règles rhétoriques est réelle. C'est dans la rhétorique grecque tardive (Théon, I-II<sup>e</sup> s. ; Pseudo-Denys, II<sup>e</sup> s. ; Ménandre, III<sup>e</sup> s. ; tous après J.-C.) que la consolation est caractérisée et assortie de conseils pratiques. L'A. examine également les inscriptions funéraires et les lettres de consolation de Démétrios et de Libanios. Enfin, le l. III des *Tusculanes*, principalement, donne les fondements philosophiques (éclectiques) du genre. Le ch. II étudie alors la consolation comme genre littéraire et son évolution, en recourant aux jugements portés par les Anciens et à certains schémas actuels de la communication (particul. J. M. SCHAEFFER, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?*, Paris, 1989). Un classement est établi selon les différentes causes de consolation. Une typologie se dégage, permettant de distinguer la consolation parmi l'ensemble des lettres, des dialogues, des textes funéraires et philosophiques ; le catalogue des *exempla* ne manque pas d'intérêt. L'A. s'est efforcé jusqu'ici de saisir l'originalité du genre de la consolation. Il peut dès lors établir un corpus (ch. III), limité aux traités philosophiques de consolation, à certaines lettres et à des extraits (poésie et prose) d'œuvres dont le but n'est pas de consoler, mais qui comptent la présence d'éléments philosophiques de consolation – ce qui exclut presque toute la poésie funéraire, il n'y a aucun texte de Martial. Sont retenus : la *Consolatio ad Liviam*, des textes de Cicéron, Ovide, Sénèque, Quintilien, Stace, Pline le Jeune, Tacite et Fronton. Le choix est donc différent de corpus antérieurs ; la question est délicate, mais l'A. a assuré les bases. Après le pourquoi du recueil, le comment : le dernier chapitre contient des analyses littéraires des textes retenus, dont seul l'intérêt sera souligné ici. Si l'on regrette les coquilles des citations françaises, on se réjouit de la sortie d'un tel volume, bien approfondi, critique, et qui pourrait être suivi d'études semblables sur d'autres époques.

B. STENUIT.

A. L. BOEGEHOLD, *When a Gesture was Expected. A Selection of Examples from Archaic and Classical Greek Literature*, Princeton (New Jersey), Princeton University Press, 1999, 16 x 24, XIV + 154 p. + 30 ill., rel., ISBN 0-691-00263-0.

L'A. aborde ici un thème difficile s'il en est, l'apport de sens et d'expression qu'une intonation, un geste, une attitude, un regard, une réaction involontaire du corps – en bref le langage corporel au sens large – pourvoient à un texte, aidant ainsi à sa compréhension. L'ouvrage est divisé en dix courts chapitres, tous très instructifs. Quelques principes de communication non verbale, quelques exemples tirés de l'imagerie sur vase, puis sept chapitres offerts chronologiquement : Homère, les poètes archaïques (Archiloque et Pindare), la tragédie, Aristophane, les orateurs, les historiens et, *last but not least*, Platon. Le sous-titre de l'ouvrage a le mérite d'être clair, et l'on regrettera qu'un thème si important (même s'il est nié par bien des philologues puristes) n'ait pas encore reçu un traitement approfondi. Ce livre a néanmoins l'énorme mérite de mettre en exergue, et très savamment, un problème littéraire qui est resté dans l'ombre depuis la contribution, elle aussi partielle, de G. NEUMANN, *Gesten und Gebärden in der griechischen Kunst* (Berlin, 1965), sur l'art ancien. On dispose néanmoins maintenant d'une bonne bibliographie, qui prend en compte le langage corporel en d'autres époques et cultures. — A. Boegehold cite et commente

plusieurs passages explicites où les auteurs anciens eux-mêmes mettent en évidence le langage corporel en certaines circonstances, qu'elles soient politiques ou poétiques, par exemple devant l'ἔκκλησία rassemblant des milliers de personnes (Thuc., 6, 9, 2), etc. Les difficultés d'interprétation sont légion, l'A. le note d'emblée : un même geste peut prendre, dans notre conversation, des significations différentes, et la plupart sont peu définis ou décrits dans les sources littéraires ; il peut être utile aussi de connaître les attitudes grecques d'aujourd'hui, certaines continuées étant remarquables. Ensuite Boegehold s'attarde un peu plus à quelques gestes grecs significatifs, bien connus mais avec autant de nuances que d'attestations : prise de possession par la prise du poignet, contact direct (affectueux) par le toucher du menton de l'interlocuteur, et supplication (y compris pour sa vie) via la même action. D'autres gestes sont du domaine universel dans les sociétés occidentales : pointer du doigt pour montrer (avec la variante grecque de l'athlète qui jette l'éponge et pour ce faire pointe le doigt...), la poignée de main impliquant une entente, mais plus profonde qu'aujourd'hui (départs importants, conclusion d'une affaire...), se mordre les lèvres en cas de frustration (ou peur, ou chagrin), se poser les doigts sous le menton lorsqu'on réfléchit ou quand on porte une attention soutenue à quelque chose (comme le *Penseur* de Rodin), lever la main pour voter, lever la main juste avant de prendre la parole (avec la variante grecque et romaine de tendre le médium et l'index). Boegehold analyse ensuite quelques peintures sur vases, où la gestuelle, parfois extrêmement précise, n'est pas toujours identifiable. — Dans les chapitres suivants, qui constituent le gros du travail, l'A. analyse par le biais d'une bonne centaine d'exemples les « irrégularités » du langage, les phrases conditionnelles incomplètes, « mal balancées », les silences, les ellipses (protases et apodotes), souvent catalogués déjà comme irrégularités par les grammairiens tardifs, mais qui prennent tout leur sens si l'on considère qu'un geste, ou une attitude, suppléait le discours attendu. Il en va de même des gestes démonstratifs ou explicatifs qui illustrent la parole. De façon peu surprenante, la tragédie et la comédie, ainsi que les orateurs (avec un excursus étonnant sur la loi de Gortyne), se taillent la part du lion, mais le chapitre sur l'histoire est sans doute le plus instructif avec celui sur Platon. On ne s'étonnera pas que bien des textes supposent un geste qui répond « oui », « non » ou « c'est bien ainsi » à une question posée plus ou moins directement dans le texte, mais les notations d'humour chez Thucydide sont nettement moins banales ! Si tous les exemples ne sont pas convaincants à cent pour cent, dans l'ensemble il faut avouer que Boegehold emporte la conviction : un auteur ancien est d'abord quelqu'un qui parle (ou qui fait parler ses personnages, comme Platon), et un Méditerranéen ne peut parler sans ses mains et ses attitudes... — P. BONNECHÈRE.

*Euripides. Medea.* Edited by Donald J. MASTRONARDE (Cambridge Greek and Latin Classics), Cambridge, University Press, 2002, 12.5 x 18.5, X + 431 p., br., ISBN 0-521-64386-4.

L'édition de *Médée* proposée par D. J. Mastronarde est à la fois érudite et très pédagogique. Sans nier les apports du commentaire de D. L. Page (Oxford, 1938), l'A. produit une analyse renouvelée, nourrie par une connaissance parfaitement synthétisée de toute la critique anglo-saxonne, en particulier. Il met ainsi très nettement en relief les caractéristiques de la pièce comme drame de la vengeance, puis il fouille la psychologie de Médée en observant comment les questions de la féminité ou de l'ethnicité sont traitées et il tente de cerner le point de vue religieux exposé par Euripide. D. J. Mastronarde précise aussi les conditions pratiques de la mise en scène et il aborde de manière très détaillée le problème de l'adaptation du mythe de Médée, dans tous ses aspects. La tragédie d'Euripide est ainsi replacée dans un contexte où elle est mise en relation tout spécialement avec la pièce de Néophon portant sur le même sujet. Après un examen serré de toutes les données historiques ou littéraires, D. J. Mastronarde se prononce prudemment en faveur d'une hypothèse supposant l'antériorité de l'œuvre d'Euripide. L'A. indique aussi l'influence exercée par cette

pièce sur les artistes d'époque plus tardive. Soucieux d'éclairer les étudiants, notamment, sur toute la complexité de l'art d'Euripide, D. J. Mastronarde introduit aussi dans son édition des exposés généraux sur la structure d'une tragédie grecque, sur le langage et le style tragiques et des indications de prosodie et de métrique. Son texte se distingue de celui de J. Diggle (Oxford Classical Texts) par quelques émendations et surtout par le rétablissement d'un certain nombre de vers supprimés. Le commentaire détaillé est très complet : les remarques d'ordre littéraire sont toujours intéressantes, les précisions mythologiques et les justifications apportées à l'établissement du texte sont très claires. La bibliographie abondante tient fort peu compte, cependant, des travaux publiés en français. Mais, quoi qu'il en soit, cet ouvrage très maniable constitue une très bonne édition de la pièce, utile pour tous les chercheurs et les étudiants.

Jacqueline ASSAËL.

*Antiphon the Sophist. The Fragments.* Edited with Introduction, Translation, and Commentary by G. J. PENDRICK (Cambridge Classical Texts and Commentaries, 39), Cambridge, University Press, 2002, 14.5 x 22.5, XI + 472 p., rel., ISBN 0-521-65161-1.

Professeur à l'Université de Columbia, où il a défendu une thèse sur le même thème, G. J. Pendrick tente de faire la lumière sur le sophiste Antiphon, contemporain de Socrate (470-399). Il existait malheureusement beaucoup d'Antiphon à Athènes et, dès l'Antiquité, on a confondu ce sophiste avec d'autres personnes et en particulier avec Antiphon de Rhamnus, politicien et logographe. Certains ont même fait des deux une seule et même personne. Ces confusions expliquent pourquoi sont si rares les renseignements sur sa vie : Athénien d'origine, il devint éducateur professionnel ou sophiste en faisant payer ses élèves, contrairement à Socrate dont il fut l'adversaire. Sa langue est d'un atticisme très pur. Ses deux œuvres principales portent sur *La vérité* et *La concorde* et certains lui en attribuent deux autres : *Le politicien* et *Le livre des rêves*. — *La vérité* est connue par vingt-sept fragments, qui seraient les plus anciens textes de prose philosophique conservés en langue attique. Ils touchent à beaucoup de sujets : épistémologie, psychologie, sciences physiques, cosmologie, météorologie, géologie, géométrie, institutions, conduites humaines, les corps célestes, la salinité de la mer, la quadrature du cercle, les perceptions sensorielles, la loi et la nature, les maladies, l'embryologie. La philosophie naturelle se combinait avec la morale, mais on n'aperçoit pas le lien qui unissait ces sujets disparates. On en situe le texte entre 430 et 400. — De *La concorde*, il nous reste quatorze fragments. Il semble que cet ouvrage ne comportait qu'un seul chapitre. De quelle concorde parlait-il, intérieure ou civile ? On l'ignore et même le titre demeure incertain, car les titres des œuvres anciennes ont souvent été ajoutés par la suite. Ici encore les thèmes traités sont variés : brièveté et difficultés de la vie, éducation, amitié, peuples légendaires, etc. On se demande même si cet ouvrage ne consistait pas en une suite de « pensées ». — Du *Politicien*, il nous reste trop peu de fragments pour nous faire une idée du contenu. Enfin, c'est surtout Cicéron qui parle du *Livre des rêves*, qu'il attribue à Antiphon. Certains pensent que cet ouvrage aurait inspiré le fameux livre d'Artémidore au II<sup>e</sup> s. apr. J.-C. sur *L'interprétation des songes*, mais les fragments attribués à Antiphon ne fournissent qu'une série de rêves avec leur interprétation (qui aurait pu servir de base à une théorie). Il est impossible de nous faire une idée de la pensée globale d'Antiphon, mais les fragments retrouvés mettent en évidence son opinion sur les rapports entre la nature et les lois. Pour lui, les lois ne découlent pas de la nature des choses, mais seraient de simples conventions humaines et ces conventions varient fort d'une région à l'autre. C'est pourquoi, selon lui, on peut se permettre de les transgresser à condition de ne pas se faire prendre. L'homme reste libre face à l'État et, en bon individualiste, il ne cherche que son intérêt personnel. Il se pourrait que le sophiste Hippias n'ait fait que populariser ses thèses. — Quarante-vingt-un fragments sont repris dans ce volume. Les deux plus anciens mss sont des traductions (latine et arménienne) des IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s. ; les autres remontent au X<sup>e</sup> et surtout

aux XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> s. Pour les textes, Pendrick accepte dans l'ensemble les textes déjà bien établis, quitte à donner son avis face à des divergences entre éditeurs ou à des restaurations trop hasardeuses. Il a traduit, à partir de l'allemand, un fragment arabe. Il a ajouté certains textes à ceux des éditeurs précédents, mais il s'efforce de conserver la numérotation de Diels et Kranz dans leurs *Fragmente der Vorsokratiker* et celle de M. Untersteiner dans son quatrième volume des *Sofisti*. – B. CLAROT, sj.

Linda M. NAPOLITANO VALDITARA, *'Prospettive' del gioire e del soffrire nell'etica di Platone*, Trieste, Edizioni Università di Trieste, 2001, 14.5 x 21, 180 p., br., ISBN 88-8303-082-6.

Voici un livre de philosophie clair et bien écrit dans un langage compréhensible : *Perspectives de la jouissance et de la souffrance dans l'éthique de Platon*. La préface est du professeur E. Berti de l'Université de Trieste, qui a probablement supervisé le travail et en fournit un bon résumé. L'éthique de Platon est difficile à repérer dans ses dialogues. Linda Napolitano a étudié son langage métaphorique pour donner consistance aux lignes directrices de cette éthique à travers les grandes œuvres platoniciennes. Elle s'attarde sur les métaphores visuelles, domaine complètement négligé par les commentateurs. Elle part de *République*, X, où Platon traite de l'illusion introduite dans la peinture par l'usage de la perspective spatiale pour créer une apparence de réalité ; de même, la poésie tragique crée des illusions chez le spectateur en représentant plaisirs et douleurs pour éveiller les passions des auditeurs. Certains ont cru à tort que Platon condamnait les plaisirs et l'A. a beau jeu de montrer l'évolution de Platon passant du plaisir physique à celui de l'âme qui, elle, éprouve des plaisirs « purs », l'idéal étant une vie « mixte » faite de connaissance et de plaisirs physiques. Mais en même temps, Platon prône un art de la mesure qui situe plaisirs et douleurs à leur juste place dans la recherche du vrai Bien. Ce travail culmine dans l'analyse du mythe d'Er dans la *République*, où l'A. analyse le choix d'une vie future en montrant que pareil choix est guidé par la perspective globale du plaisir et de la douleur, tels qu'on les a déjà éprouvés. Ceci confirme bien le rôle fondamental du plaisir et de la douleur dans l'éthique platonicienne. En outre, Platon voit un lien possible entre philosophie et souffrance. Tels sont quelques points du condensé fourni par E. Berti. — L'ouvrage compte quatre parties : « Platon et la peinture en perspective » ; « Perspectives illusoire et véridiques sur la jouissance et la douleur » ; « Bien mesurer plaisir et douleur pour ne pas se tromper » ; « Vers une vue correcte (mythe d'Er) et questions sur la joie et la douleur ». Parmi les conclusions de l'ouvrage, relevons librement quelques remarques de l'A. : on acquiert une meilleure connaissance de soi en se contemplant dans l'expérience des autres et on évite de recommencer leurs erreurs. Pour Platon, il se peut que toute douleur (connue ou éprouvée) pousse à la philosophie et que, sans souffrance, il n'y aurait pas de philosophie. La contemplation offre, même en cette vie-ci, des plaisirs purs, merveilleusement durables. La fin dernière, le Bien parfait que nous cherchons en tout amour, est-il cherché pour lui-même ou parce qu'il mettrait fin à toute douleur ? etc. L'A. annonce que ce dernier point formera l'un des thèmes de son prochain livre qui continuera la recherche de cet ouvrage. – B. CLAROT, sj.

Plutarque. *Œuvres morales. Tome XV, 2<sup>ème</sup> partie. Traité 72. Sur les Notions communes. Contre les Stoïciens*. Texte établi par M. CASEVITZ, traduit et commenté par D. BABUT (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2002, 12.5 x 19.5, 464 p., br. EUR 60, ISBN 2-251-00507-2.

Par suite des circonstances, ce second volume des écrits anti-stoïciens se voit publié avant le premier. Ce dialogue, dit D. Babut, est le seul où Plutarque (46-125) ne donne pas le nom de l'un des deux interlocuteurs et il semble dater des environs de

80, c.-à-d. du début de l'enseignement du philosophe. L'inconnu en question paraît être l'élève de Diadouménos, qu'il interrompt rarement et uniquement pour appuyer ses dires ou éclaircir le sujet. Les deux interlocuteurs semblent proches des académiciens antidogmatiques et opposés au stoïcisme, même si l'élève paraît troublé par les objections stoïciennes. Alors que les stoïciens reprochent aux académiciens de heurter l'expérience commune, Diadouménos-Plutarque retourne l'argument contre eux et bâtit sa réfutation sur cette méthode. — L'exposé du maître se divise en deux parties, consacrées d'abord à l'éthique, puis à la physique stoïciennes. En éthique, les stoïciens prétendent que la raison suffit pour amener chacun vers la fin qui lui est appropriée suivant ses aspirations ; leur physique bouleverse aussi les *notions communes*. Quant à la dialectique stoïcienne, Diadouménos se propose d'en faire la critique dans un prochain ouvrage. Au lieu de se contenter d'ironiser en soulignant les absurdités auxquelles aboutissent les fameux paradoxes stoïciens, le maître montre que ses adversaires sont incapables de s'en tenir à leur *notions communes*, parce que celles-ci en prennent parfois le contre-pied, comme les biens apparents qui nous attirent et font notre malheur. Les stoïciens attribuent cette distorsion à l'influence délétère du milieu social et de ses opinions, qui définissent précisément le « sens commun » ! Mais en mettant ainsi à mal les *notions communes*, ils bafoient leurs propres principes. — Cette notion de contradiction joue un rôle très important dans ce dialogue. Par exemple, les « prénotions » sont dites communes à tous les hommes, mais la contradiction éclate dans leurs applications aux réalités particulières, où, selon eux, doit intervenir une éducation philosophique pour bien les appliquer ; mais si le bien attire tous les hommes, comment peuvent-ils vouloir de faux biens ? etc. Parfois, cependant, le maître confond *notions communes* et « sens commun », pour retomber dans une critique banale des paradoxes. Ce dialogue manque en fait d'homogénéité. Le maître procède par associations d'idées plutôt qu'en ordonnant ses critiques en fonction des dogmes stoïciens. — Pour le texte, M. Casevitz utilise principalement les deux plus anciens mss : le E (*Parisinus gr.* 1672) datant de 1350 et le B (*Parisinus gr.* 1675) de 1430, qui semble dépendre de E, car dans quarante-six passages, E a manifestement raison contre B. Ce volume n'a pu tenir compte de l'important ouvrage, paru trop tard, de K. Algra e.a. *The Cambridge History of Hellenistic Philosophy* (1999). On y trouve un index des citations, deux des noms propres et une page de termes grecs techniques avec leur sens et leur emploi. — B.C.

*Lucien. Œuvres. Tome III. Opuscules 21-25.* Texte établi et traduit par J. BOMPAIRE (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2003, 12.5 x 19.5, XIII + 333 p., br. EUR 65, ISBN 2-251-00509-9.

Commencée en 1993, l'édition des œuvres de Lucien dans la Collection des Universités de France en est à son troisième volume. Il contient cinq dialogues, parmi les plus célèbres : *Zeus tragédien*, *Le songe ou le coq*, *Prométhée*, *Icaroménippe ou l'homme qui va au-dessus des nuages*, *Timon ou le misanthrope*. L'ordre retenu pour la succession des opuscules est celui du *Vaticanus* Γ, adopté par tous les éditeurs depuis Nilén. Cet ordre aboutit, malheureusement, à séparer le *Zeus confondu* (qui est dans le tome II) du *Zeus tragédien*. Chaque traité est précédé d'une notice qui aborde les problèmes de datation, souvent épineux, et qui donne les éléments nécessaires pour la compréhension du texte (genre, résumé, composition, bibliographie). Le texte grec privilégie, autant que possible, la leçon des manuscrits. La traduction, rajeunie et modernisée par rapport à celle de Chambry, est agréable à lire et correspond aux tours familiers de Lucien. Le ton adopté, alliant élégance et familiarité, est bien celui qui convient. Des sous-titres servent de points de repère pour la lecture du texte. Les notes, toutes au bas des pages de traduction, rassemblent des références aux auteurs qui servent de source à Lucien, donnent des passages parallèles dans son œuvre et fournissent la justification de certaines leçons ou corrections. L'avant-propos contient des *addenda et corrigenda* (compléments bibliographiques au tome II, *errata* aux tomes I

et II, *addendum*). Comme les deux volumes précédents, le troisième tome allie précision, rigueur et érudition. On ne peut que se réjouir de l'avancement rapide de cette édition, longtemps attendue. – B. R.

*Cicero. De natura deorum. Liber I.* Ed. by A. R. DYCK (Cambridge Greek and Latin Classics), Cambridge, University Press, 2003, 12. 5 x 18.5, X + 236 p., br. £ 16.95, ISBN 0-521-00630-9.

Écarté de la politique et affecté par la mort de sa fille, Tullia, Cicéron chercha consolation dans la philosophie, tout en conservant un langage châtié qui contribua à créer la langue philosophique du latin à partir du grec. Le *De natura deorum*, écrit vers 45 av. J.-C., montre bien la méthode philosophique de Cicéron sous forme de dialogue platonicien pour exposer la théologie épicurienne, puis sa réfutation. On y trouve aussi un exposé systématique des idées anciennes sur la divinité, mais vues par des épicuriens. L'introduction discute l'origine, les sources, les qualités et l'influence historique de cette œuvre. L'A. présente ensuite le texte latin d'après le Corpus de Leiden, avec très peu de variantes, puis son commentaire suit pas à pas le texte en s'appuyant sur les commentaires de A. S. Pease, mis à jour. Son ouvrage est destiné à des étudiants d'un bon niveau. – B. C.

C. NAPPA, *Aspects of Catullus' Social Fiction* (Studien zur klassischen Philologie, 125), Bern, Peter Lang, 2001, 15 x 21, 180 p., br. EUR 33, ISBN 3-631-37808-4.

Entre la Charybde romantique et la Scylla formaliste, la critique catullienne peine toujours à se chercher une voie d'interprétation satisfaisante. Celle que nous propose ici C. Nappa est celle de la poésie sociale. Catulle, en plaçant « Catulle » dans des situations peu glorieuses, voire dévalorisantes pour lui, voudrait mettre le doigt sur certaines plaies de la société romaine de son temps. Il faut donc le lire *with an eye to moral, ethical, and even political issues* (p. 162). Comment ne pas approuver ? Mais en même temps, on se pose des questions. La mince assise que l'A. donne à sa recherche (analyse de quelques polymètres) suffit-elle pour supporter le poids d'une réflexion d'ensemble sur le *Libellus* ? Et peut-on espérer comprendre le sens d'une critique sociale si l'on se lie les mains d'emblée en se désintéressant de sa dimension historique et vécue ? Absents les acteurs de chair et d'os, il ne reste plus qu'une société abstraite, un fantôme sur lequel les coups du poète n'ont pas plus de portée que le glaive d'Énée sur les ombres des enfers. D'autant que le poète lui-même, soigneusement nettoyé de tout élément biographique, et séparé de sa *persona* par des guillemets aussi commodes qu'artificiels, a tout l'air lui aussi d'un zombie. Il est à craindre que ce genre de guillemets, fort en vogue aujourd'hui, ne serve surtout à éluder les vrais problèmes, tels que celui du locuteur (posé pour Catulle dès 1988 par M. Väisänen : réf. dans J.-Y. Maleuvre, *Catulle ou l'anti-César*, Paris, 1998), des masques, des hétéronymes, du leurre et du faux-semblant, de la parodie, de l'intertextualité (e.g., est-il sage de négliger le fait que le passage de Plaute, *Pers.*, 418 et s. qui informe le c. 42, commence par *Vir summe populi* ?), des allusions (ainsi, comment oublier, à propos de c. 10, que Jules César avait des relations toutes spéciales, et bien attestées, avec la Bithynie en général et les porteurs de litière en particulier ?), des jeux de mots enfin (par ex. sur *Marrucine Asini* en c. 12). Cela dit, le livre se lit avec plaisir, et l'on y trouvera bien des aperçus intéressants, notamment sur les Poèmes 13, 16, 28, 37, 39, 47. – J.-Y. MALEUVRE.

D. WRAY, *Catullus and the Poetics of Roman Manhood*, Cambridge, University Press, 2001, 16 x 23, XI + 246 p., rel. £ 40 / US \$ 59.95, ISBN 0-521-66127-7.

En ce tournant du vingt et unième siècle, il est clair que la grille d'interprétation romantique qui prétendait naïvement expliquer la poésie de Catulle par sa prétendue passion pour Clodia Metelli (*biographical fallacy*) est plus que rouillée. Mais D. Gray va plus loin, en s'en prenant à l'interprétation moderniste (bien incarnée par K. Quinn), en laquelle il ne voit qu'un avatar plus sophistiqué de la précédente. Il propose pour sa part d'inscrire le Véronais dans une perspective résolument post-moderne, où la performance (au sens austrien du terme) compte plus que la substance, le style plus que le fond. Il s'agirait pour Catulle, en bon Méditerranéen (cf. le chap. 4, intitulé *Towards a Mediterranean poetics of aggression*, et le livre lui-même, qui emprunte son nom à une étude ethnologique menée naguère par M. Herzfeld dans un village crétois), d'affirmer sa masculinité, de faire en quelque sorte étalage de sa force, et cela par deux moyens presque opposés, d'une part – sous le patronage d'Archiloque – l'invective et l'agression, de type sexuel en particulier, d'autre part – avec Callimaque comme *code model* – le raffinement littéraire et l'érudition ; d'un côté donc, l'hypermasculinité, de l'autre, selon l'A., une quasi-féminité. L'ouvrage est riche d'aperçus originaux, rédigé dans une langue élégante et nuancée, et il a le mérite indéniable d'actualiser aussi bien Catulle lui-même, confronté à la poésie la plus moderne, que la critique catullienne, qui voit mettre à sa disposition les outils d'analyse les plus récents. Néanmoins, certaines contradictions ne sont pas résolues. En ce qui concerne par exemple l'aspect politique, l'A. a beau suggérer de façon très prometteuse que *the personal is political in Catullus* (p. 28, n. 104), et que la poésie catullienne pourrait être *an instance of politics carried by other means*, de politique il n'est guère question dans le livre, et d'ailleurs on voit mal quel message politique pourrait délivrer une poésie qui, selon lui, ferait primer l'esthétique (*being good at*) sur l'éthique (*being good*) (p. 124-125). L'importance de César dans le *Libellus* est donc largement sous-estimée, et cela dans la mesure même où restent encore sous-estimés l'art et la subtilité de Catulle. Dire de Mamurra qu'il n'est que *Caesar's detachable penis* (p. 174), c'est assez bien vu, mais il ne faut sans doute pas s'arrêter en si bon chemin. Quant au problème du locuteur, malgré d'heureuses et salutaires réflexions sur la puérilité de la ruse consistant à distinguer par des guillemets le poète de sa *persona*, et sur l'usage de la *prosopopoeia* dans la littérature antique (p. 161-3), n'est-ce pas une manière d'escamotage que d'identifier Catulle à *a performance of multiple selves* (p. 206), i.e. tout le monde et personne à la fois (p. 209) ? La dialectique opposant Ego (Catulle) à anti-Ego (César), qui ouvre une voie si opportune à l'unification du Recueil, n'est à aucun moment envisagée. Faute d'information peut-être ? Les perspectives risquent pourtant d'être considérablement faussées si Ego se voit, comme ici, attribuer la responsabilité des Poèmes 5, 8 (première partie), 32, 44, 50, 99, auxquels s'ajoutent, dans le *Libellus* même, le frauduleux et criminel c. 116 (hélas insoupçonné par l'A.), et hors Catulle, Prop., I, 3, Ov., *Amor.*, I, 7, ou encore l'ode I, 27 d'Horace, dont l'A. écrit pourtant très justement qu'elle s'évertue à « déconstruire » (*unscribe*, p. 155) Cat. c. 6. Cette tragique confusion entre Ego et son contraire provoque même un tel effet de brouillage qu'au moment où s'élève au plus pur la voix du poète, comme en 30 ou en 38, celle-ci n'est plus perçue comme telle, mais paraît artificielle et jouée (p. 100-103). – J.-Y. MALEUVRE.

Randall L. B. McNEILL, *Horace. Image, Identity, and Audience*, Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press, 2001, 16 x 23.5, 188 p., rel. \$ 42.50, ISBN 0-8018-6666-9.

Le titre du livre en reflète parfaitement le contenu. Il s'agit d'examiner la manière dont Horace manipule sa propre image en fonction des différents publics auxquels il s'adresse simultanément. L'A. distingue cinq cercles de réception (p. 38) : le plus intime, constitué du seul Mécène ; le second, des amis personnels ; le troisième, de l'élite politico-sociale ; le quatrième, des envieux et des arrivistes ; le cinquième, de tout le reste. Horace méprise profondément cette dernière catégorie (*scornful dismissal*, p. 55), formée grosso modo de poétastres, de *grammatici* miteux, voire de

Grecs sans relations, *there is no way to be certain* (p. 54). Il ne vient malheureusement pas à l'esprit de l'A. que qu'Horace appelle avec dédain *uolgu* pourrait fort bien se situer au tout premier rang de la hiérarchie officielle (cf. *RBP* 73 [1995], p. 57), ni que, parmi les riches et les puissants, pourraient se trouver des jaloux et des ennemis : symptomatiquement, le cercle 2 (amis) et le cercle 3 (grands de ce monde) tendent à se confondre (p. 78, 160 n. 30). On ne voit pas non plus en quoi Mécène serait un lecteur plus intime que, disons, Virgile, Pollion ou Aristius Fuscus, d'autant qu'il nous est présenté comme un pur agent du *Princeps*. Illusion qui en entraîne une autre, à savoir que le Vénousan, après son « retournement de veste » de l'après-Philippe (cf. p. 95 et 164 n. 19), aurait toujours soutenu la politique augustéenne, subtilement d'abord et par implication, puis de plus en plus ouvertement, et jusqu'à la plus plate flagornerie (p. 132-135). Comment concilier de telles assertions avec la thèse soutenue par ailleurs dans l'ouvrage d'une inaccessibilité de l'Horace réel derrière les multiples « Horaces » qu'il s'ingénie à construire pour nous mieux égarer ? Opportuniste, arriviste pur et dur qui confond ses amitiés avec ses intérêts, et la morale avec la réussite sociale et matérielle, il n'est hélas que trop facile de percer à jour la personnalité de l'Horace « réel » tel qu'il se présente dans ce livre en dépit de certains faux-fuyants (p. 96-97, 138). Convenons avec l'A. qu'Horace n'est pas un auteur facile, mais quelle chance a-t-on de le connaître si l'on se refuse à appliquer à sa poésie ces instruments d'analyse pourtant indispensables que sont les notions d'hétéronymie, de double écriture (à peine effleurée ici), et de substitution non déclarée de locuteur ? L'ouvrage s'accompagne d'un index général et d'un index des passages discutés, ainsi que d'une bibliographie (où brillent quelques absences, e.g., Dettmer, Hellegouarc'h, Mankin). Rétablir p. 43 : *Maecenas convictor* ; *quacumque* pour *quaecumque* ; p. 46 : *nunc* pour *hunc* ; p. 49, bas : *ego, lecto* ; p. 59, bas : *detached* ; p. 157, n. 7 : *Augustus* pour *Maecenas*). – J.-Y. MALEUVRE.

*Horace. Odes* III. *Dulce Periculum*. Text, Translation and Commentary by D. WEST, Oxford, University Press, 2002, 14.5 x 22.5, XXV + 280 p., rel. £ 50, ISBN 0-19-872164-1, br. £ 19.99, ISBN 0-19-872165-X.

La traduction commentée du troisième livre des *Odes* due à G. Williams commençait à vieillir (1969), et il était intéressant de réactualiser ce travail à la lumière des dernières recherches. Et de fait, D. West utilise largement celles-ci, en ménageant même à la suite de chaque analyse un espace *Other Views*, où il laisse s'exprimer (parfois tendancieusement, il est vrai) d'autres points de vue que le sien. On a plaisir à retrouver ici les qualités de D. West, sa clarté dans l'exposé, son aisance à voyager dans l'œuvre d'Horace, sa promptitude à voler au secours du poète en butte à l'incompréhension, son sens poétique très aiguisé, sa science incomparable des rythmes et des accents. Nul n'ouvrira ce livre sans affiner sa lecture des *Odes*. Peu de critiques, par ailleurs, ont aussi bien montré à quel point cette poésie (et pas seulement les « Odes Romaines ») est politisée. L'ombre d'Auguste y plane de bout en bout, ombre tutélaire selon l'A., qui voue au *Princeps* une admiration sans bornes, au point de vouloir enrôler le poète sous cette même bannière en lui interdisant par principe la moindre velléité d'indépendance à l'égard du Régime (*an accomplished courtier*, XIV ; *the accomplished panegyrist*, 127 ; *priest, sacerdos, of Augustan religion*, 14). L'hypothèse d'un Horace anti-augustéen offre pourtant sur son opposée l'avantage de l'intégrer facilement et d'en rendre compte comme d'une nécessité vitale sous un Régime despotique, tandis qu'inversement l'hypothèse conservatrice se condamne à fermer les yeux sur d'innombrables « détails » plus ou moins gênants, qui finissent par former une véritable montagne. Cet aveuglement volontaire aboutit à amputer l'œuvre de la moitié de sa valeur : l'intérêt psychologique et historique, par exemple, s'accroît considérablement si l'on sait lire le dessous des cartes, i.e. si l'on commence par admettre qu'Horace est *biformis* ; de même le *fun*, si apprécié de l'A., prend d'autres proportions dès lors que l'on prend garde à différencier les énoncia-

teurs (Ego-Horace, Ego-Mécène, anti-Ego alias Auguste, Terentia) - *fun* encore redoublé à la lecture des commentaires qui s'ingénient à prendre au sérieux ce qui se veut en réalité burlesque et parodique (e.g. les pièces 4 et 25 : *dulce periculum*) ; quant à l'impressionnante unité du recueil à travers un apparent éparpillement (*a chameleon of a poet*, 77), comment espérer l'apercevoir tant que l'on rejette a priori les notions de masque et d'hétéronymie (*multi nominis* en 9 n'est pas exploité) ? Répétons-le cependant, D. West se lit agréablement et utilement. Et qu'avec toutes ces mutilations qu'il lui inflige, Horace non seulement surnage et survive, mais continue d'apparaître comme un poète de tout premier ordre, ce n'est pas un mince témoignage et du talent de l'A. et du génie de l'enfant de Venouse. Lire p. XVI, en bas : 18 au lieu de 19 ; p. 4 : 48 B C (au lieu de 45) ; p. 211 : *Ecl.* 9 (au lieu de 2) ; p. 241 : 17 au lieu de 16. – J.-Y. MALEUVRE.

*P. Ovidi Nasonis Metamorphoses* recognovit brevique adnotatione critica instruxit R. J. TARRANT (Scriptorum Classicorum Bibliotheca Oxoniensis), Oxford, University Press, 2004, 13 x 19, XLVIII + 534 p., rel. £ 20.50, ISBN 0-19-814666-3.

Ces dernières décennies, Ovide a suscité un grand intérêt, spécialement dans le domaine anglo-américain (cf. K. S. MYERS, « The Metamorphosis of a Poet : Recent Work on Ovid », *JRS* 89 [1999], p. 190-204). La prolifération de commentaires en anglais consacrés à ses poésies – spécialement aux *Métamorphoses* – peut être considérée comme une réponse au monumental travail en allemand de Franz Bömer (7 vol., Heidelberg, 1969-1986). Toutefois, le grand poème d'Ovide n'avait pas encore pris place au sein de l'élégante collection des *Oxford Classical Texts*. R. J. Tarrant était certainement le spécialiste anglophone le mieux à même de procurer une telle édition, puisqu'il a déjà signé, en 1983, le chapitre consacré aux *Métamorphoses* dans l'ouvrage édité par L. D. REYNOLDS, *Texts and Transmission : A Survey of the Latin Classics*, Oxford, 1983, p. 276-282. Selon l'usage de la collection, la préface, en latin, est consacrée aux manuscrits et à la transmission du texte (cf. J. RICHMOND, « Manuscript Traditions and the Transmission of Ovid's Works », dans B. W. BOYD [éd.], *Brill's Companion to Ovid*, Leyde, 2002, p. 469-472). Le problème majeur qui se pose à l'éditeur des *Métamorphoses* est le grand nombre de manuscrits : plus de quatre cents *codices*, dont plus de cent ont été mis au jour par N. Heinsius (1620-1681) durant ses missions aux quatre coins de l'Europe durant les années 1640-1652 (les problèmes que pose l'édition ont été évoqués par R. J. TARRANT, « Editing Ovid's Metamorphoses : Problems and Possibilities », *CPh* 77 [1982], p. 342-360). Certains manuscrits sont accompagnés de *tituli* et de *narrationes*, attribués au XV<sup>e</sup> s. à un grammairien nommé Lactance. L'état le plus ancien du texte des *Métamorphoses* est donné par des fragments de quatre manuscrits anciens (IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> s.). L'étape suivante de la tradition est représentée par douze *codices antiquiores (integri et mutili)*. Viennent ensuite trente *codices recentiores* (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> s.) ainsi que la traduction réalisée par l'érudit byzantin Maxime Planude (1255-1305) (laquelle permet de retrouver le texte latin sur laquelle elle est fondée). L'introduction évoque aussi les éditions précédentes depuis 1471 jusqu'à la Teubner de W. S. Anderson (1977, 1981<sup>2</sup>) et décrit les principes suivis dans cette édition. À propos des interpolations, Tarrant est plus prompt à les reconnaître que ses prédécesseurs (p. ex. VII, 522 et 525-527 dans le récit de la peste à Égine). Toutefois, l'éditeur ne souscrit pas à la théorie de O. Zwierlein selon laquelle, à l'époque de Tibère, les poèmes de Virgile et d'Ovide auraient été revus par le rhéteur Iulius Montanus (voir mon c. r. dans *Latomus* 67 [2003], p. 978-980). La *praefatio* se termine par un *index editionum et commentationum*, les *sigla* (avec une *comparatio siglorum* entre les éditions de Anderson, Magnus et Slater). L'édition est complétée par un *appendix orthographica et morphologica* (les noms propres grecs qui foisonnent dans le poème ont souvent été déformés par les copistes médiévaux) et un *index nominum*. – Br. ROCHETTE.

Geraldine HERBERT-BROWN (éd.), *Ovid's Fasti. Historical Readings at its Bimillennium*, Oxford, University Press, 2002, 14.5 x 22.5, XIV + 327 p., rel. £ 50, ISBN 0-19-815475-5.

Si l'on doutait que les *Fastes* ne sont plus le parent pauvre de l'œuvre ovidienne comme ils ont pu l'être à une certaine époque, le présent recueil en apporte un témoignage éclatant. Pour saluer dignement le bimillénaire (approximatif) de ce poème calendaire, G. Herbert-Brown rassemble ici douze plumes, la plupart bien connues, qui, selon des angles d'attaque différents mais toujours résolument modernes, voire « post-modernes », s'efforcent d'en affiner l'interprétation et d'en éclairer les intentions. Successivement, A. Barchiesi s'attache à la figure de Mars Ultor, E. Fantham cherche des renseignements sur la participation des femmes dans le culte romain, E. Gee relie deux passages relatifs l'un à Orion, l'autre à Sirius, C. M. C. Green étudie l'influence sur les *Fastes* de la triple théologie varronienne, G. Herbert-Brown se penche sur le sens du calendrier stellaire, P. M. Keegan s'interroge sur le « discours fallogocentrique » (*sic*) qui, selon lui, régnerait dans les *Fastes*, P. E. Knox, à propos de l'image de Cybèle, soutient l'idée que c'est à Tibère plus qu'à Auguste que le poète veut complaire, R. J. Littlewood évalue le rôle de Numa, J. F. Miller s'intéresse à la présentation par Ovide des *Liberalia*, C. E. Newlands tente une exégèse des vers VI, 637-648 (construction du Portique de Livia et du temple de la Concorde sur l'emplacement de la maison de Vedius Pollio), M. Pasco-Pranger s'intéresse à l'insertion des dates julio-claudiennes dans le calendrier traditionnel, enfin T. P. Wiseman analyse l'influence du théâtre sur la poésie ovidienne (*Ovid and the Stage*). On ne s'instruit pas peu. Toutefois, fallait-il vraiment que ce si beau volume fût dédié (p. X) à la mémoire de cet autocrate brûleur de livres que fut l'empereur Tibère (p. VIII, 173) ? Cela dit, vu le conformisme idéologique auquel Ovide, à peu de nuances près (ainsi, Littlewood, p. 183, 197 ; Newlands, p. 243), se trouve ici plié, sans que soit presque soupçonnée l'ampleur de la subversion à laquelle il se livre à l'adresse des lecteurs attentifs, ni du tout envisagée l'éventualité d'une manipulation de l'œuvre par ce même Tibère (cf. à ce sujet, « Les *Fastes* d'Ovide ou la guerre du calendrier », *RBPh* 75 [1997], p. 69-105, inconnu des contributeurs), gageons que le cadeau ne lui aurait pas déplu.

J.-Y. MALEUVRE.

U. SCHMITZER, *Velleius Paterculus und das Interesse an der Geschichte im Zeitalter des Tiberius* (Bibl. der klassischen Altertumswissenschaften, NF 2, 107), Heidelberg, Universitätsverlag C. Winter, 2000, 15.5 x 23.5, 346 p., br. CHF 69, ISBN 3-8253-1033-7.

Le chap. 1 présente un état de la recherche sur Velleius Paterculus et permet à l'A., connu aussi comme spécialiste de la poésie latine, spécialement d'Ovide, de définir ses objectifs, à savoir s'attacher aux aspects littéraires et historiographiques de l'ouvrage de Velleius, une approche nouvelle pour ce qui regarde cet historien habituellement tenu pour mineur. À cette fin, il s'attache plus particulièrement à cinq passages et à trois thèmes, c'est-à-dire, pour ce qui est des premiers, les chapitres introductifs (chap. 2), sur les Gracques (chap. 5), sur César (chap. 8), sur la défaite de Varus (chap. 11) et sur Séjan (chap. 12), pour ce qui est des seconds les digressions relatives à l'histoire littéraire (chap. 3), les évocations de suicides (chap. 6) et la notion de *fortuna* (chap. 9). Le reste est considéré brièvement : quatre pages pour la conquête du bassin méditerranéen par Rome (chap. 4), six pages pour la période allant de la guerre de Jugurtha au consulat de César (chap. 7), six pages pour le principat d'Auguste (chap. 10). Le chap. 13, conclusif, porte sur le règne de Tibère. — C'est à une enquête sur la méthode historique que se livre l'A., ainsi que l'indiquent, même s'il s'occupe peu des sources, les questions qu'il privilégie : la structure et les subdivisions de l'ouvrage, les transitions et les liens entre les parties, le choix de la matière, le rôle et la signification des informations délivrées, la techni-

que narrative, la présence d'allusions au contexte de rédaction, les opinions de l'écrivain sur les faits relatés, l'affinité entre culture et politique... Ce faisant, même s'il ne cache pas les faiblesses de Velleius, l'A., par le fait d'adopter une approche qui invite à prendre en considération les multiples niveaux de compréhension de son œuvre, contribue à le revaloriser. Tel est d'ailleurs son souci : donner de Velleius l'image non d'un propagandiste mais d'un historien qui, faisant sienne une vision du passé correspondant à ses opinions (et à l'acceptation de laquelle le dispose son itinéraire personnel), s'efforce d'en montrer le bien-fondé. C'est du reste encore à la lumière du genre historiographique dans l'Antiquité (et même si nous avons affaire à un sous-genre à l'ambition plus modeste que la monographie sallustéenne ou l'histoire sénatoriale taciteenne) que doivent être compris d'autres aspects : une dimension moralisatrice et une recherche de l'exemplarité, une tendance à la biographisation ou l'influence de la poésie. Ainsi, en conclusion, l'A. dépasse l'opposition entre artiste et historien (que l'on lit à propos de Velleius comme à propos d'autres parmi les plus illustres représentants du genre) : la représentation du passé se faisant par des modes essentiellement littéraires, une telle dichotomie est sans fondement. Ce sont là des positions auxquelles on ne peut qu'adhérer. Il n'en est pas moins une affirmation sur laquelle il paraît nécessaire de revenir, à savoir l'idée selon laquelle il n'y avait pas sous Tibère une opposition digne de ce nom à laquelle aurait eu à répondre une propagande protibérienne (p. 287) ; la présence de rumeurs dans une tradition historiographique à laquelle les *Annales* de Tacite font écho de même que des documents épigraphiques comme la *Tabula Siarensis* ou le *Senatus consultum de Pisone Patre* indiquent au contraire à la fois l'existence de versions défavorables à Tibère et la volonté du pouvoir de les démentir (pour les *Annales* et le *SCPP*, par ex. M. A. GIUA, « Sul significato dei 'rumores' nella storiografia di Tacito », *RSI* 110 [1998], p. 52-54 ; pour la *Tabula Siarensis*, G. ZECCHINI, « La Tabula Siarensis e la 'dissimulatio' di Tiberio », *ZPE* 66 [1986], p. 23-29). En somme, et en dépit d'autres réserves qui pourraient être formulées sur tel ou tel point de détail, cette étude audacieuse, clairement exposée et abondamment annotée, constitue une lecture indispensable pour qui veut comprendre le développement de l'historiographie au début du principat. La bibliographie, s'arrêtant en 1997, est à la mesure de la richesse de l'ensemble, même si l'absence de l'un ou l'autre titre surprend (par ex. A. D. HEINRICH, *Sejan und das Schicksal Roms in den Annalen des Tacitus*, Marburg, 1976 ; E. NOË, *Storiografia imperiale pretacitiana. Linee di svolgimento*, Florence, 1984). Deux index, des passages cités et général, ce dernier étant subdivisé en plusieurs parties. – O. DEVILLERS.

F. SPALTENSTEIN, *Commentaire des Argonautica de Valérius Flaccus (livres 1 et 2)* (Collection Latomus, 265), Bruxelles, Éditions Latomus, 2002, 15.5 x 24, 490 p., br., ISBN 2-87031-206-7.

Après avoir commenté les *Punica* de Silius Italicus (2 vol. ; 1986-1990), c'est vers une autre œuvre épique de l'époque des Flaviens que s'est tourné F. Spaltenstein : les *Argonautiques* de Valérius Flaccus. Si certains chants ou parties de chants ont été commentés récemment, on ne dispose pas d'un commentaire suivi. En voici une première partie, couvrant les deux premiers chants d'un poème qui en compte huit dans l'état où il nous est parvenu. Après un avant-propos présentant des généralités sur Valérius et la technique du commentaire, l'ouvrage commence *in medias res*. Le texte n'est pas donné, car il est équivalent à celui des diverses éditions avec quelques modifications mineures. Progressant groupe de vers par groupe de vers, les notes exégétiques doivent remettre le lecteur moderne dans la situation du lecteur antique. Il ne s'agit nullement d'une analyse, ni d'une étude, mais d'une aide préliminaire à la lecture. On y trouve essentiellement des remarques de lexicographie, des références aux auteurs que Valérius suit ou dont il s'écarte (Homère, Apollonios de Rhodes, Virgile...), des éclaircissements relatifs à la mythologie et des indications sur les figures de style. Si l'on excepte les renvois aux éditions, commentaires et traductions ainsi qu'à quelques ouvrages généraux, le commentaire ne comporte que très

peu de références bibliographiques. C'est heureux. On a trop souvent l'impression que les commentaires érudits – souvent issus de thèses doctorales – se bornent à résumer les études spécialisées sans apporter d'éléments vraiment neufs. Les références y pululent à tel point que le lecteur est en quelque sorte noyé dans un fatras d'érudition dont il retire, en fin de compte, peu de profit. Dans certains cas, pourtant, il eût été utile de renvoyer à une étude particulière (p. ex., p. 274, à propos de la magie dans la littérature latine, à celle de A.-M. Tupet). D'autre part, on peut se demander si les longues listes de références (comme celle de la p. 66) sont bien utiles. — Ce premier volume paraît au moment même où se termine l'édition de Valérius Flaccus de la CUF, par les soins de G. Liberman, dotée de notes exégétiques fort développées. Les deux ouvrages pourront être utilisés de pair. Plus personne n'aura à présent d'excuse pour n'avoir pas lu et surtout apprécié le poème de Valérius Flaccus que la tradition avait un peu vite relégué au second plan. — Br. ROCHETTE.

*Valerius Flaccus. Argonautiques, tome II. Chants V-VIII.* Texte établi et traduit par G. LIBERMAN (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2002, 12.5 x 19, XXVIII + 461 p., br. EUR 60, ISBN 2-251-01428-4.

En 1997 paraissait le premier tome (livres I-IV) de l'édition des *Argonautiques* de Valérius Flaccus dans la CUF (cf. *Gnomon* 72 [2000], p. 507-510). Les quatre premiers livres traitent du départ des Argonautes depuis la Thessalie jusqu'à la traversée du Bosphore avec le passage des Roches Cyanées. Avec ce second volume (livres V-VIII), l'édition est à présent complète. Le livre V narre l'arrivée en Colchide, dont le roi possède la Toison d'or, tandis que les trois derniers racontent les amours de Jason et Médée, passion voulue par Vénus et Junon. La magicienne aide Jason à surmonter les épreuves que lui impose Aeétès, le roi de Colchide : dompter deux taureaux divins, combattre les *Sparti*, les soldats nés des dents d'un dragon semées en terre. Après quoi, Médée et Jason prennent la fuite et sont poursuivis par le frère de Médée. Junon envoie une tempête. Le poème s'interrompt alors que les Argonautes sont parvenus aux bouches du Danube. Le volume commence par les *subsidia critica* (éditions et travaux mentionnés en abrégé dans l'apparat critique et dans les notes) ainsi que le *conspectus siglorum*. Chaque chant est précédé d'une notice analytique. Une bonne part du volume (p. 159-399) est occupée par les notes, toutes rejetées en fin de volume, ce qui facilite la consultation. L'érudition et la compétence scientifique de l'A. éclatent à chaque page. On ne peut qu'admirer le soin avec lequel ces notes ont été constituées, même si les références et les citations qui y sont accumulées n'intéresseront qu'une petite minorité de spécialistes. On y trouve des indications sur les choix textuels (l'établissement du texte demeure en maints endroits problématique), des observations sur la langue, le style, la métrique, des rapprochements avec des *loci similes* et des éclaircissements sur des difficultés de sens. Ces notes seront très utiles pour une étude de l'expression poétique de Valérius Flaccus. Viennent ensuite deux index : un *index nominum* et un précieux index sélectif des notes (*realia* ; *philologica* ; *verba* ; *loci nonnulli*). Enfin, dans l'attente d'une seconde édition, une liste d'*errata* au tome I et d'*addenda et corrigenda* a été insérée en fin de volume.

Br. ROCHETTE.

*Seneca. De otio. De breuitate uitae.* Edited by G. D. WILLIAMS (Cambridge Greek and Latin Classics), Cambridge, University Press, 2003, 12 x 18.5, XIII + 271 p., br. £ 16.95, ISBN 0-521-58806-5.

Les deux textes de Sénèque édités ici font partie des douze dialogues conservés prônant la philosophie du « moyen stoïcisme », adaptée au grand public pour la rendre plus praticable : sans exiger le retrait de la vie publique, elle invitait chacun à vivre selon sa raison en accord avec la Raison universelle qui régit le monde, poussant à

l'individualisme et au cosmopolitisme. Sénèque fut le premier penseur latin à créer du neuf en philosophie, écrit G. Williams. Ses dialogues ne comportent qu'un seul interlocuteur. — Le *De otio* ne compte que six pages, il y manque le début et la fin. Il paraît dater de 62 et semble adressé à A. Serenus, Préfet de la Garde de Néron. Sénèque invite son interlocuteur à s'élever à la conscience cosmique pour vivre pleinement grâce à cette participation au monde entier. Chaque jour doit être vécu pour lui-même en toute liberté intérieure, malgré les circonstances défavorables (= la dictature). Cette perspective exige une transformation profonde de notre relation au monde pour nous distancier du lieu et du temps où nous vivons. Et même au cœur de l'action, il faut savoir prendre du temps pour contempler l'essentiel. — Le *De breuitate uitae* (20 pages) est moins bien structuré et procède plutôt par associations d'idées. Son thème central : la vie est toujours assez longue si elle est bien remplie. Trop de gens, même très occupés, la gâchent par les regrets du passé, les soucis du présent ou les craintes du futur. Il faut savoir accepter joyeusement le moment présent tel qu'il est imposé par le Destin et agir selon sa raison, en accord avec la Raison universelle. Même dans les affaires, on peut contrôler sa vie et dominer ses passions. Sénèque conseille à son interlocuteur, P. Paulinus, préfet du ravitaillement puis inspecteur des impôts, de prendre une retraite bien méritée pour s'adonner à une vie conforme à la sagesse. Ce dialogue se situe entre 49 et 55. — Le style de ces ouvrages est brillant, vivant, imagé, combatif parce que destiné au grand public cultivé. Leur structure est plus littéraire que logique. À travers l'interlocuteur du dialogue, Sénèque interpelle le lecteur pour le persuader et l'entraîner. Il utilise bon nombre d'exemples historiques et change souvent de registre pour réveiller l'attention. Il ne recule pas devant le langage populaire, mais proscriit la langue technique de la philosophie. — Le texte latin est celui de L. D. Reynolds, édité à Oxford en 1977, avec environ cinquante-cinq corrections assez mineures. Le meilleur ms est le A (Ambrosianus) du XI<sup>e</sup> s. corrigé au XII<sup>e</sup> s. sur un ms perdu. L'éditeur G. D. Williams, professeur à la Columbia de New York, n'a pas traduit les deux textes latins, mais son commentaire est brillant. On trouve trois index : index général, termes latins et mots grecs.

B. CLAROT, sj.

Anna Lydia MOTTO, *Further Essays on Seneca* (Studien zur klassischen Philologie, 122), Bern, Peter Lang, 2001, 15 x 21, 228 p., br. EUR 37,80, ISBN 3-631-36877-1.

Spécialiste de Sénèque, A. L. Motto a déjà publié six volumes sur ce philosophe. Celui-ci reprend dix-huit de ses articles parus dans diverses revues entre 1992 et 1998. Elle y aborde autant de facettes du génie multiple de cet auteur : l'amitié, le plaisir, le luxe, l'inconstance, la foule, l'ingrat, les remerciements à Néron, la cruauté, le vice, la brièveté de la vie, une satire culinaire, le drame de Sénèque, etc. La vaste culture de Motto lui permet de faire de continuel rapprochements avec des auteurs anglais et autres, admirateurs de ce Cordouan qui suit vivre et mourir en philosophe stoïcien modéré. Essentiellement moraliste, Sénèque arrive à être sérieux dans ses écrits tout en captant l'attention pour faire passer ses leçons. Toutefois, malgré son esprit et son humour, Sénèque a une vue pessimiste de l'homme et du monde ; il maintient cependant qu'il faut oser se voir en vérité pour progresser et ne jamais désespérer. Par exemple, tout en sachant que l'amitié tient du miracle et que les vrais amis sont rares, il affirme qu'il faut désirer en avoir. Bien que stoïcien, il ne condamne pas le vrai plaisir qui procure la joie, lot du sage, maître de ses passions. Avec Platon, il admet que le génie ne va pas sans un brin de folie ; aussi a-t-il tempéré son stoïcisme et toléré le vin, la fête, le repos pour calmer les tensions de la vie courante. De même, il ne méprise pas la foule, et sait en voir les bons côtés, allant jusqu'à se mêler aux réjouissances populaires. Ces quelques exemples laissent deviner la richesse et l'équilibre de ce philosophe moraliste qui a intéressé toutes les générations. — B. C.

S. BARDET, *Le Testimonium Flavianum. Examen historique. Considérations historiographiques* (Josèphe et son temps, V), Paris, Les Éditions du Cerf, 2002, 12.5 x 19.5, 280 p., br. EUR 25, ISBN 2-204-07002-5.

Depuis quatre siècles, on se dispute autour du témoignage sur Jésus et les chrétiens dans les *Antiquités juives* de Flavius Josèphe (37-100), juif romanisé qui écrit douze lignes au sujet de Jésus : il aurait été un messie crucifié et serait apparu ensuite à ses disciples. Était-il possible que Josèphe écrive cela en 92-93, ou s'agit-il d'une interpolation chrétienne ? On a tant écrit sur la question que S. Bardet, docteur en histoire et Maître de Conférences à Évry, a dû se limiter à la production franco-phonie sur la question depuis 1785, et surtout 1840, tant elle est chargée de passions théologiques. L'occasion en était la parution de textes arabes et syriaques sur le problème. Bardet est historiographe et son étude sur la mentalité de chaque auteur intervenu dans le débat se montre bien utile. — Avec P. Geoltrain, de l'École Pratique des Hautes Études, qui a écrit une excellente postface, relevons certains faits saillants. La tradition textuelle du *Testimonium* est stable. Bardet scrute les tenants et aboutissants scientifiques du débat et procède de façon logique : d'abord, les questions soulevées par le texte, puis l'examen détaillé des arguments et enfin l'analyse des opinions modernes. Il avance pas à pas en surveillant la cohérence des démonstrations des différents auteurs. À propos de la critique externe, Bardet souligne qu'il aurait été difficile d'interpoler *tous* les mss et personne d'ailleurs n'a contesté le chapitre XX des *Antiquités* où Josèphe parle de « Jacques, frère de Jésus dit le Christ » ; enfin le témoignage ambigu d'Origène ne saurait servir de preuve convaincante contre l'authenticité. Dans sa critique interne, Bardet expose l'impossibilité, la fantaisie ou la faiblesse de certains arguments, la confusion entre les différents niveaux d'analyse du texte et la pauvreté de certains arguments sémantiques et linguistiques. Quant au corpus de textes rassemblés récemment par S. Pines autour d'une version arabe de notre passage, Bardet montre que le texte d'Agapios est en aval d'une tradition manuscrite déjà dégradée, et que les leçons syriaques n'offrent pas de différences significatives avec le grec. — Le grand mérite de cette étude est de réintroduire dans le débat l'historien Josèphe lui-même, trop oublié dans les discussions du texte. Bardet avance une hypothèse nouvelle en fonction du contexte religieux du I<sup>er</sup> s., mieux connu aujourd'hui. Quel qu'en soit l'auteur, le *Testimonium* révèle une christologie antique proche de Luc et des judéo-chrétiens de type « ébionites ». Si Josèphe en est bien l'auteur, il voulait, après la destruction du Temple, convertir le messianisme juif en légitimisme romain, ce qu'il avait opéré pour sa part. Il est clair que Josèphe écrit pour un public juif dont les judéo-chrétiens faisaient encore partie et qu'il les classait parmi les agitateurs messianistes qui avaient amené la ruine du Temple. — L'examen historiographique des opinions modernes précise le poids des clivages idéologiques et théologiques des auteurs de toutes tendances (avec leurs notices biographiques). Bardet conclut à la *probable* authenticité du *Testimonium* et au caractère *vraisemblable* du témoignage de l'historien juif romanisé sur le Christ et les chrétiens. Impossible d'avoir une preuve décisive sur ce sujet réputé insoluble. Geoltrain estime que ce travail est un modèle du genre. — B. C.

G. NISBET, *Greek Epigram in the Roman Empire. Martial's Forgotten Rivals* (Oxford Classical Monographs), Oxford, University Press, 2003, 14.5 x 22.5, XVIII + 237 p., rel. £ 50, ISBN 0-19-926337-X.

G. Nisbet se propose dans cet ouvrage de décrire un genre poétique difficile à définir et très peu étudié : l'épigramme skoptique. Il s'agit d'un type de court poème satirique et humoristique, de forme élégiaque, dont les origines semblent remonter très loin dans l'histoire littéraire grecque, et qui fut particulièrement populaire sous le règne de Néron et dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. De très nombreux exemples en sont préservés sur papyrus et dans l'*Anthologie Palatine*, particulièrement

au livre XI, auquel G. Nisbet accorde beaucoup d'attention. L'A. a préféré ne pas offrir une revue exhaustive des textes, mais s'est plutôt concentré sur les poètes Loukillios, Nikarkhos, Ammianos et Loukianos, de manière à exposer les différences entre leurs approches respectives et les tendances générales de la forme skoptique. Il présente donc les épigrammes qui ont retenu son attention avec un commentaire détaillé, une traduction et des notes éditoriales concernant les passages difficiles. Cette sélection de la part de l'A. présente le grand avantage de permettre l'interprétation élaborée de chaque poème. Toutefois, particulièrement parce que le genre est si mal connu, on aurait voulu retrouver un plus grand nombre de textes dans ce livre, de manière à disposer d'une image plus complète de l'épigramme skoptique. — En effet, l'épigramme skoptique constitue un genre poétique dont pratiquement tout nous est inconnu, particulièrement le contexte de sa performance. G. Nisbet indique au deuxième chapitre que ce contexte aurait principalement été le *symposium*. Cette institution, qui a beaucoup évolué entre la période archaïque et l'époque romaine, fournissait un cercle social, au sein duquel les épigrammatistes auraient trouvé un auditoire assez bien éduqué et désireux de se prêter au jeu de ces poèmes à l'humour parfois corrosif, que les convives improvisaient au cours de la soirée et se lançaient les uns aux autres. Les plaisanteries semblent aussi avoir été dirigées en maintes occasions contre des personnalités bien en vue de l'époque, ou contre des types d'individus particuliers, comme les femmes, les athlètes, les hommes chétifs et souffreteux (λεπτοί), les astrologues, les devins, etc. Aussi, les collections d'épigrammes skoptiques qui circulaient n'étaient pas, selon G. Nisbet, destinées à la lecture privée, mais bien à être utilisées au *symposium*, si l'inspiration venait à manquer à un convive sur le moment. Ainsi, de par sa nature satirique et occasionnelle, le genre de l'épigramme skoptique est fait d'innombrables variations, dont certaines sont mineures et d'autres plus importantes, ce qui rend une description précise assez difficile ; en outre, il est parfois plutôt malaisé d'interpréter une plaisanterie hors de son contexte original. — Tout en étant bien conscient de ces difficultés, et en apportant en conséquence les nuances qui s'imposent, G. Nisbet propose des interprétations parfois surprenantes, mais toujours fondées. Comme l'identité des auteurs reste problématique, du fait que nous possédons peu ou pas d'informations crédibles sur leur personne, G. Nisbet s'attarde également à étudier les sources de ces informations et à exposer les opinions qui ont été émises à ce sujet par d'autres chercheurs, tout en précisant que ces questions sont pour lui peu pertinentes. Il préfère s'attacher à l'examen approfondi des textes, beaucoup plus probant que la recherche de l'identité des auteurs, qui apporte en outre des informations infiniment plus utiles d'un point de vue littéraire. Entre autres, G. Nisbet tente toujours d'identifier, autant que possible, les référents particuliers de chaque poème, d'expliquer les jeux de mots et de colliger les textes parallèles, en vue d'interpréter plus facilement certaines plaisanteries obscures. — Cet ouvrage, tout en offrant un commentaire détaillé de certains poèmes, décrit aussi l'épigramme skoptique dans une perspective plus générale. Il peut donc être utilisé autant par des spécialistes que par des lecteurs peu familiers avec les textes qu'il présente, bien qu'il s'adresse clairement à une audience possédant une bonne connaissance de la littérature grecque et latine, ainsi que de l'histoire ancienne. Son style détaché est fort agréable à lire, et lui donne une grande cohésion, que renforce sa structure très compacte. En effet, les chapitres, plutôt que de former des exposés séparés concernant des aspects distincts de l'épigramme skoptique, sont constamment reliés les uns aux autres par des références et la reprise de textes déjà étudiés, ce qui offre au lecteur une image nuancée de ce genre poétique complexe.

Marie-Claire BEAULIEU.

L. HOLFORD-STREVEN, *Aulus Gellius. An Antonine Scholar and his Achievement*, Oxford, University Press, 2003, 14.5 x 22.5, XXIII + 436 p., rel. £ 70, ISBN 019-9263191.

L'*Aulu-Gelle* de L. Holford-Strevens, paru en 1988 chez Duckworth à Londres, est rapidement devenu un classique. En voici une deuxième édition, revue et augmentée, avec un sous-titre visant à souligner que l'étude porte sur l'auteur et son œuvre, non sur l'histoire sociale ou intellectuelle de son époque. Les quelque quatre cents chapitres des *Nuits Attiques* sont une mine d'informations sur de nombreux aspects de l'Antiquité et contiennent de nombreuses citations de textes latins archaïques qui, sans Aulu-Gelle, auraient été perdus. Les *Nuits Attiques* vouent un grand intérêt aux questions relatives à la grammaire et au style. L'ouvrage présente aussi des observations personnelles de l'A. qui nous éclairent sur la vie intellectuelle de l'époque des Antonins. La première partie de l'étude traite, en bousculant plusieurs idées reçues, de l'auteur et de son livre : la position d'Aulu-Gelle et son cercle de connaissances, la chronologie de ses activités (naissance entre 125 et 128, prise de la *toga virilis* vers 143, étude de la philosophie vers 146, juge début 150, publication de l'ouvrage en 177 ou après), avec l'ajout d'un excursus sur ses liens avec Apulée (lequel a pu connaître Aulu-Gelle bien avant la publication des *Nuits Attiques*, soit à Athènes, soit à Rome), le genre littéraire qu'il cultive, l'utilisation qu'il fait des ressources du latin, la façon dont il présente les résultats de ses recherches, l'épineux problème des sources qui a tant passionné les philologues du XIX<sup>e</sup> s. La deuxième partie est d'ordre prosopographique. Elle répertorie les personnages qui apparaissent dans l'ouvrage : le *grammaticus* C. Sulpicius Apollinaris, les rhéteurs Antonius Iulianus et T. Castricius, les philosophes L. Calvenus Taurus et Favorinus, ainsi que les orateurs M. Cornelius Fronton, le maître de Marc Aurèle, et Hérode Atticus, sans compter d'autres personnages de seconde zone, qui ne sont mentionnés que brièvement. L'apport de l'enseignement de ces maîtres est clairement distingué de la part qui revient à Aulu-Gelle lui-même. La troisième partie, qui occupe environ la moitié du volume, est thématique. Les chapitres des *Nuits Attiques* concernent différents domaines de la connaissance, avec une prédilection pour la sphère linguistique et littéraire. Les sujets sont groupés en sept catégories par ordre décroissant d'intérêt : les ouvrages érudits qu'Aulu-Gelle a lus et dans lesquels il a puisé, la langue latine, les orateurs et les poètes, le monde grec, l'histoire, la philosophie (avec un excursus sur la religion, la superstition et le surnaturel), d'autres sciences (rhétorique, droit, médecine). Les pages 226 à 232 sont très intéressantes pour l'étude du bilinguisme. Il y est question du *code-switching*, les mots grecs ou les expressions en grec que l'on trouve en grand nombre dans les *Nuits Attiques*. Une étude plus approfondie est encore à mener à ce sujet. Dans le dernier chapitre (*Weak Spots, and Blind Spots*), substantiellement modifié par rapport à la première édition, une place plus importante a été accordée aux relations d'Aulu-Gelle avec les femmes ainsi qu'à des thèmes récurrents tels que la punition – Aulu-Gelle a été juge – et les ambassades. Les autres sujets sont les noms, les barbares, les arts visuels, la mathématique et la musique, les sciences naturelles. Deux appendices complètent l'ouvrage. Le premier répertorie, avec un souci d'exhaustivité et une acribie extraordinaires, les éditions et les traductions (en français, en allemand, en russe, en anglais, en espagnol, en hongrois, en catalan, en roumain et en italien) faites depuis 1469. Il contient aussi une nouveauté : un développement sur la transmission du texte d'Aulu-Gelle. Le second est neuf. Il concerne les tendances littéraires et stylistiques propres au II<sup>e</sup> s. (le mouvement archaïsant pour le latin et l'atticisme pour le grec). La bibliographie a été remise à jour (trente pages pour onze dans la première édition). Enfin, un précieux jeu de trois index parachève l'ouvrage : *index uerborum*, *index locorum potiorum*, *index nominum et rerum* – le seul que présentait la première édition. C'est une image cohérente qui est présentée d'Aulu-Gelle, dont on mesure ainsi l'importance de la contribution tant à la littérature qu'à l'érudition. Des observations très fines sont consacrées au style de l'auteur. Il s'agit incontestablement d'un ouvrage de premier ordre qui, avec ses références mises à jour et ses jugements nuancés, servira dans de multiples domaines.

*Fronton. Correspondance.* Textes traduits et commentés par Pascale FLEURY avec la collaboration de Ségolène DEMOUGIN (Collection « Fragments »), Paris, « Les Belles Lettres », 2003, 13.5 x 21, 426 p., br. EUR 25, ISBN 2-251-74202-6.

Né à Cirta, en Numidie, l'orateur M. Cornelius Fronto, maître de rhétorique latine de l'empereur Marc Aurèle, est issu d'une famille de l'élite locale. C'est très jeune qu'il vint à Rome, où il étudia sous la direction du rhéteur Denys le Petit. Devenu avocat, il acquit très vite une grande réputation. On lui confia l'éducation des héritiers au trône, sans doute dès avant 139, date du début supposé de sa correspondance avec Marc Aurèle. Ces échanges épistolaires suivis, où se fait jour une relation amicale, presque filiale, se prolongeront jusqu'à sa mort dans les années 160, avec toutefois une éclipse vers 146. Le jeune Marc Aurèle, âgé de 20 ans, prend alors ses distances vis-à-vis de la rhétorique pour se rapprocher de la philosophie. Lorsqu'il monta sur le trône, en 161, la correspondance connut un regain. Le II<sup>e</sup> s. apr. J.-C. est une époque de grand foisonnement intellectuel, qui a nécessairement marqué Fronto. À ses yeux, la rhétorique occupe une position centrale et n'est pas perçue comme une technique, mais comme une entité comparable au *λόγος* stoïcien. De l'œuvre rhétorique de Fronto, il ne reste toutefois que des bribes éparses. C'est à Angelo Mai (1782-1854) que l'on doit, en 1823, la première édition complète du *Corpus Frontonianum*, qu'il avait découvert sur un palimpseste dont les restes sont, pour une part, à Milan et, pour une autre, à Rome (Vat. lat. 5750 + Ambr. E 147 sup.). La découverte de Mai passa toutefois un peu inaperçue, car cette correspondance bilatérale décevait quelque peu les esprits séduits par les *Pensées* de Marc Aurèle. Il n'eut y guère que G. Leopardi (1798-1837) pour reconnaître l'intérêt des œuvres de Fronto, qu'il traduisit dès leur découverte et leur publication. Aujourd'hui, le *Corpus Frontonianum* est considéré comme un document très important pour la connaissance de la vie à la cour impériale. Après plusieurs éditions – dont celle de S. A. Naber (1867), il faut attendre la Teubner de M. P. J. van den Hout (1988), suivie d'un volumineux commentaire (1999), pour que l'ensemble des lectures et des conjectures antérieures soient prises en compte (cf. S. TIMPANARO, « Il nuovo Frontone di van den Hout », *RFIC* 117 [1989], p. 365-382). Le mauvais état des deux manuscrits principaux (auxquels s'ajoutent deux autres témoins, des palimpsestes eux aussi, le *Vat. Pal. lat.* 24 et le *Par. lat.* 12161, lequel livre un passage de la lettre *Ad Verum* II, 1), abîmés par les produits chimiques visant à rendre plus aisée la lecture des palimpsestes, rend la tâche de l'éditeur particulièrement ardue. Le texte latin présenté ici est celui de l'édition de C. Haines de la Collection Loeb (1919-1920) en adoptant les divisions et l'ordre du texte de Van den Hout (pourquoi ne pas avoir repris le texte latin du même éditeur ?). Pour la traduction – issue d'une thèse et revue par Ségolène Demougin, qui a ajouté des notes d'ordre prosopographique –, la personnalité écrasante de Marc Aurèle a été mise de côté. Voilà pourquoi, bien que les lettres de ces deux hommes soient intimement liées, les réponses de l'empereur n'apparaissent pas. Seul un résumé des échanges épistolaires a été placé en note pour les lettres qui semblent se répondre. Même si ce procédé permet de comprendre la structure de la correspondance dans son ensemble, il eût été préférable, à mon sens, de donner aussi le texte des missives de Marc Aurèle. Pour un lecteur objectif, je ne vois pas où est le risque d'amoindrir les mérites du maître par comparaison avec la profondeur intellectuelle de l'élève. Les réponses de Marc Aurèle à son maître présentent un intérêt linguistique, puisqu'on y trouve de nombreux cas de *code-switching* entre le grec et le latin, étudiés récemment par Otta Wenskus. Le même procédé apparaît aussi dans le latin de Fronto. Ainsi, e.g., dans une lettre à Lucius Verus (*Ad Verum Imp.*, I, 6, 7), Fronto utilise l'adjectif *φιλόστοργος* et le substantif *φιλοστοργία* pour expliquer que l'amour filial est tellement inconnu à Rome qu'il n'y a pas un seul mot latin pour désigner ce concept. L'adjectif apparaît trois fois dans les lettres de Cicéron à Atticus (XIII, 9, 1 ; XV, 17, 1 et 2). Dans la lettre à Lollianus Avitus (*Ad amicos*, I, 3), avec lequel Fronto n'était pas aussi lié qu'avec ses élèves Lucius Verus et Marc Aurèle,

on trouve la forme à l'accusatif en lettres latines *philostorgum*. Une étude sur le *code-switching* dans le *Corpus Frontonianum* mériterait d'être menée, par comparaison avec les lettres de Cicéron et de Pline le Jeune. Bibliographie sommaire : éditions et traductions, études sur Fronton et sur la littérature contemporaine. Bibliographie historique par Ségolène Demougin. *Index nominum et index rerum*. – Br. ROCHETTE.

Géraldine PUCCINI-DELBAY, *Amour et désir dans les Métamorphoses d'Apulée* (Latomus, 274), Bruxelles, Latomus, 2003, 16 x 24, 317 p., br. EUR 46, ISBN 2-87031-215-6.

Les *Métamorphoses* d'Apulée (vers 125-170 apr. J.-C.) apparaissent à la plupart des lecteurs et des critiques comme un roman érotique foisonnant et sans unité, avec une fin inattendue, sans lien avec le reste. Très rares sont ceux qui ont tenté d'y chercher une unité. Géraldine Puccini a osé bâtir une thèse sur le thème de l'unité de l'œuvre et elle y a brillamment réussi. À cet effet, elle a étudié le climat culturel du II<sup>e</sup> s. et les autres œuvres d'Apulée, surtout ses écrits philosophiques et religieux. On pourrait dire que le récit des *Métamorphoses* transpose le propre parcours initiatique d'Apulée : né dans l'Est de l'Algérie, il va étudier l'éloquence à Carthage, puis la philosophie à Athènes et les religions à mystères de la Méditerranée, avant de revenir comme avocat à Carthage. — Son héros, Lucius, cherche obscurément à découvrir le vrai, le divin à travers toutes sortes d'expériences amoureuses personnelles ou observées, sous les apparences d'un âne par la faute d'une magicienne inexperte qui voulait le changer en oiseau. Dans quelle mesure l'amour constitue-t-il un fil conducteur pour mener au sens ultime de l'œuvre ? Pour l'A., il ressort que le roman est porteur d'une réflexion sur la condition de l'homme aux plans physique et psychique, sur les rapports à autrui et au divin. Pour Apulée, la réponse se trouve dans l'amour lié au désir et à la beauté, l'amour qui se trouve au cœur des rapports humains et au fondement de la société. Le voyage est l'image du désir jamais éteint et qui ne rencontre jamais son objet. Apulée y étudie les divers rôles de l'imaginaire et les rapports entre amour et morale. L'amour entre humains reflète l'amour qui lie l'homme à la divinité. C'est ainsi que l'A. analyse l'histoire de Psyché et Cupidon en fonction du récit principal et l'apparition d'Isis avec la conversion du héros à la religion isiaque. Apulée rattache donc l'amour à une pensée philosophico-religieuse proche du platonisme et du mysticisme isiaque. — Bien que l'amour soit central dans les *Métamorphoses*, ce livre est donc loin d'être un simple roman d'amour. L'amour y rend compte des chapitres secondaires et du chapitre final, à la fois réaliste, mythique et mystique par rapport à l'itinéraire initiatique de Lucius, poussé par le désir. Pour le satisfaire, le héros s'adresse à la magie noire de la servante Photis, amoureuse de lui, avant de recourir à la magie divine d'Isis. Les récits amoureux secondaires préparent la théophanie d'Isis. Cette conclusion donne leur vrai sens aux autres récits et sa portée symbolique à toute l'œuvre. Mais s'il n'est pas dirigé par la raison, le désir sexuel apparaît comme une force qui ruine la société et notre propre liberté. On a accusé à tort Apulée de misogynie, car en fait, il oppose les femmes fatales à des femmes salvatrices. — Pour Apulée, disciple de Platon, l'amour est le moyen de trouver la Beauté et d'arriver à la connaissance de la divinité, source de la Beauté. Le roman initiatique propose au héros de conquérir sa véritable identité en passant par la mort pour arriver au monde céleste. Apulée fait d'Isis le dieu suprême, mais un dieu très syncrétiste. Lucius doit s'exclure de la société pour trouver sa véritable identité et la connaissance suprême du divin. Du début à la fin, son amour est dirigé par un amour supérieur, mais on ne le comprend qu'à la conclusion du récit. — Cette thèse est solidement étoffée par l'analyse des détails, du vocabulaire de la sexualité et des différents épisodes jalonnant le parcours de Lucius. Livre clair, bien construit et profond. – B. C.

*Histoire Auguste. Tome V. 2<sup>ème</sup> partie. Vies de Probus, Firmus, Saturnin, Proculus et Bonose, Carus, Numérien et Carin.* Texte établi,

traduit et commenté par F. PASCHOUD (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2001, 13.5 x 20, XLI + 444 p., rel. EUR 60, ISBN 2-251-01426-8.

François Paschoud conclude con questo secondo tomo del V volume la sua edizione commentata delle ultime vite dell'*Historia Augusta*. Si tratta anche in questo caso di un lavoro accuratissimo che costituirà a lungo uno strumento di lavoro fondamentale. Com'è nel suo stile Paschoud enuncia – o, per meglio dire, ribadisce – le sue idee in merito alle questioni più dibattute in merito all'*Historia Augusta*. Esse riguardano, in primo luogo, il ruolo da attribuirsi alla « fiction » e la questione delle fonti. Paschoud, generalmente scettico sull'attendibilità degli storici (tardo)antichi, ribadisce la sua adesione a un metodo di analisi, che riconosce essere essenzialmente filologico, al fine di ricostruire i mille espedienti e travestimenti cui ricorre l'Anonimo soprattutto nelle ultime vite. Quanto alle fonti storiografiche sembra ormai acquisito un consenso di fondo sulla cosiddetta *Kaisergeschichte* di Enmann, intesa come una sorta di riassunto di storia dell'Impero romano, che si tende oggi a datare subito dopo il 357 e che si presume alla base, oltre che dell'*Historia Augusta*, delle varie epitomi e opere storiografiche della seconda metà del IV secolo oltre che della *Cronaca* di Gerolamo. Più controversa è, invece, la possibilità che l'opera storica di Nicomaco Flaviano, gli *Annales*, abbiano potuto costituire una fonte. Scettici in proposito sono soprattutto gli storici anglosassoni, nei confronti dei quali la polemica di Paschoud è particolarmente aspra. Si tratta, peraltro, di una polemica tutt'altro che inutile : essa serve, tra l'altro, a chiarire il ruolo della cosiddetta « Leoquelle », riportata in auge da uno studio di Bruno Bleckmann (*Die Reichskrise des III. Jahrhunderts in der spätantiken und byzantinischen Geschichtsschreibung. Untersuchungen zu den nachdionischen Quellen der Chronik des Zonaras*, München, 1992). — Paschoud ritorna con nuovi argomenti sui nomi dietro i quali si nasconde l'Anonimo. In questo, come in casi analoghi, ha l'onestà di riconoscere i meriti di contributi ora in parte dimenticati (A. VON DOMASZEWSKI, *Die Personennamen bei den Scriptoribus Historiae Augustae*, Heidelberg, 1918). Così è per l'ipotesi che Trebellio Pollione debba il suo nome ad Asinio Pollione. Quanto a Vopiscus Syracusanus sembra assai plausibile che la scelta di questo pseudonimo si debba al personaggio che compare nel II libro del *De Oratore* ciceroniano come autorità in materia di umorismo, ovvero il fratello di Lutazio Catulo, Caio Giulio Cesare Strabone Vopisco. Il Vopiscus dell'*Historia Augusta* è detto « Siracusano » per la fama che i Greci di Sicilia avevano in questo campo (cfr. recentemente anche T. REEKMANS, « Notes on Verbal Humour in the *Historia Augusta* », *AncSoc* 28 [1997], p. 175-207). — Merita infine di segnalare le osservazioni di Paschoud, nell'introduzione e nel commento, sul significato ideologico e polemico della prefazione alla *vita Cari* e sul panegirico di Probo (*Prob.* 22, 1-3) che appare come un precursore di Giuliano. Ma soprattutto deve essere presa in attenta considerazione la sua proposta conclusiva di considerare l'*Historia Augusta* come una sorta di racconto filosofico-storico che trasmette, poco dopo il 395, una visione « politiquement incorrecte » della storia. L'Anonimo vuole suggerire che Roma sta per conoscere una nuova rinascita analoga a quella conosciuta, dopo la morte di Caro e dei suoi figli, con la Tetrarchia, a un secolo (il secolo di 110 anni) di distanza dalla ripresa che l'Impero aveva conosciuto grazie alle riforme diocleziane.

A. MARCONE.

Laurence GOSSEREZ, *Poésie de lumière. Une lecture de Prudence* (Bibliothèque d'Études classiques, 23), Leuven, Peeters, 2001, 16 x 24, 298 p., br. EUR 50, ISBN 90-429-1002-X.

La lumière dans l'esthétique de Prudence a retenu l'attention de L. Gosserez qui en précise les fondements. Prudence la perçoit dans la contemplation du soleil, symbole du Christ, dans les théophanies de l'A. T. (buisson ardent, passage de la Mer Rouge) et, dans le N. T., depuis l'Épiphanie jusqu'au soleil de Pâques et à la

Pentecôte. La lumière aimante aussi la fuite d'Eulalie et apparaît au lever du coq. Elle se manifeste sur les bûchers des Hébreux dans la fournaise ou des martyrs brûlés vifs, dans les reflets des lampes, dans la description du paradis et dans le catalogue des pierres précieuses. — Dans l'œuvre de Prudence, le contraste apocalyptique de la lumière et des ténèbres régit le matériel symbolique et sous-tend sa structure la plus profonde. Si la violence qui s'y exprime rejoint celle de Sénèque et de Lucain, néanmoins chaque appréhension du mystère de la croix attire davantage dans l'illumination de la gloire. L'exégèse typologique de Prudence débouche dans une épopée initiatique où le souvenir de Lucrèce et surtout de Virgile (*En.*, VI) sert de référence allégorique au périple de l'âme. Mais le contenu chrétien l'associe aux Pères de l'Église dans le rapprochement de la vigne et de l'arbre de la croix ou encore dans l'identification du mal à la magie et à l'idolâtrie. Le thème végétal de la croix, nouvel arbre de vie, se décline en variations multiples (tige de Jessé, sceptre...) où le poète cherche plus à être originel qu'original. Cette diversité des points de vue et des genres (biblique, épique, lyrique ou pindarique) converge dans la vision fulgurante de la résurrection, en créant un expressionnisme baroque d'esthétique catholique.

J. FILÉE.

Franca Ela CONSOLINO (éd.), *L'adorabile vescovo d'Ippona. Atti del Convegno di Paola (24-25 maggio 2000)* (Studi di Filologia Antica e Moderna, 9), Rubbetino, Università degli Studi della Calabria, 2001, 14.5 x 22.5, p. 425, br. EUR 43.90, ISBN 88-498-0298-6.

C'est le poète Paul Verlaine, dans ses propres *Confessions*, qui a conféré à saint Augustin le titre d'*adorable évêque d'Hippone*. Après tant d'études sur ses écrits, on pouvait se demander si la veine n'était pas épuisée. Spécialiste de la littérature latine des IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s., Franca Ela Consolino, passée de l'Université de Calabre à celle d'Aquila, a obtenu entre autres la collaboration de professeurs des deux Universités pour écrire quinze essais, présentés d'abord à un congrès en l'an 2000. Manifestement, chacun était libre de choisir son sujet et le regroupement en deux parties est assez lâche : (I) Littérature, Église, société ; (II) les anciens et les modernes face à Augustin. — Voici quelques-uns de ces thèmes. Augustin fut l'un des premiers Européens à parler de l'enfance, mais son regard est assez négatif et il n'hésite pas à damner les enfants morts sans baptême, même s'il adoucit leur peine (E. Giannarelli). Aug. aimait prêcher sur l'Écriture et, comme les orateurs antiques, il « improvisait » le texte après sérieuse réflexion ; des sténographes notaient ses discours (F. Gori). Par ses écrits, l'évêque aurait visé un consensus très large en politique, dans une société pluraliste où l'action de l'Église serait restée extérieure au monde politique (R. A. Markus). Il a promu le culte des martyrs et des saints, mais en soulignant que tout le bien en eux provient de la grâce divine (F. Scorza). Aux IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s., le mariage des clercs était réglementé mais pas prohibé. Face aux pélagiens, Augustin a progressivement durci sa position en prônant la chasteté ou la continence du clergé (T. Sardella). Entre 411 et 418, la prise de conscience face aux pélagiens fut compliquée tant à Rome (Zosime) qu'à Alexandrie (Cyrille) et Aug. peina pour faire saisir le danger de cette hérésie (S. Pricoco). Quoique fort influencé par Augustin, Érasme jugeait cependant Jérôme supérieur en doctrine et en culture (B. Clausi). Etc. — Il est sympathique de voir les laïcs aborder franchement des sujets à la fois littéraires et religieux, même si ces études apportent peu de nouveau. On peut toutefois regretter ici l'absence d'introduction, de présentation des auteurs et d'un bon index.

B. CLAROT, sj.

Karin HULT, *Theodore Metochites on Ancient Authors and Philosophy. Semeioseis gnomikai 1-26 and 71. A Critical Edition with Introduction, Translation, Notes, and Indexes by K. H. With a Contribution by B. BYDÉN*

(*Studia Graeca et Latina Gothoburgensia*, LXV), Stockholm, Acta Universitatis Gothoburgensis, 2002, 15.5 x 23, XLIV + 360 p., br., ISBN 91-7346-434-1.

Th. Metochites (1270-1332) fut une figure marquante des lettres et de la culture byzantines de son temps, nous dit K. Hult, professeur à Göteborg, dans l'introduction de son édition critique. Il occupa de hautes charges gouvernementales et sa production littéraire bien conservée touche à beaucoup de domaines : astronomie, philosophie, poésie, rhétorique, essais (seules ses lettres sont perdues). Ces *Semetioseis gnomikai* (notes et pensées) furent publiées entre 1321 et 1328. Elles forment un groupe de cent vingt études, de trois à vingt-huit pages, résultats de ses expériences, observations et réflexions. Les sujets touchés forment un large éventail : Platon, Aristote, mathématiques, physique, logique, morale, vie chrétienne et contemplative, histoire romaine et byzantine, discussions sur les auteurs anciens, politique et institutions politiques, la situation à son époque, nature, beauté de la création. Metochites insiste sur quelques thèmes : la succession des cultures, notre héritage culturel, l'instabilité de la vie, l'éducation, l'histoire. — Dans une postface, B. Bydén voit comme note dominante de cet ouvrage une opposition entre philosophie et rhétorique, mais son avis est fort discuté. Metochites dit vouloir donner son avis sur des questions dont ses prédécesseurs ont beaucoup parlé. Il a fixé ses réflexions par écrit et les offre au public dans un langage à la fois simple et littéraire, pour intéresser les lecteurs potentiels. Pour sa part, Bydén estime que Metochites aurait voulu dessiner indirectement son propre portrait à travers ses réflexions sur les auteurs et théories du passé. — L'édition complète comportera quatre tomes et celui-ci présente les vingt-six premiers essais, en y joignant le soixante et onzième qui concerne Plutarque, pour le rapprocher des études sur Josèphe, Philon, Synésius, Dion et Xénophon. K. Hult a basé son texte sur les deux plus anciens mss : P, *Parisinus graecus* 2003 et M, *Venetus marcianus* 532, tous deux du XIV<sup>e</sup> s., en s'aidant parfois de E, *Scorialis graecus* 248 (copie de M) lorsque la lecture de M est trop difficile ou même impossible. P contient des corrections et des notes marginales avec des variantes provenant d'un autre ms. M est copié sur un papier de mauvaise qualité, abimé par des moisissures au point de rendre illisibles certains passages. Quoique connu depuis 1740, M n'avait jamais été étudié. P et M contiennent des différences qui prouvent leur indépendance mutuelle, mais tous deux semblent avoir été copiés sur le ms original, ou bien P proviendrait d'une copie directe de l'original. Tous les autres mss dérivent de P. — La première édition critique de notre ouvrage remonte à 1821 et était due à Müller et Kiessling. K. Hult privilégie P lorsqu'il s'écarte de M et de E, mais elle a normalisé l'accentuation et la ponctuation. Dans sa traduction anglaise, elle dit avoir préféré la fidélité au grec (parfois obscur) à l'originalité, quitte à revoir un jour sa traduction à la lumière de l'édition achevée. Les notes en bas de page sont limitées. Après une courte bibliographie, viennent trois index : les citations, les noms grecs et les noms propres. — L'avis d'un esprit éclairé sur tant de sujets importants intéressera les spécialistes des études classiques. — B. CLAROT, sj.

## HISTOIRE

Meyer REINHOLD, *Studies in Classical History and Society* (American Philological Association. American Classical Studies, 45), Oxford, University Press, 2002, 16 x 24, XI + 151 p., rel. £ 35, ISBN 0-19-514543-7.

Questo volumetto raccoglie otto saggi, preceduti da una premessa di Ward Briggs, di Meyer Reinhold, uno dei più originali e penetranti storici antichi americani del secolo scorso. Ciascuno di esso merita di essere apprezzato di per sé ed è assai lodevole l'iniziativa di chi li ha voluti riunire insieme. Il primo, *The Generation Gap in*

*Antiquity*, è dedicato a un tema poco frequentato dagli antichisti, vale a dire quanto universale sia il conflitto tra le generazioni e in che misura sia possibile rintracciare nell'Antichità una coscienza tra i giovani basata sull'età come risultato di competizione o disillusione con la generazione più anziana. Nel secondo, *Usurpation of Status Symbols in the Roman Empire*, è questione delle vie di avanzamento sociale illecito nell'Impero romano. Il terzo saggio, *Human Nature as Cause in Ancient Historiography*, affronta un tema di natura filosofica, vale a dire come la « natura umana », un concetto inventato dalla tarda filosofia presocratica verso la metà del V secolo a. C., fosse isolato come specifico fattore causale da alcuni storici antichi. Quattro saggi, sulla dichiarazione di guerra contro Cleopatra, sulla concezione che Augusto aveva di sé, sul passaggio dalla Repubblica al Principato in Cassio Dione e, infine, sull'attendibilità di Cassio Dione come storico (in quest'ultimo si può leggere una penetrante analisi del dibattito di Agrippa con Mecenate) riportano a tematiche frequentate da R. nel corso della sua attività di ricerca (al 1988 risale il suo ben noto : *From Republic to Principate : An Historical Commentary to Cassius Dio*). L'ultimo studio della raccolta ripropone una giustamente famosa discussione di R. sull'opera storiografica di M. Rostovtzeff (« Historian of the Classic World : a Critique of Rostovtzeff » pubblicata a suo tempo in una rivista di difficile reperibilità - *Science and Society* 10 [1946], p. 361-391 - e per questo più citata che conosciuta davvero) che si può considerare precorritrice del dibattito in corso sullo storico russo.

A. Marcone.

J. M. BLÁZQUEZ, *Los pueblos de España y el Mediterráneo en la Antigüedad. Estudios de Arqueología, Historia y Arte* (Historia. Serie menor), Madrid, Ediciones Cátedra, 2000, 13.5 x 21, 727 p., br., ISBN 84-376-1806-1.

Ce volume réunit plusieurs travaux déjà publiés dans divers volumes collectifs ou revues ; il constitue ainsi le douzième ouvrage de ce type *Kleine Schriften* à paraître sous le nom du prolifique J. M. Blázquez. C'est ici trente-quatre articles qui sont rassemblés, regroupés en cinq parties et présentés le plus souvent avec une bibliographie mise à jour et parfois un texte quelque peu réactualisé (ainsi pour l'article « Importación de alimentos en la península Ibérica durante el primer milenio a.C. », paru en 1987) ; la plupart datent de la seconde moitié des années quatre-vingt-dix (treize seulement sont antérieurs à 1995) ; sept ont été écrits en collaboration, dont six en collaboration avec M. P. García Gelabert. La thématique envisagée ici est très large, le « et » du titre n'étant pas toujours à entendre dans le sens « en relation avec », mais dans certains cas seulement comme « ainsi que » ; on trouve donc des textes qui n'ont guère à voir avec l'Espagne (p. ex. *Problemas económicos y sociales de los siglos V y IV a.C. en Diodoro Sículo* ou *Arte bizantino antiguo de tradición clásica en el desierto jordano : los mosaicos de Um er-Rasas...*) ; quant à l'« Antiquité » envisagée, elle va de la préhistoire à l'époque byzantine. Du point de vue de la forme, il se dégage une certaine unité, explicable notamment par l'adoption récurrente d'une même structure avec de nombreux sous-titres ; la diversité vient du système de notes, parfois « à l'américaine », parfois non. Pour ce qui est du contenu, à côté de textes davantage tournés vers la vulgarisation (p. ex. *De la primitiva aldea al año 711*), d'autres exploitent des questions précises (p. ex. *Estudio de un broche de cinturón de la necrópolis de El Estacar de Robarinas [Cástulo, Linares]*) ; on observe toujours une grande attention portée aux sources littéraires anciennes (parfois longuement reproduites), aux travaux des prédécesseurs (L. Siret, A. Schulten) ainsi qu'un goût pour les présentations de type diachronique. On retrouve aussi des thèmes souvent traités déjà par l'A., ainsi le site de Castulo (cinq articles) ou les mosaïques (les treize articles de la cinquième partie). On pourrait regretter l'absence d'une table récapitulative des illustrations, voire d'un index. Un détail enfin, à la n. 5 de la p. 288, lire « L. Maurin » (et non « L. Mauri »). - O. DEVILLERS.

Liba TAUB, *Ancient Meteorology* (Sciences of Antiquity), London - New York, Routledge, 2003, 14 x 21.5, XIV + 271 p., br., ISBN 0-415-16196-7.

Il faut croire que le sujet de la météorologie est « dans l'air », si je puis dire, puisque, en même temps que l'ouvrage de L. Taub, vient d'être publié en France un recueil de communications à un colloque, Ch. CUSSET (éd.), *La Météorologie dans l'Antiquité. Entre science et croyance*, Saint-Etienne, 2003. Cet intérêt récent pour l'histoire de la météorologie ancienne est certainement à mettre au compte de la place toujours croissante que cette discipline occupe dans notre existence et notre aperception du futur, ainsi que des progrès, qui se font sous nos yeux, dans la prédiction du temps à court terme. — L'ouvrage de L. Taub est le cinquième volume de la jeune collection *Sciences of Antiquity* ; chacun d'eux, avec son format commode, sa typographie agréable et un nombre de pages raisonnable, présente un secteur défini de la science antique classique. Comme il est de règle dans la collection, le texte principal ne comporte à peu près pas de grec, ni de latin, ce qui en facilite l'accès à un public ignorant de ces langues ; les discussions sont rejetées en note. — La météorologie de l'A. n'a pas la même extension que le concept grec de μετεωρολογία, qui désigne la science des phénomènes sublunaires (auxquels il faut ajouter ceux qui ont leur siège dans la terre, comme les tremblements de terre et le volcanisme) ; son livre traite presque uniquement de ce que nous entendons aujourd'hui par « météorologie », c'est-à-dire la science relative au temps qu'il fait, avec ses deux volets principaux que sont l'explication et la prédiction. Pour les Grecs et les Romains, la prédiction et l'explication du temps sont fondées sur l'observation de multiples phénomènes naturels, ainsi que sur la spéculation théologique, cosmologique et physique. Puisque la météorologie est au carrefour de multiples traditions d'observation et de recherche, son histoire doit se constituer comme une histoire spécifique, modelée sur la complexité de son objet. C'est ce qu'a tenté de faire L. Taub ; son dessein est très différent de celui d'O. Gilbert (1907), dont l'ouvrage avait le mérite d'aborder l'immense sujet des μετέωρα au sens grec du terme, mais réduisait la complexité de l'objet à la simplicité de l'idée fixe qui avait guidé son auteur. — La matière est répartie en cinq chapitres, dont je donne la substance : (1) Introduction générale. (2) La prédiction du temps. (3) Le savoir scientifique. (4) Philosophes et poètes. (5) Un auteur encyclopédique : Pline l'Ancien. Dans l'introduction, l'A. évoque notamment le thème « mythe et météorologie » (Homère et Hésiode), mais trop brièvement pour mon goût. Le deuxième chapitre comporte trois parties. La première introduit à la notion cardinale d'astrométéorologie. Dans la deuxième, il est d'abord question des parapegmes, ces calendriers ou almanachs de pierre, qui corrôlaient les phénomènes astronomiques et les phénomènes météorologiques ; puis des versions écrites des parapegmes : le papyrus de Hibeh, l'appendice au traité de Géminus, le *De signis* anonyme, ou encore les *Phases* et la *Tétrabible* de Ptolémée (laquelle pouvait sans dommage figurer dans la section sur l'astrométéorologie). La troisième partie est consacrée à l'exposition des signes, tirés ou non de l'astronomie ; les auteurs anciens cités sont principalement Aratus et ses imitateurs latins (Germanicus, Aviénus, Cicéron), ainsi que Virgile (*Géorgiques*). Le troisième chapitre traite des auteurs qui ont abordé l'explication des phénomènes météorologiques. D'abord, les Présocratiques, qui sont à peine mentionnés (l'A. déclare elle-même, p. 206, n. 19, ne pas avoir voulu développer ce point ; je me perds en conjectures sur les motifs). Puis Aristote, longuement étudié, mais où l'A. introduit certains thèmes qui me paraissent accessoires, comme l'attitude du philosophe envers les *endoxa* (malgré la justification *a priori* p. 11) ou ses « expériences ». Enfin Théophraste, dont le traitement me paraît être l'un des meilleurs morceaux de l'ouvrage. Le quatrième chapitre évoque les philosophes et poètes postérieurs, sur lesquels s'est exercée l'influence de Théophraste : Épicure, Lucrèce, les Stoïciens et Manilius. Les *Questions naturelles* de Sénèque, dont le cadre est celui de la météorologie au sens ancien du terme, font l'objet d'une analyse intéressante. Vient enfin l'examen du traité pseudo-aristotélicien *Du monde*. L'ouvrage se termine par un bref chapitre où l'A. souligne d'abord la réputation que s'est acquise

Pline dans ce domaine par le goût qu'il montre à la fois pour la prédiction et pour l'explication, puis l'intérêt que sa météorologie a rencontré jusqu'au seuil de l'époque moderne. — L'ouvrage est pourvu d'un index général et de quinze figures ou documents photographiques bien choisis. Les notes sont nombreuses ; la bibliographie est abondante et d'abord destinée aux lecteurs de langue anglaise, mais n'est pas limitée aux ouvrages dans cette langue. L'A. prend souvent soin, lorsqu'elle mentionne un nouvel auteur ancien, de le présenter, lui et son œuvre, et même parfois le public visé, toutes choses très utiles (mais on ne saura pas, p. 65, si Élien écrit en latin ou en grec). — Les auteurs modernes les plus récents sont abondamment utilisés (et jusque dans les cas où leurs ouvrages ne sont pas encore publiés), même lorsqu'il n'était pas vraiment indispensable de les déranger ; dans un ouvrage d'introduction comme celui-ci, l'appel trop voyant à une littérature secondaire, parfois en marge du sujet et prétexte à développements, risque d'affaiblir l'exposition. En revanche, les éditeurs et traducteurs des textes anciens sont moins favorisés, même dans les notes et la bibliographie. Par exemple, la traduction de l'*Harmonique* de Ptolémée par Solomon (2000) n'est pas mentionnée ; l'A. cite l'édition Boll-Boer de la *Tétrabible*, qui est maintenant remplacée par celle de Hübner (1998) ; parfois, pour un auteur ou un ouvrage donnés, seule une traduction est mentionnée et pas une édition ; ou encore, le *Traité des vents* de Théophraste est cité tantôt dans la traduction Wood (1894), tantôt dans la traduction Coutant (1975). — Un ouvrage d'introduction ne saurait être complet. J'ai déjà dit mon regret que les Présocratiques n'aient pas été davantage étudiés. Quelques lignes trop brèves sont consacrées au climat des pays méditerranéens dans l'Antiquité (p. 13). L'A. passe sur le thème important « médecine et météorologie », qu'elle ne mentionne que dans une note. La prédiction du temps par l'observation des animaux est à peine effleurée en divers endroits, alors que son importance invitait à un traitement séparé, par exemple dans la troisième partie du chapitre 2. — Il arrive que les thèmes et les auteurs s'enchevêtrent, disparaissent et reviennent, au point que le lecteur a eu parfois des difficultés à suivre l'enchaînement des idées. On saluera néanmoins l'apport majeur de l'ouvrage, qui est de nous présenter l'infinie variété de nos sources documentaires sur le sujet, instruments ou textes de tous ordres, scientifiques, philosophiques ou poétiques. — M. FEDERSPIEL.

M. J. T. LEWIS, *Surveying Instruments of Greece and Rome*, Cambridge, University Press, 2001, 16 x 23.5, XX + 389 p., rel. £ 55, ISBN 0-521-79297-5.

Questo libro di M. Lewis, *senior lecturer* di Archeologia industriale nell'Università di Hull, consiste in un'indagine sistematica, per certi aspetti senza precedenti, di tutti gli strumenti di misurazione utilizzati dagli antichi. Il libro è articolato in tre parti distinte. All'introduzione segue la prima parte su « strumenti e metodi » dedicata specificamente alla dioptra, alla libra, alla groma e all'odometro. La seconda tratta delle loro applicazioni pratiche per la misurazione della terra e delle alture, per i canali e gli acquedotti, le gallerie, le strade (romane). La terza, infine, è dedicata alle fonti, a cominciare dai trattati scientifici. Gli strumenti utilizzati dagli ingegneri antichi, che sembrano aver avuto dei precursori soprattutto a Babilonia, dimostrano un alto livello di accuratezza che può derivare solo da una combinazione di competenze avanzate di progettazione e di realizzazione. Lewis non manca di chiedersi (capitolo 12 : Epilogue) quale fosse il livello della contemporanea tecnologia cinese. A suo modo di vedere, in parziale disaccordo con J. NEEDHAM (*Science and Civilization in China*, III-V, Cambridge, 1959-1971), se gli strumenti di misurazione di base erano grosso modo gli stessi di quelli che si ritrovano in Occidente nello stesso arco di tempo, essi non sono altrettanto avanzati. Questa impressione sembra confermata dall'unico manuale cinese in materia che ci sia pervenuto (a fronte di quattro greci), quello di Liu Hui che risale al 263 d.C. E' altresì suggestiva la possibilità, suggerita da Lewis, che i Sasanidi, in generale tutt'altro che impermeabili alla cultura occidentale, abbiano recepito alcune tecniche, soprattutto in campo idraulico, in uso

presso i Romani. — Le conclusioni che si possono trarre dal libro di Lewis circa l'alto livello di sofisticazione conseguito dai Greci e dai Romani in campo tecnico sono in sintonia con quelle cui perviene L. Russo nel suo *La rivoluzione dimenticata. Il pensiero scientifico greco e la scienza moderna*, Milano, 2001 (2 ed.). Da questi due studi di storia della scienza antica emerge un dato di fondo che merita attenzione: c'è stata una « rivoluzione » scientifica nell'Antichità, in qualche modo dimenticata, dunque una svolta netta all'interno dell'evoluzione del pensiero antico. Ma questa svolta, che ha luogo in età ellenistica, ovviamente, non riguarda solo il pensiero ma interessa in ultima analisi anche la società e, quindi, la stessa economia (cfr. anche K. GREENE, « Technological Innovation and Economic Progress in the Ancient World: M. I. Finley reconsidered », *Econ. History Review* 53 [2000], p. 29-59). Gli studi puntuali di Gaetano Forni sull'aratro hanno a loro volta accertato come anche in campo agricolo si migliorassero, talvolta in misura notevole, gli strumenti esistenti e come, in taluni casi, se ne ideassero dei nuovi. I progressi conosciuti dalla medicina antica, sia livello teorico, sia a livello pratico sono da tempo ben noti: cfr. J. SCARBOROUGH, *Roman Medicine*, London, 1969. Lewis e Russo, ciascuno a suo modo, identificano per la scienza un percorso evolutivo che ha fatto sì che dalla bassa tecnologia si passasse ad una avanzata. Sembra, insomma, venuto il momento di un ripensamento di fondo del problema posto dalla tecnologia antica. — A. MARCONE.

Suzanne DIXON (éd.), *Childhood, Class and Kin in the Roman World*, London - New York, Routledge, 2001, 14.5 x 22.5, XVI + 282 p., rel. £ 50, ISBN 0-415-23578-2.

This promising book, touching upon aspects of social history of the Roman World, is a collective volume dedicated to one of the pioneers in the field of demographic and social history of the Roman world, still productive in the field, namely Beryl Rawson, Professor Emerita and Visiting Fellow in History at the Australian National University. It consists of contributions divided into three sections. Part I is dedicated to some aspects of childhood, Part II to aspects of social status and class, and Part III to the relations and norms which regulated the function of social groups with real or constructed familial ties, known under the broader term 'kin'. — The articles, as appears from the index, represent a combination of basic knowledge and varying theoretical approaches on the relevant issues. The editor, Susan Dixon, points to the broad methodological spectrum, on p. 4 of her introductory article, "The 'other' Romans and their family values". This variety can be beneficial to the student or academic seeking to expand one's view on the particular issues; yet it can create confusion in the mind of a general public, to which the book is also addressed. A more extensive general introduction or shorter introductions to each particular section would be welcome in this respect. — The history of childhood is a particular area of social history, which emerged from the academic observations of the representatives of the post-World War II *Annales* school in France. The first section opens with an article by the honoured Professor Beryl Rawson, on the role of children as cultural symbols, particularly in relation to the imperial propaganda conceived by Augustus. According to Rawson, Augustus was the first Roman leader to lay particular emphasis on the depiction of children in sculpted scenes. Children symbolized future generations, and Augustus wanted to stress the universal character of his rule and his safeguarding of the future of the Romans. Rawson's article is indeed very well-founded, although restricted mainly to the field of imperial ideology, touching only very briefly upon the depiction of children in private scenes. — Another fascinating aspect of childhood is explored by Keith Bradley in his "Children and Dreams". Bradley bases his article on the *Interpretation of Dreams* by Artemidorus of Daldis, a monumental work of the late Hellenistic era. Bradley stresses that the work of Artemidorus is actually a valid testimony for the position of children high on the ladder of values in Hellenistic times and the fact that childhood was clearly distinguished as a stage of life — contrary to what is currently believed. However the article fails to give some comparative data and

sometimes seems to be demonstrating the obvious. Mireille Corbier touches upon the delicate issue of child exposure and abandonment. She summarizes common knowledge produced by demographic historians, and combines it with the picture emanating from Roman epigraphic and literary sources on the reasons behind a possible exposure or abandonment of a newborn. On the basis of her analysis an important line can be drawn between exposure and abandonment. Her well-founded argumentation concludes that one has to understand the legal framework as well as the social boundaries which made exposure an acceptable practice in Roman society, in contrast with abandonment in the Christian-permeated European mentality of later centuries and the modern era. — Whereas Corbier combines social history and “histoire des mentalités”, Janette McWilliams is strictly demographic in her methodology and analyzes quantitative data to dissent upon “The influence of urban life on the commemoration of children on tombstone inscriptions” as she subtitled her article “Children among the dead”. Despite the fact that the statistics prevent the article from being read with a flow, her distinction between urban and rural societies and the difficulties caused by the disparate evidence make some parts of the article intriguing. — Part II opens with Paul Weaver’s “Reconstructing lower-class Roman families”. This is an illuminating article, especially because the author himself stresses the uncertainties underlying any attempt to draw conclusions on what rules regulated manumission, marriage of freed slaves with freeborn women, allegiance of *alumni* and *uernae* to their foster parents, and finally the extended Roman family, which comprised also household slaves, both manumitted and in bondage. The author concludes that family formations often transgressed Augustan legislation. Yet the article remains a case-based study, as the author comments upon selected inscriptions — A fascinating glimpse on the social history of Rome opens up while reading Susan Dixon’s “Familia Veturia”, which explains the ties and bonds formed between members of the lower class of the city, involved in the textile industry, *purpurarii* and *lanarii* for the major part. The article thus reveals the origins of the mediaeval professional corporations. Consequently, Andrew Wallace-Hadrill takes the readers on a stroll through the streets and public spaces of Rome during the transition from Republican to Imperial times. Basing himself on the fact that the ancient city of Rome, although heavily overbuilt, is wonderfully recorded in literature, he manages to demonstrate how, from a city with disorderly town-planning, Rome was transformed into a city which reflected the glory of the Roman Empire. Vividly written, the article offers excellent food for thought on how town-planning models change hand in hand with the political structure of a society. — A methodological turn towards gender studies, although with a strong critical position, is represented by Fiona Crowe’s contribution on “Women, burial data and issues of inclusion”. Drawing upon case studies of cemeteries in Iron Age and Roman Britain she stresses the difficulties surrounding demographic evidence. Gender studies in particular tend to draw a very clear line between male and female, although reflection upon the material evidence implies that distinctions between age groups or social strata might have been more related to the social practices and beliefs of the given societies. — In the third and last section of the book are discussed issues of kin. The opening article is that by H. Sigismund Nielsen on “the value of epithets in pagan and Christian epitaphs from Rome”. An analysis of inscriptions with Christian context in contrast to those of — presumably — pagan context aims at proving two important issues. Firstly, that adopted children or beloved household slaves are rarely mentioned in Christian epitaphs — an element standing in contrast to Christian ideology — and secondly that epithets for deceased Christian usually aim at stressing spiritual qualities of the deceased, whereas pagan epithets stress their appearance features or the bonds of love with the person who set up the inscription. The article, although well-written, seems very brief and leaves several aspects of a truly interesting theme unexplored. — Michael George’s article on “a Roman funerary monument with a mother and daughter” brings back the issue of iconography and depiction of children inaugurated by Beryl Rawson and actually fills in the gap as his analysis demonstrates how the depiction of family scenes of freed slaves reveal their higher social status and possibly

their social aspirations. It is a brief but model article. — Hugh Lindsay signs an article on adoption and its function in cross-cultural context, examining the role and conditions of adoption in several civilizations, from Mesopotamia to Oceania. Despite the broad scope that comparative data give, the lack in detail leaves the reader with several questions. — Highly detailed on a strictly legal issue, on the contrary, is Jane Gardner's "Nearest and dearest : Liability to inheritance tax in Roman families" which reveals, even to the academic, several aspects of this crucial issue in Roman family law. — Another aspect of legislation, that of "Becoming a parent in later life" is illuminated by Tim Parkin in the last article of the book. Parkin reveals in a scholarly way what restrictions were set upon Romans on acquiring children in older age. Parkin's study actually complements the former by Jane Gardner, thus being a strong culmination of the book. — As a final remark, it should be stressed that the book, despite the given imbalances, unavoidable in the case of collective works, is definitely worth reading. The different methodological approaches, though, require a strong critical tendency and ability on the part of the reader, and I would therefore suggest that it is addressed more towards the scholarly audience and less towards the general public. — Aphrodite KAMARA.

Beryl RAWSON, *Children and Childhood in Roman Italy*, Oxford, University Press, 2003, XIV + 419 p. + 30 ill., ISBN 0-19-924034-5.

The Australian scholar Beryl Rawson has undoubtedly changed the prospect of Roman social and cultural history in the last two decades. The Roman Family Congresses I-III, held in Canberra respectively in 1981, 1988 and 1994 were groundbreaking as they gathered ancient historians from all over the world, who enriched family history by different and innovative approaches combining extensive epigraphical research, study of juridic sources focusing on social implications of legislation, careful architectural and archaeological inquiries, as well as regional approaches [publications: B. RAWSON (ed.), *The Family in Ancient Rome : New Perspectives*, London, Sydney, 1986; B. RAWSON (ed.), *Marriage, Divorce and Children in Ancient Rome*, Canberra, Oxford, 1991; B. RAWSON & P. WEAVER (ed.), *The Roman Family in Italy. Status, Sentiment, Space*, Canberra, Oxford, 1997]. Rawson has also been the inspiring force of an important project creating a full database of family inscriptions for Italy [for results, see P. GALLIVAN & P. WILKINS, "Familial Structures in Roman Italy: a Regional Approach", in B. RAWSON & P. WEAVER (1997) p. 239-280]. During the last years, she has turned her attention to the iconographical evidence, a study which resulted in an impressive CD-ROM collection [for a most promising study in this area, see B. RAWSON, "The Iconography of Roman Childhood", in Rawson & Weaver (1997) p. 205-233]. No scholar was thus in a better position to produce a new and full synthesis on Roman childhood. Such survey was needed after the useful book by J.-P. NÉRAUDAU, relying merely on literary sources [*Être enfant à Rome*, Paris, 1984] or the interesting survey by Th. WIEDEMANN, focusing too heavily on the thesis of decreasing marginalization and broader acceptance of children into the adult world of late Antiquity [*Adults and Children in the Roman Empire*, London, 1989]. — The title already shows the exceptional care and thoughtfulness which characterizes the whole work. Rawson is cautious in drawing wide-ranging conclusions valid for the whole of the Roman Empire, starting from scattered sources from very different parts of the Empire. Instead, she has chosen for a regional approach, focusing on Roman Italy, roughly from the first century BCE till the early third century CE. Up to a certain level, she is prepared to extrapolate, but no such conclusions can be automatically taken for granted. The author has not confined herself to a mere synthesis of Roman childhood. The book is interspersed with interesting new statements and refreshing points of view. In general, the work takes issues with the views of historians of modern times as Ph. Ariès, L. De Mause, L. Stone and E. Shorter, who have argued for an 'discovery' of childhood stressing the cruelty and misery experienced by children in earlier times. As such, Rawson argues that in Roman society children were, in

principle and often in practice, welcome, valued and visible. She may well be right in claiming a shift in the way of expressing family sentiment and love for children in the prosperous second century (especially apparent in sarcophagi and literature), which is not the same as claiming an actual change in social or cultural matters (p. 7-9). — Most innovative is the first part on representations of children (p. 17-92). Here we are confronted with children as part of political propaganda of emperors and leading aristocratic families, children in monuments related to the evolution of Hellenistic and Roman art, literate representations of young ones, ancient biographies and legislation. The second part focuses on the life course: birth, rearing, ages and stages, education, relationships, public life, death and burial. Again, the essays are highly readable, covering every single important aspect concerning the issues involved, combining exceptional care and imagination. The exposé is sometimes interwoven with interesting and relevant comparisons with recent times (see for instance p. 103 on maternal mortality in underdeveloped countries, p. 218-219 on anthropological research by E. Goody concerning parenthood in West Africa or p. 271 sq. about the different experience of a city, according to age, sex or status). Rawson succeeds in clearly explaining intricate issues such as the legal status of abandoned children (p. 118-119) or the question of state intervention in education (p. 184-187). Rawson's experience and skill as an epigraphist clearly emerge in the chapter on death, burial and commemoration (p. 336-363), in which she takes issue with the established view that children were underrepresented and thus underestimated in inscriptional evidence. On the contrary, epitaphs testify to the exceptional importance which was attached to young ones in ancient society; untimely deaths induced people to erect commemorative monuments for the deceased. — My only serious criticism is that the author sometimes tends towards a too optimistic view of Roman life, denying harsher realities and crude facts of daily life [a more pessimistic approach is most notably taken by K. BRADLEY, *Discovering the Roman Family*, Oxford, 1991]. She does so in minimizing the phenomenon of girls' teenage marriage and consequent (forced) initiation into sexual life (p. 96-97) [see about teenage marriage, most recently Chr. LAES, "Jonge moeders, zwangerschap en dood in het kraambed", in *Kleio* 33, 4 (2004) forthcoming]. The same goes for the comparison between the ancient practice of swaddling and modern teeth-bracing (p. 122), the stressing of positive and affectionate relationships between nurses and their nurslings (p. 122-123), the treatment of the subject of child beating (p. 176), the rather succinct digression on pederasty (p. 261-263). As to the statement that Roman parents' disapproving of educators is to be compared somewhat with modern attitudes (p. 179: "Is this very different from modern parents' willingness to entrust children to staff of kindergartens, child-care centres and schools, to nannies and sports instructors, many of whom would stand lower on the socio-economic ladder than at least some of the parents?"), I would suggest the concept of *differential equations* to clarify how Roman aristocrats coped with the fact that the education of their children, upon whom they invested their highest hopes for the future, was entrusted to social inferiors [for *differential equations*, see S. R. JOSHEL & S. MURNAGHAN (ed.), *Women and Slaves in Greco-Roman Culture: Differential Equations*, London, New York, 1998. For an application to Roman pedagogues, see Chr. LAES, "Romeinse paedagogi tussen minaching en waardering: een voorbeeld van 'differential equations'" in *Handelingen der Koninklijke Zuidnederlandse Maatschappij voor Taal- en Letterkunde en Geschiedenis* 58 (2004) forthcoming]. — The book is beautifully edited with nice text area and clear illustrations. It concludes with an apt chronological guide, glossary, index of sources and general index, as well as an extensive and thoughtful bibliography. — *Children and Childhood in Roman Italy* appears in a most fruitful period of scholarship on ancient childhood. Outstanding editions of iconographical evidence have most recently appeared [J. NEILS & J. H. OAKLEY (ed.), *Coming of Age in Ancient Greece: Images of Childhood from the Classical Past*, New Haven, London, 2003] and D. GOUREVITCH, A. MOIRIN, S. ROUQUET (ed.), *Maternité et petite enfance dans l'antiquité romaine. Bourges, Exposition au Muséum d'histoire naturelle. 6 novembre 2003 - 28 mars 2004*, Bourges, 2003]. The RLAC-article Kind

by M. Kleijwegt is an example of thorough, thoughtful and stimulating research in social history [M. KLEIJWEGT, art. "Kind", in *Reallexikon für Antike und Christentum*, 20 (2004), k. 865-947, the chapter on iconographical evidence, k. 931-944 by R. AMEDICK]. The Finnish research project "Hoping for Continuity, Facing Oblivion" deals with family life and childhood in late Antiquity and early Middle Ages [see most notably, V. Vuolanto's extensive bibliography: <http://www.uta.fi/latokset/historia/sivut/BIBChild.htm>], while the Norwegian scholar R. Aasgaard has set up a project on Children in early Christianity [*Barn og barndom i antikken og tidlig kristendom*: [http://folk.uio.no/reideraa/lang\\_projektbeskrivelse.doc](http://folk.uio.no/reideraa/lang_projektbeskrivelse.doc)]. — Rawson generously acknowledges how the entry of new and young scholars has been the source of pleasure and stimulation to her, promising a healthy and lively future for Roman childhood studies (p. 11). It is however equally true that many generations of those young scholars will profit from her masterly synthesis. One can only hope that Beryl Rawson will continue sharing her knowledge in this or related areas with the world of classical scholarship. — Chr. LAES.

L. BRISSON, *Sexual Ambivalence. Androgyny and Hermaphroditism in Graeco-Roman Antiquity*. Translated by Janet LLOYD, Berkeley - Los Angeles - London, University of California Press, 2002, 14 x 21, XIV + 195 p., br. US \$ 16,95, ISBN 0-520-22391-8.

Dans le monde ancien, jusqu'aux approches de notre ère, les êtres bisexués, hermaphrodites, passaient pour des monstres, présageaient le malheur, et il fallait des cérémonies expiatoires pour rétablir l'ordre normal. Plus tard, historiens et philosophes en firent un simple phénomène naturel qu'on se plut même à exhiber en public. Il faut se garder d'identifier l'hermaphroditisme avec l'homosexualité ou avec le changement de rôles sexuels. C'est un fait que, dans les rapports sexuels des grands amoureux, on découvre un désir de fusion permanente, physique ou spirituelle. Les mythes religieux sur les origines parlent d'une indistinction primordiale des sexes, dont Platon a parlé dans *le Banquet*, tout comme dans le mythe de Phénix, animal capable de se régénérer. On a même imaginé des êtres intermédiaires, comme le devin Tirésias, passant d'un sexe à l'autre. L. Brisson a rassemblé et traduit une série impressionnante de textes gréco-latins parlant de ces thèmes ; il les commente sobrement et en fait une synthèse personnelle. L'édition française de ce livre a paru en 1997. — B. C.

T. K. HUBBARD (éd.), *Homosexuality in Greece and Rome. A Sourcebook of Basic Documents* (The Joan Palevsky Imprint in Classical Literature), Berkeley - Los Angeles - London, University of California Press, 2003, 15 x 22.5, XVII + 558 p., br. £ 24.95, ISBN 0-520-23430-8.

Ce livre entend fournir une vue globale de l'homosexualité gréco-latine au cours de mille ans, de 700 av. J.-C. à 300 apr. J.-C. Il présente sept cent trente-trois textes ou fragments (pour les œuvres trop longues, tel *le Banquet* de Platon, il se contente des extraits les plus significatifs). Au cours de ce millénaire, on assista à bien des changements dans les pratiques et les jugements sur l'homosexualité, et cet ouvrage y apporte quelques lumières. En Grèce, elle aurait débuté à Sparte et en Crète. Aristote l'attribue à une surpopulation et au désir de limiter les naissances. À Athènes, la pratique de la pédérastie semble avoir diminué avec la montée de la démocratie au VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. et un renforcement des règles morales. À Rome, la pédérastie était admise au III<sup>e</sup> s. av. J.-C., mais avec de jeunes esclaves, alors qu'à Athènes elle était surtout une pratique des classes riches. Un siècle plus tard, l'opinion latine se mit à refuser la pédérastie en y voyant une féminisation des mâles ; sous Auguste, elle fut plus ou

moins bien acceptée, mais souvent ridiculisée, même si on verra des empereurs s'y adonner. — L'homosexualité est-elle une affaire de nature ou de goût, innée ou acquise ? Les avis ont fort varié. Elle existait entre jeunes comme entre adultes, dans les deux sexes. Les pédérastes étaient attirés par les beaux corps des adolescents imberbes (entre 14 et 18 ans) ; ils se prenaient de passion pour eux et les comblaient de cadeaux. Parfois l'homosexualité cessait après un certain âge, mais on reconnaissait que certains hommes n'étaient pas attirés par les femmes. Certains adultes préféraient les rôles passifs, ce que les Latins jugeaient indigne d'un homme libre, car ils y voyaient un désordre moral. Ce sont les stoïciens qui ont déclaré que l'homosexualité était « contre nature ». Martial la tolérait avec des esclaves. À part ce qu'en dit Sappho, poétesse du VII<sup>e</sup> s. av. J.-C., on connaît peu de choses des lesbiennes, puisque très peu de femmes gréco-latines ont laissé des écrits. — Une série de peintures sur vases grecs apportent des lumières sur l'homophilie, mais elles doivent être décodées, car elles ont leur propre langage. Une introduction assez développée de T. Hubbard, professeur au Texas, fournit une vue d'ensemble sur la question, puis il donne des introductions et des notes pour les différents chapitres qui présentent les textes dans des traductions anglaises dues à différents auteurs. C'est la première fois qu'on rassemble, sur cette question, tant de textes littéraires, de graffiti, de pièces comiques, de papyrus magiques ou encore de traités médicaux. Bizarrement, les textes influencés par le christianisme ont été écartés systématiquement, sans justifications, comme si le christianisme n'était pas un fait culturel au même titre que le stoïcisme, le néoplatonisme ou les religions à mystères. — B. CLAROT, sj.

María Teresa GONZÁLEZ CORTÉS, *Eleusis, los secretos de Occidente. Historia agraria y bélica de la sexualidad* (Series Maior. Colección Atalanta), Madrid, Ediciones Clásicas, 2000, 15 x 21.5, XXI + 382 p., br., ISBN 84-7882-442-1.

Il est difficile de résumer le livre touffu de Maria T. González Cortés sur l'histoire agraire et guerrière de la sexualité, auquel elle dit avoir travaillé treize ans. Elle accumule les faits, les textes, mais ne semble pas les avoir toujours dominés. En féministe convaincue, elle veut corriger l'Histoire, que le sexe masculin a toujours écrite dans un sens trop favorable aux hommes, en courant elle-même le risque d'exagérer dans un sens féministe. Son intention profonde est le plus clairement exprimée à la fin de son livre : elle dit avoir voulu démystifier le passé du prétendu « miracle » grec, en pensant à ceux qui ont souffert dans ce « paradis » de la civilisation occidentale. En fait, elle nuance l'histoire grecque en lui ôtant son côté merveilleux. C'est l'occasion pour elle de briser le mutisme traditionnel sur la femme grecque qui sévit dans les Universités. Elle montre comment, après une période de culture agraire dominée par les femmes et centrée sur les deux déesses d'Éleusis, la découverte des armes métalliques a permis de glorifier la violence armée, de tuer, capturer, violer les femmes par privilège de naissance masculine, de remplacer le pouvoir familial par le pouvoir politique (aux mains des hommes), de baser le droit sur la force, d'ôter à la femme tout pouvoir social hormis un certain pouvoir religieux, basé sur sa fonction génitrice. Et l'idéologie des récits religieux ne fit que justifier et consolider cet état de choses. — Comment parvient-elle à ces conclusions ? Non pas à partir des textes qui sont presque tous d'origine masculine, du moins ce qui nous en reste, mais à partir des traditions orales qui étaient le seul moyen pour des populations analphabètes, et en particulier pour les femmes, de transmettre leur culture et leur connaissance du passé. Elle a voulu étudier les faits sociologiques dominants à une époque, en y incluant les valeurs religieuses, la conception de la nature, les critères juridiques, les usages, les mécanismes défensifs du pouvoir, les théories sur la sexualité et sur l'art. Elle constate que les faits sociologiques et les récits religieux accordent une large place à la sexualité. Ces récits sont les restes qui surnagent d'un passé oublié ou encore des fossiles culturels d'une époque que l'on peut retracer avec une relative certitude. Il est clair, dit-elle, que les mythes grecs influençaient la réalité,

sinon comment expliquer que les intellectuels grecs aient utilisé le langage mythique pour expliquer certains faits sexuels ? — En Grèce, la violence s'exerça dans tous les domaines et jusque dans les récits concernant les dieux. La Grèce a bel et bien engendré des lois ségrégationnistes nées de sa propre logique en reléguant à un rang inférieur les femmes, les esclaves, les plébéiens pauvres et les étrangers. Toute noblesse revenait à l'homme, comme Aristote le déclare explicitement dans ses textes d'éthique. La Grèce a prôné l'élitisme et non pas l'universalisme. — Ces conclusions agressives, l'A. les prépare dans un volume en deux parties : « matriarcat agraire », autour du thème d'Éleusis et du peu que l'on connaît sur ses mystères, puis « force guerrière masculine ». Les faits paraissent quelque peu entassés pour faire nombre plutôt qu'ordonnés selon leur importance. Madame González Cortés se montre partisan du matérialisme et fait dériver le religieux de la sexualité, ce qui limite à l'extériorité sa perception religieuse des faits ; en outre, dire que la sexualité intervient dans tous les domaines est une chose, mais prétendre comme un « axiome » que la religion provient du sexe en est une autre. Ces critiques ne doivent pas cacher la valeur de cet essai, fruit d'un gros travail et riche de bonnes remarques.

B. CLAROT, sj.

Phiroze VASUNIA, *The Gift of the Nile. Hellenizing Egypt from Aeschylus to Alexander* (Classics and Contemporary Thought, VIII), Berkeley - Los Angeles - London, University of California Press, 2001, 16 x 24, XIV + 346 p., rel. US \$ 45, ISBN 0-520-22820-0.

Excellente monographie qui, forte des études que l'anthropologie culturelle a multipliées, au cours de ces dernières années, sur ce qu'on appelle habituellement les structures mentales comme sur les questions de la représentation de l'altérité et de la pensée de son identité, dépasse l'essai que Christian Froidefond a consacré, voici trois décennies, au mirage égyptien dans la littérature grecque d'Homère à Aristote. Dans le prolongement des thèses de Martin Bernal, qui fait venir la civilisation grecque de l'Afrique, et avec le souci constant de mettre en relation les textes et les événements, selon un esprit interdisciplinaire qui utilise aussi l'analogie des rapports que l'Europe moderne n'a pas cessé d'entretenir avec l'Égypte, elle renouvelle profondément la lecture des textes d'auteurs — Eschyle, Euripide, Hérodote, Isocrate et Platon — qui parlent de ce pays. C'est ainsi qu'elle met en évidence que les Grecs se fabriquent une image de l'Égypte qui leur sert de miroir pour se regarder eux-mêmes et y voir aussi bien leurs anxiétés (sexuelles, identitaires, politiques, historiques) que leur impérialisme. Le livre est complété par la traduction des plus importants des fragments d'historiens grecs sur l'Égypte et par une bibliographie abondante (vingt-six pages).

J. BOULOGNE.

Rosalie DAVID, *The Experience of Ancient Egypt*, London - New York, Routledge, 2000, 16 x 24, XXII + 192 p., rel. £ 35, ISBN 0-415-03263-6.

L'objectif de ce livre est de montrer en quoi la vision occidentale de l'Égypte ancienne a évolué au cours des siècles, grâce au développement de la connaissance de la langue pharaonique et au perfectionnement des relevés épigraphiques et des recherches archéologiques menées sur le terrain. Le livre est conçu en onze chapitres, répartis en deux grandes parties. La première partie (chap. I-V) dresse un « portrait » de l'Égypte ancienne, qui offre un ensemble de considérations sur différents aspects des connaissances actuelles dans le domaine de l'égyptologie : chronologie, religion, vie quotidienne et littérature. La seconde partie (chap. VI-XI) est plus spécifiquement consacrée à l'histoire de la discipline. — Le premier chapitre (p. 3-8), intitulé *The Historical Outline of Ancient Egypt*, est consacré quasi exclusivement aux sources et méthodes qui ont permis d'établir la chronologie de l'Égypte ancienne. Sont décrits les

fragments de Manéthon, le Canon Royal de Turin, la Pierre de Palerme et les listes royales, ainsi que les problèmes touchant à l'établissement d'une chronologie absolue, avec une sélection d'ouvrages modernes parus en anglais sur la question. Le chapitre II (p. 9-20), intitulé *Funerary Belief and Customs*, commence par décrire les interprétations successives qui ont été données des pyramides de Giza. Après avoir évoqué les nécropoles de Saqqara et de Thèbes, l'A. en vient à présenter quelques considérations sur l'art égyptien, pour lequel elle cite plusieurs ouvrages en anglais. Elle ajoute quelques détails concernant la littérature funéraire, notamment les *Textes des Pyramides* et la littérature dite « pessimiste ». Le chapitre III (p. 21-30), intitulé *The Religion of the Living*, s'ouvre sur quelques titres d'ouvrages généraux sur la religion égyptienne, après quoi sont évoqués les temples, cultes et rituels, avec une attention particulière pour les temples solaires d'Abou Gorab. Le panthéon égyptien est décrit dans les grandes lignes, et quelques pages sont consacrées à Akhéaton, à sa pensée et aux vestiges de l'époque amarnienne. — Le chapitre IV (p. 31-43), qui concerne la vie quotidienne, évoque les habitations et objets usuels découverts lors des fouilles de Gouroub, el-Lahoun, Deir el-Médineh et Amarna. Puis sont évoquées des sources textuelles qui permettent d'appréhender différents aspects de la vie sociale : les *Enseignements* ou *Sagesses*, les textes juridiques (avec deux mots sur la conspiration de palais dont Ramsès III fut la victime), et surtout les textes médicaux. Le chapitre V (p. 43-49), consacré aux *Literary Sources*, commence par décrire les textes funéraires avec plus de détails que dans le chapitre II (*Textes des Pyramides*, *Textes des Cercueils* et *Livre de Sortir au Jour*). Suivent quelques considérations rapides sur les cosmogonies égyptiennes (en particulier le texte de la *Théologie memphite*), les *Sagesses* et la *Littérature pessimiste*, déjà évoquées plus haut, les textes atoniens, le *De Iside et Osiride* de Plutarque, enfin les textes « historiques » et littéraires. D'une façon générale, on notera que les ouvrages cités sont le plus souvent en anglais et antérieurs à 1975, l'A. restant excessivement discrète sur l'évolution des différentes thématiques durant les vingt à vingt-cinq dernières années. — Consacrée à l'évolution de l'égyptologie, la seconde partie s'ouvre sur un chapitre VI intitulé *Classical and Medieval Interest in Egypt* (p. 51-61). Les principaux auteurs classiques dont on conserve des traités relatifs à l'Égypte sont évoqués successivement. Chez Hérodote, dont les mérites sont à juste titre reconnus, les données géographiques et ethnologiques sont privilégiées par rapport aux éléments historiques. Le travail de Diodore est décrit comme une compilation de sources antérieures, sans grande originalité, tandis que l'œuvre de Strabon est appréciée pour la description des colosses de Memnon et du Sérapéum de Memphis. Un mot est dit sur l'intérêt de Pline l'Ancien pour l'architecture, de Plutarque pour le mythe osirien, et de Flavius Josèphe pour le témoignage de Manéthon concernant les Hyksos identifiés aux Hébreux par l'historien juif. Le chapitre se termine par une évocation rapide de l'Égypte copte et des grandes figures médiévales, chrétiennes ou musulmanes, comme le calife Al-Mamoun, premier explorateur de la pyramide de Chéops. Le chapitre VII, intitulé *The Renaissance Period* (p. 62-70), décrit le regain d'intérêt que l'Égypte antique a connu aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> s., après l'exhumation des principaux obélisques de Rome et la redécouverte des *Hieroglyphica* d'Horapollon et du *Corpus Hermeticum*. L'essentiel de ce chapitre consiste en l'évocation des principaux voyageurs européens qui, avant l'expédition de Bonaparte, avaient exploré la vallée du Nil à la recherche des lieux et monuments célèbres décrits par les auteurs classiques : Sandys, della Valle, Greaves, Savary, Thévenot, de Maillet, Lucas, Sicard (le premier à identifier Thèbes), Shaw, Granger, Pococke, Norden, Bruce. Quelques mots sont ajoutés sur Zoëga, auteur d'un traité sur les obélisques. Le chapitre VIII (p. 71-88) retrace l'histoire du déchiffrement des hiéroglyphes depuis les travaux d'Athanase Kircher, qui voyaient en ces signes des symboles. Des détails sont donnés sur la *Pierre de Rosette*, découverte en 1799, et les premières études qu'elle a suscitées (Palin, Akerblad, de Sacy), après quoi l'A. apporte quelques précisions sur l'écriture et la langue égyptiennes. La contribution de l'anglais Young au déchiffrement est mise en évidence, avant que soient présentés les résultats acquis par Champollion et la confirmation de ceux-ci par Lepsius en Prusse et Birch en Angleterre. La suite du chapitre présente les principaux philologues et

linguistes qui ont perfectionné la connaissance de la grammaire et du lexique égyptiens, ou édité les principales collections de papyri. Le chapitre IX (p. 89-109), *Recording the Monuments*, a pour objet de décrire les principales missions épigraphiques menées en Égypte depuis l'expédition de Bonaparte. L'A. évoque la mission franco-toscane de 1828-1829 (Champollion et Rosellini) et celles qui ont suivi durant le XIX<sup>e</sup> s., une attention particulière étant accordée aux relevés de Lepsius et de Wilkinson. Peu avant 1900, les missions épigraphiques évoluent quant à leur objectif. Les travaux se limitent désormais le plus souvent à un site, voire à un édifice ou une tombe, mais visent à en donner une publication scientifique complète et détaillée, dans laquelle les photographies apparaîtront peu à peu comme un complément utile aux dessins au trait. L'A. détaille les principales publications de l'*Archaeological Survey of Egypt* et les égyptologues qui ont attaché leur nom à ce vaste projet (Newberry, Griffith, Davies, Blackman, ...). Sont également évoqués comme des modèles du genre les publications des temples de Séthi I<sup>er</sup> en Abydos (Calverley) et de Ramsès III à Médinet-Habou (Nelson), la publication de la *Topographical Bibliography* de Porter et Moss, ainsi que les fouilles menées à Saqqara dans la zone de la tombe memphite d'Horemheb. — Consacré aux recherches archéologiques sur le terrain, le chapitre X (p. 110-156) évoque d'abord l'époque où, en l'absence de réglementation stricte, des aventuriers au service des principales puissances européennes exploraient les sites à la recherche d'objets susceptibles d'intéresser collectionneurs privés et musées. C'est l'occasion pour l'A. de détailler la vie de Belzoni et ses principaux exploits. Elle s'étend ensuite largement sur la personnalité et les travaux d'Auguste Mariette, fondateur du Service des Antiquités, poursuivant par une évocation rapide des réalisations des successeurs français de Mariette à la tête de ce service. Un long développement est ensuite consacré aux fouilles méticuleuses et méthodes innovatrices de Flinders Petrie, opposées par l'A. à celles de Naville, ainsi qu'aux archéologues qui ont poursuivi dans la voie qu'il avait initiée (Brunton, Quibell, ...). Plusieurs grands noms de l'archéologie égyptienne et nubienne se succèdent ensuite, dont Reisner et Carter, avant que soient évoqués, pour conclure le chapitre, quelques grands chantiers du XX<sup>e</sup> s. : la Nubie et les travaux de sauvegarde qui furent organisés parallèlement à la construction du Haut Barrage ; le Delta, avec les sites de Tanis, Qantir et Tell ed-Dab'a ; les installations urbaines (déjà évoquées au chap. IV) ; Saqqara, à travers les travaux dirigés par Emery et par Martin, mais sans la moindre mention de Lauer (absent également de l'index) ! Le chapitre se termine sur une rapide évocation de la question de l'Exode, que les fouilles de terrain n'ont pu éclairer jusqu'à présent. Intitulé *The Contribution of Biomedical Studies*, le chapitre XI (p. 157-177) s'intéresse essentiellement aux momies, jadis recherchées à des fins médicinales, avant de faire l'objet d'observations scientifiques plus sérieuses dont certaines sont décrites dans le détail. L'A. retrace également la découverte des momies royales du Nouvel Empire, tandis que leur intérêt essentiel pour l'histoire est mis en évidence par l'évocation de l'énigme qu'offre la momie de la tombe 55 de la Vallée des Rois. — Cinq pages de conclusion (p. 178-182) présentent l'égyptologie actuelle comme une discipline académique à part entière, nécessitant une recherche pluridisciplinaire et la collaboration de spécialistes de domaines complémentaires. L'A. évoque quelques chantiers en cours et tente de définir les priorités qui seront celles des égyptologues au XXI<sup>e</sup> s. La fascination d'Hérodote est toujours d'actualité, à condition de préserver le patrimoine révélé par deux siècles de recherche approfondie. — L'ouvrage s'achève par une liste de monographies en anglais dont la lecture est suggérée, un index enregistrant pour l'essentiel les toponymes et anthroponymes cités. Les premières pages du livre offrent six cartes qui permettront au lecteur non averti de localiser les principaux lieux cités.

H. HAUBEN.

Christina SOUYOUDZOGLU-HAYWOOD, *The Ionian Islands in the Bronze Age and Early Iron Age. 3000-800 BC*, Liverpool, University Press, 1999, 21,5 x 31, XVI + 217 p., rel. £ 65, ISBN 0-85323-654-2.

Almost seventy years after S. Benton's account of Ionian archaeology [S. BENTON, "The Ionian Islands", *BSA* 32 (1931-32), p. 213-246] and thirty years after K. Wardle's study of the Bronze Age in western Greece (K. A. WARDLE, *The Greek Bronze Age West of Pindus: A Study of the Period ca. 3000-1000 BC in Epirus, Aitolokarnania, the Ionian Islands, Adriatic and Balkan Regions*, unpub. Ph. D. thesis, University of London, 1972), the publication of C. Souyoudzoglou-Inwood's Ph. D. thesis on the archaeology of the Ionian islands between 3.000 and 700 BC comes as a welcome updating of our knowledge on the Bronze and Early Iron Age of the region. The study focuses on Lefkada, Kephallenia, Ithaka and Zakynthos, the four islands which, according to the author fall "within the Aegean cultural area yet marking [...] the north-western boundary of its expansion" (p. ix). Kerkyra, its closest connections being with the Adriatic, Epirus and Albania, is thus accorded only a summary presentation. — The book has a plain structure. The four introductory chapters (*Part I*) deal with the physical environment of the islands, the archaeological evidence prior to the Bronze Age (presented in a useful summary), the history of archaeological exploration in the region and the Bronze Age of Kerkyra. *Part II* is devoted to the presentation and analysis of the available material evidence. Each of the four chapters (one for each island) starts with a gazetteer of sites, which is then followed by detailed analysis of the material remains for each of the four major periods (EBA, MBA, LBA, Protogeometric). In *Part III*, the author provides a synthesis of the evidence and a historical reconstruction of the periods in question in the Ionian Sea. The main text is supplemented with a Catalogue of all the published LBA pottery from Kephallenia and with several tables summarizing information concerning both structures and finds. Among them, one should note the very useful inventory (C.1-7) of Kephallenian LBA chamber-tombs (indicating dimensions and shape) and the full list of published Mycenaean pottery from Kephallenia and Mycenaean and PG pottery from Ithaki (F.1, G.2, G.3). Illustration is ample (21 figures, 73 plates) but focuses overwhelmingly on pottery, at the expense of structural remains other than the Kephallenian chamber-tombs. Nevertheless, the book, as it is, represents the most detailed inventory of LBA and PG pottery from the Ionian islands and together with Mountjoy's account (P. MOUNTJOY, *Regional Mycenaean Decorated Pottery*, Rahden - Westf., 1999, p. 443-483) will be certainly used as a reference in any future ceramic study in the region. This, however, is not its only contribution. Like most regional synthetic studies, Souyoudzoglou-Inwood's thesis is extremely valuable for it allows for the detection of general trends in a wide cultural area, while at the same time clarifying the gaps in our knowledge. — One of the most serious lacunae in Ionian prehistory and proto-history, the consequences of which are outlined in this study, is the *extreme scarcity of settlement remains*. The poor state of survey work in any of the islands and the lack of systematic excavations at habitation sites deprives us of a reliable local pottery sequence. Dating, thus, relies on the presence of imports from the Cyclades, Crete, the Peloponnese or the Troad, and, in the case of local LHIIIC Mycenaean pottery – so common in graves – on stylistic developments. But when only local pottery is present, we get easily confused. As the author correctly emphasizes, for example, the alleged occupational break between the end of the MBA and LHIIIA in Kephallenia may be simply due to the fact that non-Mycenaean, MBA-style fabrics were still used in the earlier part of the LBA (p. 136). Such kind of problems associated with transitional phases (similar problems arise in the EBA-MBA and the LBA-PG transitions) will not be resolved until settlements are excavated and pottery sequences published. Equally problematic and suspicious is the total absence of MBA finds from Zakynthos. It seems rather improbable that an island situated so close to the western Peloponnese would have remained uninhabited for the whole of the MBA, especially in view of the EBA finds recovered recently in the course of surface investigation (p. 122). Certainly much work has been done over the past decade in the Ionian islands both as part of research projects and in the form of rescue work (p. 10); we can only hope that the publication of the results will not delay. — Otherwise, the study confirms Wardle's remark (K. A. WARDLE [1972], p. 108-109) that the Mycenaean culture was established in Kephallenia – the most important island in Mycenaean ti-

mes – much earlier than Desborough had assumed (V. R. d'A. DESBOROUGH, *The Last Mycenaean and their Successors*, Oxford, 1964, p. 106). The earliest evidence comes from LHII-III A Oikopeda and from the recently excavated princely LHIIIA2 – or earlier – tholos at Tzanata, suggesting *contra* Desborough that Mycenaean (or Mycenaean culture) did not come here in troubled eras. Moreover, the author detects continuity between LHIIIB and IIIC and traces a possible demographic change only at an advanced stage of the latter period, when the 'cave-dormitory' type of tomb was introduced in the island (p.138). — A systematic re-examination and presentation of the EBA R-graves and the MBA S and F cemeteries of Leukas does not alter older views concerning the *elite* nature of their owners, their far-reaching connections and the identification of the R-graves as the typological predecessors of the Helladic tumuli (p. 23-25, 31-32, 132-136). The role of the islands in the early (LHI-III B) traffic between Mainland Greece and Italy remains difficult to assess, although it seems quite reasonable that they should have been somehow involved. More tangible, although by no means entirely clear, is their connection with Central Europe in LHIIIC, as 'western' metallurgical traits in the islands indicate (p. 142). Overall, it is once more established that the main cultural affiliations of the Ionian islands were naturally with the western Greece, mainly Messenia, Elis and Achaëa, but also Aitolokarnania, Epirus and the Dalmatian coast. — C. Souyoudzoglou-Inwood's study will certainly constitute a reference in future not so much for its original views as for the systematic presentation and the careful treatment of the material from the Ionian islands, particularly the LBA and PG pottery. Leaving aside some minor defects – e.g., the misdating of the Keri tholos (Zakynthos) to LHII B-III A1 (p. 121) instead of the LHII A date accepted by most scholars, most recently by Mountjoy (P. MOUNTJOY [1999], p. 479) – one could stress the lack of a detailed introduction to the methodology and the structure of the study, and the lack of an addendum to the tables, as the only disadvantages of an otherwise coherent study. — N. PAPADIMITRIOU.

L. G. MITCHELL & P. J. RHODES (éd.), *The Development of the Polis in Archaic Greece*, London - New York, Routledge, 1997, 15.5 x 23.5, XIII + 232 p., rel., £ 45.

En septembre 1995 s'est tenue à Durham une conférence dont l'objectif était de reconstruire une image aussi juste et complète que possible de ce que représentait une πόλις grecque à l'époque archaïque. Car il était nécessaire de se défaire d'une tendance à émettre des propositions sur la base d'informations tardives – souvent les seules disponibles – et de ce fait pas toujours pertinentes ; par ailleurs, le phénomène de la πόλις trouve des échos ailleurs en Méditerranée, auxquels il était intéressant de se référer ; enfin, il reste la question fondamentale de la réalité que recouvrait le terme πόλις... Sur ces bases, plusieurs spécialistes ont revisité les grands thèmes habituels : l'organisation des classes sociales et de la vie politique, notamment à travers la législation et les écrits de Solon ; les codes de lois en fin de compte très similaires d'un endroit à un autre ; la tyrannie et son apport à la démocratie ; la citoyenneté ; le rôle de la religion ; les colonies... Les auteurs des différents articles sont J. P. Rhodes, M. H. Hansen, J. K. Davies, W. Donlan, K. Raaflaub, J. Salmon, R. Osborne, S. Hodkinson, E. M. Harris, L. Foxhall, L. G. Mitchell, G. I. C. Robertson, E. J. Stafford, C. Morgan, J. P. Wilson, C. Smith.

Véronique VAN DRIESCHE-GODFRIND.

A. Cozzo, *Tra comunità e violenza. Conoscenza, logos e razionalità nella Grecia antica* (Ricerche, 101. Filosofia), Roma, Carocci, 2001, 15 x 22, 334 p., br. EUR. 21,17, ISBN 88-430-2080-3.

Essai important qui étudie comment les anciens Grecs expriment l'idée d'avoir raison. Non seulement il précise avec beaucoup de pertinence le sens de termes aussi

importants que μῦθος, λόγος, βάζω, καλῶς λέγειν, εἰκός, εὐλογον, πιθανόν, δοκεῖ μοι ou φαίνεται, d'Homère à Sextus Empiricus, mais encore il montre à quel point penser relève de l'expérience sociale. L'analyse du vocabulaire de la rationalité et de la preuve nous fait parcourir toute la chaîne du processus verbal, depuis ce qu'on a l'intention de dire – mais qu'on peut ne pas exprimer – jusqu'aux démonstrations les plus contraignantes. Elle montre comment la parole rationnelle, qui se développe avec la démocratie, décontextualisant et établissant des connexions sur un plan abstrait, dans un premier temps libère de la tradition, de ses normes et de ses hiérarchisations, par son caractère informatif et égalisateur, qui favorise l'esprit critique et augmente le besoin de vérification et de validation au moyen de garanties. Mais cette parole, soucieuse de cohérence à la fois interne et externe, finit par devenir un instrument dangereux tant idéologiquement qu'épistémologiquement, par sa violence logique et sa prétention à l'universel. Contre cette tyrannie du dogmatisme qu'elle engendre réagissent les sceptiques en faveur d'une non violence qui réintroduise la douceur dans la discussion, sur la base du relativisme des phénomènes. – J. BOULOGNE.

Chr. W. BLACKWELL, *In the Absence of Alexander. Harpalus and the Failure of Macedonian Authority* (Lang Classical Studies, 12), Bern, Peter Lang, 1999, 15 x 22.5, 185 p., br. CHF 62, ISBN 0-8204-3987-8.

L'affaire Harpalos, le trésorier d'Alexandre qui avait fui à Athènes en 324 av. J.-C. et qui fut demandé en vain par trois ambassades macédoniennes, celles de Philoxénos, d'Olympias et d'Antipater, est une parfaite illustration de la situation de la Grèce dans les années 330 av. J.-C. : conquise par Alexandre et le craignant, mais peu respectueuse, en son absence, de l'autorité de ses différents représentants. L'auteur du présent ouvrage s'est ainsi attaché à définir aussi précisément que possible les aspects, l'organisation et les acteurs de l'hégémonie macédonienne alors qu'Alexandre se trouvait en Asie, et comment les Grecs, et plus particulièrement les Athéniens, y répondaient. Il met en évidence la position complexe d'Antipater, qui avait dû s'imposer par la force au roi de Sparte Agis, en 331 av. J.-C., et se sentait de moins en moins soutenu par Alexandre. Quant à Olympias, mère d'Alexandre, peut-être rivale d'Antipater ou simplement partageant la même position de représentant de la Macédoine, elle avait fini par quitter la Macédoine pour l'Épire, d'où elle était issue. En d'autres termes, les voix d'Antipater et d'Olympias divergeaient de plus en plus de celle d'Alexandre, et aussi l'une de l'autre, ce qui diminuait leur impact. Enfin, dans un contexte immédiat, le décret des mercenaires, par lequel Alexandre demandait aux satrapes de dissoudre leurs armées privées, et le décret des exilés, par lequel il signalait aux exilés – pensant surtout aux mercenaires – qu'ils seraient rapatriés, avaient eu pour conséquence l'arrivée massive de mercenaires d'Asie dans le Péloponnèse, mais surtout, témoignaient d'une certaine incohérence de la part des chefs macédoniens. – Véronique VAN DRIESSCHE-GODFRIND.

F. LA GRECA, *Fonti letterarie greche e latine per la storia della Lucania tirrenica* (Studia Archeologica, 115), Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 2001, 17.5 x 25, 418 p., rel., ISBN 88-8265-161-4.

Il volume, che raccoglie le fonti letterarie greche e latine relative al versante tirrenico della Lucania antica, si aggiunge ad altre opere dello stesso tipo e taglio riguardanti altre regioni dell'Italia antica. Si ricorderà, per esempio, tra i più recenti *I Messapi e la Messapia nelle fonti letterarie greche e latine*, a cura di M. LOMBARDO, Galatina, 1992 ; *I Brettii. Fonti letterarie ed epigrafiche*, a cura di M. INTRIERI e A. ZUMBO, Soneria, Mannelli, 1995. Il volume completa, integra ed arricchisce con taglio areale più ristretto una raccolta analoga che comprendeva l'intera *regio III augustea (Lucania et Bruttii)* uscita nel 1971 a cura di F. CORDANO, *Fonti greche e latine per la storia dei Lucani e dei Brettii e di altre genti indigene della Magna Grecia*,

Potenza, 1971. — Il lavoro di F. La Greca riguarda non un'intera regione, bensì una porzione di essa identificata come 'Lucania tirrenica'. Per Lucania tirrenica non si intende solo la fascia costiera dell'antica regione Lucania (che è a sua volta, come è noto, sottoregione rispetto all'intera *regio* III che comprendeva *Lucania et Bruttii*, bensì anche l'adiacente entroterra, come le vallate del Sele e del Tanagro, per cui forse si adatterebbe meglio la definizione di 'Lucania occidentale'. Anche su questo taglio geografico operato per suddivisioni e porzioni di regioni ci sono precedenti per altre aree: un esempio, sempre nell'ambito dell'Italia antica è il versante orientale della regione settentrionale romana *Venetia et Histria* a cui è dedicata la monografia di V. VEDALDI IASBEZ, *La Venetia orientale e l'Histria. Le fonti letterarie greche e latine fino alla caduta dell'Impero romano d'Occidente*, Roma, 1994. — Resta, comunque, in generale, e in questo caso specifico, il problema dell'esatta definizione geografica sottostante queste delimitazioni approssimative (cioè per punti cardinali, come 'orientale', 'occidentale', ecc. o per riferimenti in rapporto alla distanza dalla costa 'tirrenica'). In pratica, se tali definizioni sono generiche in rapporto all'identificazione regionale o sub-regionale moderna, lo sono a maggior ragione se applicate alla topografia storica tenuto conto delle incertezze che riguardano le identificazioni topografiche dei siti antichi e dell'approssimazione nel definire i confini interni del territorio preso in considerazione, i quali inevitabilmente non possono essere che molto sfumati. — Nella raccolta delle fonti antiche ciascuna citazione viene fatta precedere da una breve introduzione storico-critica che ne guida e ne agevole la lettura anche per i non specialisti ed è corredata in nota da riferimenti bibliografici, per quanto di tenore e spessore eterogeneo, in quanto talora molto essenziali talora molto specialistici, talora di taglio filologico talora di prospettiva storico-topografica. — All'ampiezza delle fonti prese in esame e alla ricca bibliografia non corrisponde purtroppo un sistema di indici articolato che sarebbe stato molto utile ed auspicabile in un'opera di questo genere: per esempio, l'elenco dei passi citati e una differenziazione più articolata per argomenti (toponimi antichi distinti dai moderni e dai nomi personali e soprattutto la distribuzione delle varie materie, per esempio, economia, avvenimenti militari, amministrazione, ecc.). Del pregio e dell'utilità del volume resta, comunque, lo sforzo dell'ingente e sistematica raccolta che si offre come valido strumento per l'antichista.

P. POCETTI.

G. BRADLEY, *Ancient Umbria. State, Culture and Identity in Central Italy from the Iron Age to the Augustan Era*, Oxford, University Press, 2000, 15.5 x 23.5, XIV + 333 p., rel. £ 50, ISBN 0-19-924514-2.

Il libro, che si basa su una tesi dottorale presentata all'Università di Londra e guidata da Michael Crawford, si prefigge lo scopo di tracciare un quadro storico dell'antica Umbria nei limiti territoriali della *regio* VI augustea e entro gli approssimativi limiti cronologici del I millennio a.C. (età del ferro - età augustea). Le linee-guida su cui è condotta questa ricerca storica sono riassunte nelle parole-chiave dichiarate già nel titolo, cioè *stato, cultura ed identità (etnica)* che vengono sviluppate lungo i tre momenti salienti che scandiscono il millennio preso in esame (e che naturalmente non riguardano solo l'Umbria, ma, in generale e in diverse scansioni, tutta l'Italia), cioè la fase anteriore alla romanizzazione, la fase della romanizzazione e la fase dell'integrazione nelle strutture dello stato romano. La ricerca dell'identità, che si giustifica nel *focusing on one region alone*, consiste nel dimostrare *the validity of looking at Umbria in itself rather than as peripheral area* (pag. 269). — Il rapporto e il confronto con l'intervento di Roma sono, dunque, i parametri sui quali vengono misurate l'identità etnica e la cultura locale. Sotto questo profilo il libro si inserisce in linee tematiche particolarmente privilegiate dalla recente storiografia di ambito anglosassone sull'Italia antica, dove l'elemento di contrasto per far emergere l'identità etnica delle popolazioni indigene è la romanizzazione (ricordiamo, per esempio, E. DENCH, *From Barbarians to New Men: Greek, Roman and Modern Perceptions of Peoples of the Central Apennines*, Oxford, 1995; T. J. CORNELL - K. LOMAS, *Gender*

*and Ethnicity in Ancient Italy*, London, 1997). Per quanto riguarda specificamente l'Umbria, il tema della romanizzazione è stato al centro di un ininterrotto filone di interessi nel corso degli ultimi trent'anni, almeno a partire dalla monografia di W. V. HARRIS, *Rome in Etruria and Umbria*, Oxford, 1971, per passare attraverso gli studi belgi sulla regione (culminati in *Cités et enceintes de l'Ombrie antique*, Bruxelles - Roma, 1990) e gli atti del colloquio *Assisi e gli Umbri nell'antichità* (Assisi, 1996), e contributi, più o meno specifici ed occasionali, di Brunt e Coarelli. Va detto che molti di questi lavori sull'Umbria antica si collocano sotto diverse prospettive, volte a mettere in risalto la specificità della regione soprattutto in rapporto alle fasi e agli aspetti della romanizzazione, considerati soprattutto in contrasto, da una parte, con il finitimo territorio degli Etruschi (su cui si era soffermato il libro di Harris), dall'altra, con le regioni appenniniche legate da affine cultura italica (in virtù delle più recenti acquisizioni sulla cultura picena e sabina). La varietà dei modelli e dei percorsi delle ricerche si riverbera nell'impianto del libro di Bradley, che giustamente ed inevitabilmente non si sottrae dal mettere in evidenza differenze dell'identità preromana e dei processi della romanizzazione dell'Umbria rispetto alle regioni prossime, in particolare l'Etruria e il Piceno. — Nell'analisi contrastiva del processo di romanizzazione dell'Umbria dietro il riconoscimento che *the connection between Romanization and changes in identity is particularly interesting in relation to Umbria* (p. 192) spiccano due temi caratterizzanti, quello del mutamento dei modelli insediativi (fenomeno dell'urbanizzazione) e quello dell'adozione dell'alfabeto e della lingua latina. Su questi punti si concentra l'analisi di Bradley. L'illustrazione di questi fenomeni viene corredata da tre utili appendici rispettivamente consistenti in: (1) elenco pertinentizzato per aree e cronologie di terrecotte architettoniche e di podi di templi della *regio VI*, (2) elenco delle iscrizioni in lingua umbra (eccetto le Tavole di Gubbio), (3) elenco delle iscrizioni latine anteriori alla guerra sociale; (4) elenco delle notizie di trattati stipulati da Roma con popolazioni dell'Italia antica tra 338 e il 264 a.C. Tesi di fondo è ridimensionare *the emphasis in current literature on Romanization as the dominant interpretative model*, in quanto *misleading and generally unhelpful* (pag. 268), per concludere che *the nature of the new Roman identity of the inhabitants of Italy and the empire is complementary, rather than antithetical, to a sense of local communal identity* (ibid.). Tale conclusione non va, in realtà, molto più in là delle premesse, né di quanto generalmente (e non esclusivamente per l'Umbria) si ammette riguardo al fenomeno storico dell'integrazione delle popolazioni indigene della Penisola nello stato romano. Nello specifico della regione il pernio principale intorno al quale ruota la valutazione dell'impatto della romanizzazione è il ridimensionamento dei due fattori tradizionalmente utilizzati, soprattutto in seno all'indirizzo storiografico italiano, che sono l'urbanizzazione (*urbanization as the central index of change [...] is unproductive*: pag. 247) e l'adozione di lingua e alfabeto latino in considerazione del ruolo secondario riconosciuto alla scrittura nelle società (p. 207: su cui si veda più avanti). — Paradossalmente il versante in cui il volume mostra maggiore debolezza è proprio l'impianto teorico e metodologico attinente i tre punti che ne costituiscono il sottotitolo, cioè stato, cultura e identità etnica. Si tratta di tre nozioni 'pesanti', che costituiscono problemi centrali ed enormi comuni a tutto il mondo italico, dall'Umbria allo Stretto di Messina, caratterizzato ininterrottamente dalla tensione tra particolarismi locali e tratti unificanti. Ma proprio perché le nozioni di stato, cultura, identità etnica, applicate al mondo antico e in particolare alla complessa realtà dei popoli italici, sono un banco di prova non solo per la prospettiva storica, ma anche per quella etno-antropologica, esse abbisognano, soprattutto nel caso specifico, di considerazioni dinamiche, di sfumature dialettiche e di continui affinamenti, che non sono presenti nel libro. Si colgono, anzi, alcune contraddizioni: per esempio, mentre si sostiene che la cultura si sovrappone all'identità etnica e ne è la marca, altrove si fanno anche richiami *to be much more cautious in seeing ethnic identity as changing in accordance with culture* e al fatto che *new features of the culture of the region do not necessarily have implications for identity* (pag. 216). Così, per quanto riguarda gli effetti della romanizzazione, mentre si ribadisce la necessità di commisurarsi *with a model promoted earlier of plurality of identities, rather than one*

*monolithic identity* si sostiene che *if a new element of identity emerges, it can only be in addition to a sense of being Umbrian* (pagg. 215-217). Ancora, mentre, da una parte, si sostiene che *the clearest manifestation of the increasing Roman influence on Umbrian culture between the Roman conquest and the Social War is the spread of the Latin alphabet and language* (pag. 203), dall'altra, *we should not in any case assume that language had the same determining force for identity as it does in the modern world* (pag. 216). E, infine, mentre viene avanzato il singolare dubbio *whether the initiative to start using Latin letters came from the stone-cutters (who might also undertake work for Latin speakers) or those commissioning the inscriptions* (come se i lapidici avessero un potere decisionale al pari dei committenti, soprattutto quando essi rappresentano la classe politica), si riconosce che il cambiamento di alfabeto *will have been a fairly uncomplicated process, given that writing will not have played a central role in most people's lives* (pag. 207), affermazione che contrasta con il peso complessivamente attribuito nel libro ai dati epigrafici come testimonianza del processo di romanizzazione e di cambio di identità. — In concreto, la debolezza dell'impianto teorico-metodologico relativo alla considerazione dell' 'etnicità' (che come si è detto, è un filo conduttore privilegiato dai recenti *trends* della storiografia anglossassone) si ripercuote sull'uso delle fonti invocate per metterla in evidenza. Ciò si traduce di fatto nel rendere ora concreta ora evanescente l'identità indigena che si vuol ricercare, talora negandola (appunto con l'insistere sulla frammentazione e sul particolarismo) talora esaltandola (rintracciandola come picco emergente nella poesia properziana [pag. 243], senza porsi, in questo caso, l'interrogativo di quanto, invece, nella poesia augustea le tradizioni locali siano opacizzate dal filtro romano e nello stesso tempo, sovrastimate dalla rivalutazione topica e retorica delle 'patrie' di origine come componenti amalgamate nell'unità dell'impero). — Le fonti documentarie prese in considerazione sono nominalmente tutte (le testimonianze letterarie, la documentazione epigrafica, le evidenze archeologiche, il quadro topografico), ma in modo difforme e non sempre equilibrato e non sufficientemente critico. Per esempio, non si affronta adeguatamente il nodo centrale della questione rappresentato da uno degli indicatori per eccellenza dell'identità etnica, come fattore unificante, cioè l'etnonimo degli Umbri di cui abbiamo testimonianze sia per via epigrafica (indigena e allogena) sia per tramite letterario. Dell'apparente contrasto tra il particolarismo statale e l'immagine degli Umbri come entità etnica filtrata dagli autori greci di V e IV secolo a.C si adduce *a seductive explanation for this in notions of a 'primordial' ethnic group, reflected in earlier references, which under the impact of state formation became divided into a number of smaller units retaining only vestiges of their earlier unity* (p. 27). La questione ha, in realtà, una portata ben più ampia, ripresentandosi in termini analoghi come comune denominatore nel rapporto tra etnonimi e frammentazione tribale praticamente per tutti gli altri popoli italici, dagli Ausoni, agli Opici, ai Sanniti, ai Lucani, ai Brettii. — Nello specifico degli Umbri, scarsa attenzione viene devoluta a due filoni testimoniali costituiti, da un lato, dalle tradizioni etnogenetiche antiche sugli Umbri, del loro rapporto con i Sabini e con gli altri popoli italici e, dall'altro, dai riflessi indiretti dell'identità umbra che possono cogliersi nelle Tavole di Gubbio. Questo eccezionale documento, che nel libro di Bradley ha una collocazione piuttosto marginale, se non per accenni all'organizzazione 'statale' che vi si riflettono, pur rispecchiando la situazione di una specifica comunità dell'Umbria, è certamente paradigmatico della tensione tra particolarismi locali e percezione unitaria di un' 'identità etnica' umbra. Infatti, il *nomen* 'umbro' (peraltro mai espressamente citato), che sembra, tuttavia, implicitamente delinearci nella formula di *exterminatio*, dove agli antagonisti prossimi della comunità dei Tadinati si giustappongono le alterità più lontane identificate nel *nomen* di tre grandi entità etniche (*Iapuzkum, Naharkum, Turskum nomen*) entro le quali vengono tripartiti i confini remoti di un'entità che in altro non può essere riconosciuta se non come scansione di un'identità etnico-territoriale del *nomen* umbro (T.I.VIb 57-60). — Il volume, dunque, si inserisce nel quadro complessivo della ricerca storica (in cui sono implicate necessariamente tutte le fonti documentarie) sul 'farsi' dell'Italia romana (come premessa per il 'farsi' dell'Impero) nella tensione tra retaggi indigeni e acquisizione di nuova (o nuove) identità. La scelta di una regione

comme l'Umbria, di cui costituisce una sintesi buona ed aggiornata delle attuali conoscenze, cogliendone le tappe e i percorsi fondamentali della ricerca, rappresenta certamente un buon spunto di riflessione per riguadagnare il carattere specifico ed idiosincratico delle singole identità locali e dell'impatto del processo di romanizzazione come fenomeno non uniforme, ma estremamente differenziato e variegato pur nei suoi tratti unificanti, sebbene occorra riconoscere che il saggio di Bradley, pur costituendo un utile tassello e offrendo anche apprezzabili spunti critici sull'attuale panorama scientifico, è ancora lontano dal dare adeguata risposta a tale problema. – P. POCETTI.

W. K. LACEY, *Augustus and the Principate. The Evolution of the System* (ARCA. Classical and Medieval Texts, Papers and Monographs, 35), Leeds, Francis Cairns Publications Ltd, 1996, 13.5 x 21.5, X + 245 p.

Le point de départ est constitué des premiers chapitres des *Annales* de Tacite, commentés dans la lignée de R. Syme : le point de vue de l' A. sera de déterminer comment le pouvoir d'Octave s'est progressivement imposé. L'A. n'a de cesse d'insister sur le fait que les dates de 27 et 23 n'ont pas l'importance décisive que certains leur accordent. Octave, en effet, accapara le pouvoir par un processus lent, subtil, irréversible. Les mises au point constitutionnelles de 27 et 23 apparaissent alors comme des points de départ ou des étapes de l'évolution du principat et non comme l'aboutissement d'un processus. Le livre s'applique à le montrer dans quelques sphères d'activité d'Octave : le legs républicain, les différents milieux sociaux et politiques, janvier 27 au Sénat, la *tribunicia potestas*, Agrippa après son double combat de 28-27, le début du « principat » (en 19), la religion traditionnelle, la succession impériale, la manipulation des institutions. Il ne s'agit donc pas d'une synthèse sur Auguste, mais d'une suite d'articles, pour la plupart déjà publiés, revus, sur les procédés d'accès à un pouvoir monarchique ; l'A. prend le temps d'analyser textes littéraires, monnaies, inscriptions. Sa bibliographie est principalement anglophone, incluant des ouvrages traduits en anglais. – B. STENUIT.

S. GOLDHILL (éd.), *Being Greek under Rome. Cultural Identity, the Second Sophistic and the Development of Empire*, Cambridge, University Press, 2001, 16 x 23.5, VIII + 395 p., rel. £ 45, ISBN 0-521-66317-2.

This collection of essays on one of the most trendy issues in modern historiography, namely the tracing of identities in multi-ethnic societies and political entities, manages to sum up views of prominent scholars on crucial aspects of the cultural life of the Roman Empire. The interaction between Greek and Roman culture has been addressed as a topic since the 18th century (when the term "Greco-Roman" was invented) but it is only recently that its in-depth exploration began. — The first of the three sections of the book focuses on the subjected populations of the empire and their attitude towards Rome and their own past. The essay by John Henderson, "From Megalopolis to Cosmopolis", traces the basic lines of proximity as well as friction between two political entities, Rome and the Achaean League, through the presentation of the personal dramatic story of the historian Polybius from Megalopolis, son of a prominent leader of the Achaean League, who was captured and taken as an "honourary" hostage to Rome, where he created personal ties with the powerful family of the Aemilii Pauli. The Greek intellectual set upon writing a major historical account of the confrontation between Greece and Rome. The choice of Polybius is excellent for the presentation of the political struggle between Greece and Rome which was partly combined with the ideological recognition of Roman supremacy and the cultural proximity – even if this was often based on imitation of Greek style and looting of Greek libraries and works of art. It is a pity, though, that Henderson's verbalism sometimes prevents him from making clear all his arguments and giving his topic

the depth of analysis it required. He manages, however, to epitomize the motivation of Polybius' writing in the following words: "Polybius' challenge is here defined as that narrow line of historical narration between the rock of truth and the hardplace of hectoring, self-aggrandizing rhetoric which is the stuff of subjugated Hellenism." (p. 48) — Although Maud Gleason's "Mutilated Messengers" is not quite in tune with the rest of the book, as it does not directly address questions of Greek or Roman identity, it does offer excellent insight on the issue of signals, symbols and communication within the Roman empire. As a multinational state, the Roman Empire was often lacking ways of effective communication among the various nations it comprised, or — even more important — between the state authorities and the subdued populations. Gleason looks carefully into Josephus' Jewish Wars and Jewish Antiquities, in order to reveal the meaning of not just any body language, but that of mutilated bodies of captives, deserters or just enemies. The use of brutal violence in torturing and mutilating hostages or ambassadors was often used as a mark of the domination and superiority of one part over the other. In her article, Gleason tries to understand the meaning of torture, which sometimes seems incomprehensible to our modern frame of mind, and always strikes us as a feature of former societies. She fully succeeds in this attempt, as can be gathered from her own words: "In situations characterized by hostility and suspicion, as well as linguistic incompatibility, we find the combatants trying to use human bodies as symbolic tokens in a crude *lingua franca*." (p. 83). — In an excellent and to-the point essay Rebecca Preston puts her finger on the issue of Greek and Roman cultural identity based on the examination of two texts, namely the "Roman Questions" and the "Greek questions" by Plutarch. "Roman questions, Greek answers: Plutarch and the construction of identity" aims at showing how the superiority of Greek culture was embedded in the mentality of Greek intellectuals of the Second Sophistic. Plutarch, as a member of the elite, was at the same time a Roman citizen, a priest of the cult of Isis, and a Greek intellectual. Preston shows how his mind was focused on the antithesis between Greece and Rome and on ways of overcoming it. Already in his "Parallel Lives", where biographies of prominent Greeks and Romans are juxtaposed, Plutarch proves that he conceived the two cultures as distinctively separate. A deep look into the "Roman Questions" proves that in fact Plutarch believed in the superiority of Greek culture, as Rome is seen as a power based on military action while its representatives are seen as worthy people lacking *paideia*. The latter was the highest value of the Second Sophistic, the need for it was stressed by its representatives, and it was exactly in this period that the idea that Greece conquered Rome took shape. Preston's essay describes this process in a vivid and lucid way. — The second section of the book, "Intellectuals on the margins" deals with the position of bi-cultural intellectuals and their attempt to bridge two worlds. It opens with Jas Elsner's essay on the alleged work of Lucian, *De Dea Syria*, which has tantalized scholars for over a century. Most attempts at defining the identity of the author of the work have focused on style; Elsner goes beyond that, and examines on which foundation myths and on which traditions the work is based, in order to draw the final — but not ultimate — conclusion that the important issue is not the actual name of the author, but his cultural identity, which is clearly Syrian with a deep knowledge of the Greek context. His attempt, though, is to elevate a local Syrian temple to the status of a religious center of universal appeal. In this respect, Elsner successfully addresses the issue of the identities of intellectuals who had accepted Greek culture but tried to use it in order to raise the status of their own birthplaces. — The second essay is by the editor himself, Simon Goldhill, and deals with a focal point of Greek culture, namely beauty and aesthetics. "The erotic eye: visual stimulation and cultural conflict" can be misleading as a title, as the author seems less interested in eroticism *per se* and more in the Greek pleasure of viewing beautiful things, which extends to everything, from houses to objects and then to people and the nature, and is usually accompanied by a desire to describe what the eye looks at — hence giving birth to art in its various forms. In the course of his essay, Goldhill examines the attitude towards viewing and describing in several authors of antiquity, Greeks and "aliens", pagans and Christians alike. The variety of attitudes displayed, from Philo of Alexandria to

Tertullian, from Achilles Tattius to Clement and then to Lucian reveals attitudes towards visuality which became a central point among intellectuals in the era of the Second Sophistic ; Goldhill attempted to add to it political significance as well, in a Roman world with Greek overtones. To be persuaded about this, though, the reader would require stricter and clearer argumentation. — The section concludes with Froma Zeitlin's "Visions and Revisions of Homer", which focuses on the popularity of Homer throughout Hellenistic and Roman times. Zeitlin sees Alexander the Great's love for Homer as a major factor for this popularity and claims that both the king and the poet became the two figures which formed the "points of reference for Hellenic culture" (p. 205). As Alexander influenced the political and military achievements of the Hellenistic Kings and Roman Emperors, Homer permeated the cultural atmosphere of the Hellenistic and Roman times, and affected artistic expression, theatrical, pictorial etc. and was actually elevated to the status of supreme authority. Zeitlin's research is exhaustive and interesting, although the essay seems slightly larger in extent than it should. — The third and last section of the book focuses on the relation between men and topography, and the shift of the sense of belonging from specific places to the notion of "culture". Its inaugural essay is Tim Whitmarsh's "Greece is the World", which concentrates on the notion of exile and its development into a *topos* for the human condition by authors of the Second Sophistic. Indeed exile has been a favourite topic for many second-century writers, and its meaning has been significantly altered since classical times: whereas in the past estrangement from one's city and its social context was a major misfortune, in Roman times it could even be beneficial; this change was made possible by the spread of a uniform Greco-Roman culture, by the development of the idea of cosmopolitanism as a superior way of life, and by the development of philosophical ideas, particularly those of Stoicism. The author examines the writings of three generations of Stoic philosophers, Musonius, Dio of Prusa and Favorinus, in order to explain not only their attitude towards exile and the formation of a new identity, or even a new *patria*, but also the political tendency of exiling philosophers from Rome, characteristic of stressful periods of Roman History. Whitmarsh's article is well-documented and up-to-date concerning the international bibliography on the topic, which he approaches with a critical eye. — Onno Van Niff's essay on "Local heroes : athletics, festivals and elite self-fashioning in the Roman East" is very revealing already from its title. Following a very detailed epigraphic study, Van Niff deploys the importance accorded by provincial cities of the Roman empire, particularly in Asia Minor and the Levant, to the organization of athletic games, imitating the style and even the name of the traditional athletic games of mainland Greece. The author stresses the fact that spending extravaganza on those games was a way for the local elites – even those of non-Greek origin – to legitimize their social position and their cultural status as members of the upper class of the empire. — The last section of the book also deals with the issue of the formation of elites, but in another cultural context: that of the Jewish population of the empire. Seth Schwartz's "The Rabbi in Aphrodite's baths" is a lively-written article, examining the conflicts experienced by the Jewish rabbis in their effort to maintain both their ideological integrity and their social status as members of the city elite in a Roman environment. Basing himself mainly on Mishnaic sources, Schwartz concludes that the rabbis had to make concessions regarding their lifestyle, including accepting idols in public spaces and baths in particular, in order not to be excluded from the civic environment, which was vital for the survival of the Jewish element in general. — Despite the fact that the book does not focus strictly on the issues of Greek and Roman identity, it constitutes a major contribution to the exploration of the formation of identities within the Roman Empire.

Aphrodite KAMARA.

Y. LE BOHEC & Catherine WOLFF (éd.), *L'armée romaine de Dioclétien à Valentinien I<sup>er</sup>. Actes du Congrès de Lyon (12-14 septembre 2002)*

(Collection du Centre d'Études Romaines et Gallo-Romaines. Nouvelle série, n° 26), Lyon, Diffusion de Boccard, 2004, 21 x 29.5, 540 p., br., ISBN 2-904974-25-3.

La présentation de ce volume, qui fait suite aux *Actes* du congrès de 1998 sur « Les légions de Rome sous le Haut-Empire », n'est malheureusement pas à la hauteur de son contenu : nombreuses coquilles, mise en forme peu respectueuse des conventions typographiques, absence de normalisation des références aux sources et aux travaux, absence d'index (il devrait faire l'objet d'une publication ultérieure), absence de table des abréviations – chaque auteur offrant (ou non) une liste plus ou moins exhaustive des abréviations auxquelles il a eu recours... Ces *Actes* méritaient mieux : trente-six contributions, pour moitié en français, présentant de nombreuses facettes de l'énorme machine militaire qui formait l'assise du pouvoir impérial romain, depuis les réformes décisives de Dioclétien et de Constantin jusqu'au désastre d'Andrinople (378). Précédées d'un rappel des crises militaires répétées du III<sup>e</sup> s. et de leurs conséquences (Y. Le Bohec), elles se répartissent en quatre sections. La première passe en revue les sources disponibles : sources juridiques (A. Magioncalda), papyrologiques (B. Palme), épigraphiques (M. Absil, C. Schmidt Heidenreich), numismatiques (J. Chamero), archéologiques (M. Reddé) et bien entendu littéraires (G. Sabbah), avec un traitement particulier réservé à Ammien Marcellin (C. Castillo) et au *De rebus bellicis* (H. Jouffroy, qui en donne une traduction française). Une deuxième section rend compte de la diversité des situations d'une province à l'autre : péninsule ibérique (P. Le Roux), Bretagne (M. Hassall), Gaule (R. Brulet sur le casernement des troupes, R. Fellmann sur la légion Ia Martia), Proche-Orient (M. Gichon, A. Lewin, S. Daris), Afrique (Y. Le Bohec, P. Morizot, J.-P. Laporte, N. Villaverde Vega). Les auteurs qui s'étaient engagés à traiter plus spécifiquement des trois armées les plus importantes, celles des Gaules, d'Illyrie et d'Orient, n'ont hélas pas remis leur contribution à temps. Dans une troisième section sont envisagés, parfois par le biais d'études de cas (G. Mennella, C. Ricci, M. Mayer), divers aspects de l'organisation militaire, notamment la tactique et les types de troupes (E. L. Wheeler sur la phalange depuis la fin de la République, S. Janiard sur le sens d'*armatus* et de *scutatus*), le système de recrutement (remarquable mise au point de J.-M. Carrié sur le recrutement fiscalisé), la carrière et la hiérarchie (Th. Drew-Bear et C. Zuckerman sur les officiers sortis du rang, S. Perea Yébenes sur le *cornicularius*), l'évolution de la bureaucratie militaire (P. Cosme). Enfin, une quatrième partie aborde quelques sujets socio-économiques ou religieux, souvent passionnants et qui auraient à eux seuls mérité un colloque : les désertions (G. Wesch-Klein), l'utilisation du tonneau au détriment de l'amphore dans les sites militaires (G. Baratta), les activités économiques des vétérans (E. Todisco), l'armée romaine et le christianisme (M. F. Petracchia, M. Traverso, R. Bartoloni, R. Haensch). On regrettera peut-être l'omission de questions cruciales, entre autres à propos des *dediticii/laeti*, mais le menu, on a pu s'en rendre compte, était déjà fort copieux. – Ét. RENARD.

S. K. Ross, *Roman Edessa. Politics and Culture on the Eastern Fringes of the Roman Empire*, 114-242 CE., London - New York, Routledge, 2001, 14.5 x 22.5, XIII+ 204 p., rel. £ 45.00, ISBN 0-415-18787-7.

Le volume de S. K. Ross est le fruit d'une thèse de doctorat présentée à l'Université de la Californie (Berkeley) en 1997. L'arc chronologique pris en considération indique bien que l'A. a focalisé son intérêt sur l'Édessa de l'époque romaine, donc pré-chrétienne, sans toutefois laisser entièrement de côté les développements de la ville comme centre religieux et littéraire à l'époque chrétienne. L'objectif majeur de l'enquête, basée sur un dossier grec, romain et syriaque pour l'essentiel, est de suivre l'évolution d'Édessa (moderne Ürfâ en Turquie), cité commerciale importante, capitale du district mésopotamien de l'Osroène, milieu fort hétérogène, de culture syria-

que, influencé par le monde parthe, araméen, arabe et perse, soumis aux influences grecques, puis romaines. Le moment capital est celui de l'intégration dans l'empire romain (comme *municipium*, puis comme *colonia*), avec l'invasion de la Mésopotamie par Trajan en 114 apr. J.-C., puis l'absorption d'Édessa dans l'empire romain en 242, avec ses conséquences sur le plan culturel, linguistique, religieux, architectural et militaire, en pleine période d'opposition entre Rome et les Sassanides. — Le volume est composé de six chapitres, précédés d'une introduction et suivis par une conclusion. L'organisation de la matière est chronologique : la première Édessa (sous les Séleucides), l'arrivée de Rome, le passage de royaume autonome à province de l'Empire, une dynastie locale au service de Rome (la dynastie des Abgarides), l'« âge d'or » pré-chrétien et, enfin, le début de la christianisation et son impact culturel. Papyrus, parchemins, inscriptions, monnaies, mosaïques, etc. sont mis à contribution pour recomposer l'image d'un brillant centre multi-culturel où cohabitèrent les divinités syriennes, babyloniennes, les philosophes grecs néo-platoniciens et les défenseurs du manichéisme. — Cet intéressant volume, qui illustre bien la complexe réalité de l'Orient hellénistico-romain, contient encore un appendice numismatique sur le monnayage d'Abgar X et le monnayage romain, une bibliographie et un index.

Corinne BONNET.

Cyril MANGO (éd.), *The Oxford History of Byzantium*, Oxford, University Press, 2002, 18.5 x 25, XVIII + 334 p., rel. £ 30, ISBN 0-19-814098-3.

Ce livre richement illustré est l'œuvre de douze byzantinistes. Même si tous ne font pas l'unanimité – je songe en particulier à W. Treadgold dont les thèses sur l'armée sont largement contestées –, la qualité d'ensemble du recueil ne s'en ressent pas. Car ce bel ouvrage, bien que nourri des recherches les plus récentes, ne se présente pas comme une somme érudite (l'absence de notes infrapaginales l'indique assez), mais comme un tableau de l'histoire de l'Empire romain d'Orient et de sa civilisation destiné à un large public. Le fil chronologique, de la fondation de Constantinople à sa prise par les Turcs (306-641 par P. Sarris, 641-780 par W. Treadgold, 780-1204 par P. Magdalino, 1204-1453 par S. W. Reinert), est entrecoupé de chapitres tour à tour consacrés à la vie dans les villes et les campagnes d'Orient aux IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s. (C. Foss), au triomphe du christianisme et à sa coexistence difficile avec une culture héritée de l'Antiquité païenne (C. Mango), à l'émergence de l'Islam (R. Hoyland), à la crise iconoclaste (P. Karlin-Hayter), à la renaissance des lettres et des arts entre 780 et la fin du X<sup>e</sup> s., aux missions contemporaines d'évangélisation des peuples slaves (J. Shepard), au renouveau culturel sous les Paléologues (I. Ševčenko) et au développement parallèle d'une culture originale dans les territoires passés sous contrôle « franc » (E. Jeffreys et C. Mango). S'en dégage une vue à la fois synthétique et concrète de l'histoire du monde byzantin, que complètent sept encarts de deux à six pages, illustrant des thèmes plus particuliers, tels que les pèlerinages, le commerce ou le monachisme. – Ét. RENARD.

## ARCHÉOLOGIE

R. MATTHEWS, *The Archaeology of Mesopotamia. Theories and Approaches* (Approaching the Ancient World), London - New York, Routledge, 2003, 14 x 21.5, XIII + 253 p., br., ISBN 0-415-25317-9.

En sa qualité de Directeur des Instituts britanniques d'archéologie à Bagdad et à Ankara, Roger Matthews était certainement un des spécialistes les mieux à même d'initier un large public aux aspects théoriques et pratiques de l'archéologie mésopotamienne. Le propos est réparti en sept chapitres. Tout d'abord (*Defining a disci-*

pline : *Mesopotamian archeology in history*), il s'agit de préciser les contours historiques d'une discipline qui n'émerge que progressivement et qui définit de manière forcément « relative » son objet d'étude. Ainsi le concept même d'Orient (cf. les travaux de Saïd) est-il hautement problématique. Seule une approche croisée reposant sur l'histoire culturelle et sur l'anthropologie archéologique a permis, ces dernières décennies, d'avancer dans la définition de paramètres critiques. Le second chapitre (*Tools of the trade. Scope and methods of Mesopotamian archaeology*) aborde une série de problèmes très intéressants : l'évolution des techniques de fouilles et de l'interprétation des résultats, l'apport des *surveys*, le rapport entre archéologie et assyriologie (avec de nombreuses références aux travaux exemplaires de M. van de Mierop), la question du canevas chronologique. Le chapitre trois (*Tracking a transition : hunters becoming farmers*) est consacré à la révolution néolithique, donc à la naissance de l'agriculture et à la sédentarisation, avec cette extraordinaire interaction entre l'homme et son milieu (l'eau, la terre, les plantes, les animaux, le climat). Le chapitre quatre (*States of mind : approaching complexity*) se tourne vers la période suivante, celle des premières formations proto-urbaines et des premières villes caractérisées par la différenciation socio-professionnelle, un univers complexe que l'archéologie s'efforce de saisir dans ses diverses articulations, sans toujours parvenir à étiqueter les réalités qui sortent du sol (temple, palais ?). Fort intéressant, le chapitre 5 (*Archaeologies of empire*) qui explore la manière dont la recherche sur le terrain peut apporter sa contribution à l'étude des mécanismes de conquête et de dilatation des territoires, à la connaissance de la dynamique ascendante et descendante des grandes puissances, depuis l'empire paléo-akkadien de Sargon jusqu'aux expériences assyriennes, babyloniennes ou perses. Le chapitre 6 (*People's pasts*) réfléchit sur les aspects de la vie sociale mis en lumière par l'archéologie : l'urbanistique, l'habitat, l'alimentation, les pratiques funéraires, le nomadisme... Enfin, le chapitre 7 (*Futures of the Mesopotamian past*) trace des perspectives pour le futur d'une discipline qui, on a pu s'en rendre compte très récemment, dépend aussi en bonne partie des aléas de la vie politique en Orient. — L'excellent ouvrage de notre collègue britannique, doté d'une riche bibliographie, fruit d'une connaissance intime des réalités décrites et d'une longue expérience sur le terrain, constitue une réflexion hautement stimulante, dont la lecture est conseillée à tous les historiens de l'Antiquité que l'Orient intéresse.

Corinne BONNET.

R. M. COOK & P. DUPONT, *East Greek Pottery* (Routledge Readings in Classical Archaeology Series), London - New York, Routledge, 2003, 15,5 x 23,5, XXIX + 226 p., br., ISBN 0-415-30586-1.

Il s'agit de la réédition en version brochée du livre classique de Cook et Dupont, paru en 1998, et qui a fait date : pour la première fois, on parvenait à mettre de l'ordre et à présenter de manière sommaire l'état actuel de la recherche dans le domaine extrêmement complexe de la céramique fine et des amphores de la Grèce de l'Est. Il s'agit d'un outil indispensable pour le spécialiste, mais aussi pour l'étudiant sérieux de l'archéologie, du commerce et de l'art de la Grèce antique. Ce tirage économique le rend désormais facilement accessible. — D. PALÉOTHODOROS.

Maria Luisa FAMA & V. TUSA, *Le stele del Melichios di Selinunte* (Archeologia mediterranea e del Vicino Oriente, 1), Padova, Aldo Ausilio Editore - Bottega d'Erasmus, 2001, 97 p. + 37 pl. + 2 fig.

Le sanctuaire de la Malophoros de Sélinonte est une aire sacrée qui présente un intérêt particulier, tant pour les archéologues et historiens de l'art que pour les historiens des religions, en raison de la richesse des matériaux archéologiques, iconographiques et épigraphiques qui y ont été découverts. On rappellera qu'en 1992, Martine Dewailly a publié une première étude typologique relative à ce matériel, en

l'occurrence : les « statuettes aux parures ». M. L. Famà présente ici, en collaboration avec V. Tusa, les stèles de pierre provenant de l'aire sacrée de Zeus Meilichios située immédiatement au nord du τέμενος de la Malophoros. V. Tusa introduit le volume par une mise au point synthétique sur cette aire sacrée, tandis que M. L. Famà affronte toutes les problématiques liées à ce groupe d'objets, à savoir la chronologie, la typologie, les caractères spécifiques et les parallèles. — Il est opportun de rappeler que l'aire sacrée dont proviennent les stèles a connu deux phases d'utilisation : une première phase entre la fin du VII<sup>e</sup> et le début du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C., la seconde entre le IV<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> s., qui coïncide parfaitement avec la présence punique sur le site de Sélinonte jusqu'au moment où intervient la conquête romaine. V. Tusa reprend les acquis essentiels de l'histoire des fouilles (à partir de Gabrici) soigneusement dressée par Martine Dewailly, et met en évidence le fait que l'aire sacrée de Meilichios ne doit pas être considérée comme une annexe du sanctuaire de la Malophoros : il s'agit en fait d'un espace cultuel autonome et distinct, principalement caractérisé par un grand espace à ciel ouvert, au sein duquel les offrandes votives étaient déposées, assorti d'un petit temple, avec mur de protection, remontant probablement à l'époque punique. Les inscriptions ne laissent aucun doute sur l'identité du destinataire : Zeus Meilichios, dont la figure a récemment été analysée de manière approfondie par Nicola Cusumano (« Il culto di Zeus Meilichios », in *MYTHOS* 3 [1991], p. 19-47). Le titulaire du lieu de culte était certainement flanqué d'une parèdre, comme le suggèrent la majorité des stèles qui portent la représentation de deux têtes humaines, celles du couple divin (en partie anthropomorphisé) vénéré sur place. Il n'est pas aisé d'attribuer un nom à la parèdre de Zeus Meilichios : M. L. Famà avance l'hypothèse d'une identification à Héra, mais d'autres propositions ont été formulées par divers spécialistes. Durant la période d'influence punique, le couple divin fut interprété comme Baal Hammon et Tinnit (ou Tanit). — On peut songer à attribuer au culte sélinontain de Meilichios et sa parèdre le texte gravé sur une lamelle de plomb, connu comme la *Lex sacra* de Sélinonte et publié en 1993. Remontant au V<sup>e</sup> s. av. J.-C., ce document présente les règles cultuelles en vigueur dans les pratiques purificatoires, tant pour les groupes que pour les individus. Ce texte, qui présente un intérêt religieux et institutionnel exceptionnel, notamment pour comprendre la dynamique existant entre culte public et culte privé, métropole et colonie, reste néanmoins d'interprétation périlleuse dans la mesure où son origine précise est inconnue. On ne peut donc être sûr que les deux Zeus Meilichioi mentionnés dans le texte doivent être mis en rapport avec l'aire sacrée de Sélinonte dont proviennent assurément les stèles. — Tel est le contexte historique, archéologique et cultuel dans lequel s'inscrivent les quatre-vingt-onze stèles étudiées par M. L. Famà. L'A. distingue deux catégories principales : les stèles aniconiques et les stèles figurées. Leur chronologie n'émerge pas des données de fouilles, dans la mesure où Gabrici n'a, pour l'essentiel, pas compris la stratigraphie du lieu, ainsi que le démontre la minutieuse analyse de l'A. Quoi qu'il en soit, le cadre chronologique qui se dégage est le suivant : les premières stèles apparaissent à la fin du VII<sup>e</sup> et au début du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. ; jusqu'en 409, on rencontre diverses typologies de stèles : aniconiques, figurées, inscrites et anépigrahes. Après 409 et durant tout le IV<sup>e</sup> s., l'usage de dédier des stèles tant figurées qu'aniconiques se poursuit, et peut-être même jusqu'au III<sup>e</sup> s. pour les stèles aniconiques. — M. L. Famà précise, dans le chapitre suivant, la consistance effective des découvertes, en prenant aussi en considération les stèles à peine esquissées, non profilées, voire même des pierres brutes dont l'identification s'avère aujourd'hui extrêmement problématique. On doit en effet imaginer que, dans l'aire sacrée de Meilichios, étaient dédiées, outre les stèles plus ou moins élaborées, de nombreuses pierres simples, brutes même, dont on a perdu toute trace. L'A. rappelle à bon escient qu'une telle pratique dédicatoire n'est pas sans parallèles dans la vie culturelle grecque, par exemple à Naxos ou à Métaponte (les ἄγροὶ λίθοι). Ce type d'offrandes était certainement fonctionnel par rapport à un culte chtonien, lié à la terre et à l'agriculture. Dans la pierre, croyait-on, résidait ou se manifestait la puissance de la divinité qui était donc représentée ou évoquée par le biais de ces objets, souvent en compagnie de sa parèdre. Il existe de très nombreux parallèles dans le monde méditerranéen en général, de l'époque préhistorique et historique. C'est

sans doute la raison pour laquelle cette pratique sacrée fut facilement adoptée tant par les Grecs que par les Puniques de Sicile, sans oublier les milieux « indigènes » (ce qui, conventionnellement, renvoie à ce qui n'est ni grec, ni punique) auxquels l'A. attribue un groupe important de stèles caractérisées par un « primitivisme exaspéré » (donc intentionnel). — Le volume fournit naturellement toutes les données nécessaires sur le groupe de stèles prises en considération, sur la matière, sur les techniques, sur la typologie qui s'articule en quatre catégories : stèles aniconiques (A, 5%), stèles avec une tête humaine (B, 10%), stèles avec deux têtes humaines (C, 83%) et stèles avec quatre têtes humaines (D, 2%), le tout correspondant à une trentaine de morphologies différentes. — Le catalogue occupe, comme il se doit, la partie centrale de la publication et est suivi de deux chapitres d'analyse extrêmement riches et approfondis. L'A. tente de tirer au clair la question de la chronologie et celle de la signification des typologies en rapport avec la configuration multi-culturelle de l'aire sacrée de Sélinonte. Il ressort clairement de son analyse qu'une grande diversité d'offrandes étaient présentes synchroniquement, une donnée que l'A. met en rapport avec le caractère privé, donc « libre » du culte : on aurait à faire à un art « mineur », « pauvre » (sans que l'on attribue une connotation négative à cette expression, issu de commanditaires privés, peu exigeante, dont le langage figuratif, pauvre et élémentaire, fournit bien peu d'éléments pour l'identification des divinités évoquées. Il serait intéressant de comprendre si, comme dans le cas du culte athénien de Zeus Meilichios, l'anthropomorphisme est directement lié à l'hellénisation ou s'il a aussi été véhiculé par la culture punique, qui s'inspira largement de modèles grecs. L'examen de la culture figurative de Mozia semble confirmer ce second point. Il s'agit, du reste, d'un anthropomorphisme très relatif qui ne touche que la représentation du visage, une caractéristique qui, comme l'a bien souligné la regrettée Antonia Ciasca, correspond à une longue tradition dans l'art phénico-punique, dans divers secteurs de production comme les amulettes ou les masques en verre, terre cuite et métal. Le visage semble donc avoir été investi d'une valeur religieuse et magique particulière que les stèles illustrent magistralement puisqu'elles ne comportent que ce seul élément de la physiologie humaine. — Sur le plan stylistique, divers courants artistiques se manifestent dans les modalités de représentation des têtes, en rapport avec les styles de la coroplastie et de la sculpture en marbre ; on reconnaît en effet une inspiration respectivement des modèles de la Grande-Grèce, du monde étrusco-italique et de la culture phénico-punique (modèles nord-africains, sardes et siciliens). Certains styles, comme par exemple l'habitude de tracer un visage triangulaire, peuvent être mis en relation avec une culture figurative indigène punicisée. — La lecture historico-culturelle de ce riche matériel mérite toute notre attention. Sur la base des données chronologiques, on peut déduire que les pratiques dédicatoires attestées par les premières stèles aniconiques remontent à la phase la plus ancienne de l'occupation mégarienne du site. L'élément indigène se manifeste, pour sa part, par le biais de sa capacité de résistance et de survie depuis le VI<sup>e</sup> s., avec une série d'offrandes bien identifiables comme telles, de sorte que l'on ne peut exclure la présence d'un culte indigène sur place dès avant l'arrivée des colons grecs de Mégare. Durant les VI<sup>e</sup>, V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> s., des pratiques culturelles grecques, puniques et indigènes cohabitèrent pacifiquement en un même sanctuaire, selon des modalités légèrement différentes que nous ne percevons qu'avec difficulté en raison du manque d'homogénéité de la documentation. Ce type de situation ne constitue du reste en rien une exception pour la Sicile. — En conclusion, l'intérêt spécifique des stèles de Meilichios à Sélinonte réside dans le fait qu'elles reflètent un culte privé, donc un art populaire, non cultivé, expression de diverses cultures qui dialoguent par le biais de la vénération d'un couple divin assimilé par chaque groupe ou chaque individu. Comme le remarque justement l'A., une seule catégorie d'objets ne peut suffire à éclairer tous les aspects d'un culte fortement « syncrétique », emblématique d'une Sicile antique multi-ethnique qu'il est utile de relire avec un regard nouveau, affranchi des modèles unilatéraux de l'historiographie grecque antique. En attendant d'autres études de ce genre, on soulignera en tout cas l'apport très significatif et stimulant d'un volume riche de perspectives historiques et culturelles. — Corinne BONNET.

B. ANDREAE, *Skulptur des Hellenismus*, München, Hirmer Verlag, 2001, 25 x 30.5, 253 p. + 208 ill. coul. & n./b., rel. EUR 118, ISBN 3-7774-9200-0.

L'A. déclare d'emblée ses intentions de présenter dans ce volume l'évolution de la sculpture hellénistique, en se basant sur les derniers résultats de la recherche et en faisant référence à des événements historiques précis. Suivant le schéma adopté dans les autres monographies de la série Hirmer, le livre comprend une introduction théorique, des planches et une documentation, qui traitent des œuvres majeures de la période entre la mort d'Alexandre en 323 av. J.-C. et la bataille d'Actium en 31 av. J.-C. — Dans la partie introductive, l'A. éclaire avec justesse le processus de l'évolution de la sculpture hellénistique et sa problématique ; les pièces représentatives de chaque période sont examinées en même temps que les circonstances dans lesquelles elles ont été créées. La discussion touche plus précisément aux sujets suivants : (1) l'intérêt renouvelé pour l'art hellénistique, (2) l'art hellénistique en tant qu'accomplissement de l'art grec, (3) la sculpture hellénistique et l'imitation de la nature, (4) les problèmes de transmission (originaux, copies, créateur et imitateur) et (5) la sculpture hellénistique en tant que témoin de son époque. Ce dernier chapitre, constituant au demeurant le cœur de la discussion, traite par ordre chronologique des grands moments de la sculpture hellénistique, à savoir : (a) la passion et la force de volonté à l'époque des diadoques (323-280 av. J.-C.), (b) la beauté et la grande simplicité à l'époque de l'équilibre des forces entre 280 et 230/201 av. J.-C., (c) le naturalisme et le réalisme de la dernière génération du III<sup>e</sup> s. av. J.-C. (230-201 av. J.-C.) et l'influence d'Alexandrie sur la sculpture hellénistique, (d) la connaissance de soi-même et la vue rétrospective sur l'art classique, à l'époque de la liberté retrouvée après la première incursion de Rome (201-168 av. J.-C.), (e) la force et la revendication de l'époque de confrontation, en termes artistiques, entre Pergame et Rome (168-148/133 av. J.-C.), (f) les Muses, l'amour et le vin à l'époque du repli de l'art sur le domaine privé (148/133-85 av. J.-C.) et (g) le dernier essor, moment de vérité et de vérisme dans l'art hellénistique tardif (103/85-31 av. J.-C.). — La partie médiane du volume est constituée par deux cent huit planches en couleur et en noir et blanc de haute qualité, représentant, dans l'ordre chronologique, les chefs-d'œuvre de la sculpture hellénistique, classés selon des critères historiques et de contenu, qui mettent toutefois également en évidence l'évolution stylistique esquissée dans l'introduction. Parmi les cent quarante-quatre œuvres originales ou copies romaines reproduites sur les planches, le décor sculpté du grand autel de Pergame tient une place à part, tout comme les groupes mythologiques de Sperlonga et le Laokoon. — Dans la troisième partie, la description individuelle de chaque pièce représentée esquisse aussi une analyse du contexte historique et spirituel, ainsi que des relations entretenues entre les différents œuvres. Cette partie s'enrichit en outre de cent soixante-neuf illustrations de petit format en noir et blanc : en complément aux planches, elles apportent des éléments de comparaison et d'autres vues des sculptures déjà représentées en grand format. Le volume est muni à la fin d'une bibliographie, d'un index des œuvres ainsi que d'un index général. — De façon générale, la discussion sur l'évolution de la sculpture hellénistique reflète quasi exclusivement les vues personnelles de l'A., présentées déjà ailleurs, en négligeant les opinions contradictoires exprimées par d'autres chercheurs ou bien celles qui explorent d'autres aspects du sujet. L'A. a notamment pour centre d'intérêt l'œuvre du sculpteur Phrymachos, ce qui conditionne tout à la fois le choix des œuvres examinées et l'ampleur de leur présentation. L'histoire de la sculpture hellénistique apparaît essentiellement comme une succession de sculpteurs, dont les créations ont préparé l'œuvre de Phrymachos ou bien sont influencées par elle. Ainsi, des portraits romains sont pris en compte, tandis que des monuments importants mais qui ne servent pas le but de l'auteur — comme le Pugiliste des Thermes, la frise de l'Artémision de Magnésie ou celle de l'Hékataion de Lagina — sont omis ou tiennent une place secondaire dans la discussion. D'autre part, l'omission totale de catégories entières de sculptures — comme les reliefs votifs ou funéraires — n'est pas fondée de façon convaincante. Le livre constitue donc uniquement une présentation

chronologique de l'œuvre de certains grands sculpteurs, tandis que d'autres aspects fondamentaux de la question, comme le rôle des commanditaires dans le choix des sujets représentés ou bien la grande variété de ces derniers, ne sont pas discutés.

Eurydice LEKA.

D. L. BOMGARDNER, *The Story of the Roman Amphitheatre*, London - New York, Routledge, 2000, 18 x 25.5, XIX + 276 p. + 83 pl. + 45 fig., rel £ 60, ISBN 0-415-16593-8, br. ISBN 0-415-30185-8.

The amphitheatre is one of the most characteristic types of Roman architecture. Although the technical details of this architectural type have been thoroughly examined in a number of special studies, its social and political significance has not been fully clarified yet. D. L. Bomgardner's study tries to cover this gap in a very interesting way. — The book is organized into five chapters. The first one deals with the Colosseum: D. L. B. makes a synthesis of the existing studies on the design features of this monument, thereby establishing connections between architectural characteristics and the social status of the *Vrbs*. At a second level, he investigates the psychological interactions between architecture and the spectator. The subsection on the administration of the spectacles is also worth mentioning. In the second chapter, D. L. B. traces the origins and early development of the amphitheatre, using the monument of Pompei as his main example. This is seen in connection with the origin and development of the gladiatorial games and the *uentiones*. The author criticizes Pliny's contention that the first amphitheatre was built for the spectacles given by C. Scribonius Curio in 52 B.C. Instead, in the light of the platform discovered at Corinth, he proposes a link with Classical Greek and Hellenistic architecture. However, the poor state of preservation of the Corinthian monument makes D. L. B.'s theory very problematic. On the other hand, one cannot exclude a possible connection with theatres and stadia. Vitruvius's remarks on amphitheatres could also be used in this respect. In chapter three, D. L. B. offers a number of case studies of representative monuments (Verona, Puteoli, Capua, Arles and Nîmes). M. WILSON JONES's technical analysis ("Designing Amphitheatres", *MDAI(R)* 100 [1993], p. 391-442) and J.-C. GOLVIN's description (*L'amphithéâtre romain*, Paris, 1988) are used and complemented in a sophisticated way to demonstrate the social dimension of the monuments. Chapter four is devoted to North African amphitheatres. After a short introduction to the history of the African Provinces, the author offers a thorough discussion of the amphitheatres of Carthage, El Jem (Thysdrus), Iol Caesarea (Cherchel) and Tipasa, adding a catalogue of the amphitheatres of North Africa. The catalogue includes dimensions and seating estimates, based for the most part on the author's personal fieldwork and Golvin's study. Chapter five is titled "Endings and New Beginnings". D. L. B. first focuses on the monuments of Salona, Bordeaux (Palais Gallien), Rome (Anfiteatro Castrense) and Castra Albana. The reasons for the final abandonment of the amphitheatres (Christian reaction, imperial actions against gladiatorial *munera*, financial conditions) and their reuse during the Medieval period form the postscript of this study. An appendix containing the decree (*senatus consultum*) of the emperors Marcus Aurelius and Lucius Verus limiting the price of the gladiators has been added to the book. D. L. B. also offers a select bibliography (until 1999) that covers a variety of topics (architecture, ideology, society, politics), to which the studies of M. FINCKER ("*Opus quadratum, opus mixtum* : l'exemple des amphitheatres d'Arles et de Bordeaux", in M. GALÁN BENDALA, C. RICO, R. ROLDÁN GÓMEZ [eds], *El ladrillo y sus derivados en la época romana*, Madrid, 1999, p. 265-275) and A. HÖNLE, A. HENZE, *Römische Amphitheater und Stadien. Gladiatorenkämpfe und Circusspiele*, Luzern, 1984) could be added. — Definitely, "The Story of the Roman Amphitheatre" is a very well documented study, accessible to a wide audience. Nevertheless, from time to time the reader is likely to miss the central point of each chapter, due to the complicated division of the chapters (see, for example, the subsections "conclusion", "epilogue", "reprise" in chapter five). Also, it would have

been better if the order of the first two chapters had been preserved. Furthermore, a more detailed table of contents and index might have been useful. In general, D. L. B.'s study is an excellent example of how the study of buildings, and specifically of public monuments, can be used in social history. It offers a fresh new perspective on the study of Roman architecture. – G. A. ZACHOS.

F. STILP, *Mariage et suovetaurilia. Étude sur le soi-disant « Autel de Domitius Ahenobarbus »* (RdA. Supplementi, 26), Roma, Giorgio Bretschneider, 2001, 23.5 x 30, 134 p. + 77 fig., br., ISBN 88-7689-160-9.

Ce prétendu « Autel de Domitius Ahenobarbus » est tellement contesté et a donné lieu à tant d'hypothèses que F. Stilp a jugé bon de passer tout cela au crible, afin de préciser ce qui est sûr pour permettre d'avancer à l'avenir dans la bonne direction. C'est seulement en 1683 qu'on entend parler de ce bas-relief présent dans un palais romain, sans rien savoir de sa provenance. En 1811, il part à Paris et, en 1816, une moitié va à Munich tandis que l'autre sera achetée par le Louvre. Il faut attendre 1896 pour qu'un critique d'art songe à les rapprocher. On discute le sujet exact des deux scènes, leur date de composition et leur situation dans la Rome antique. Après une étude rigoureuse et détaillée des deux panneaux (avec soixante-dix-sept photos à l'appui), Stilp tire quelques conclusions qui lui paraissent acquises. — La scène du mariage concerne celui de Neptune et d'Amphitrite trônant sur un char. L'œuvre devait orner un temple de cette divinité. L'autre moitié concerne un *Suovetaurilia*, sacrifice romain d'un porc, d'une brebis et d'un taureau en vue d'une purification. Mais en l'occurrence, l'ordre des animaux a été inversé et la scène a été ajoutée à la précédente. Il doit s'agir d'une lustration à la fin d'un recensement romain ; le commanditaire pourrait bien être le censeur représenté deux fois pour présider à l'opération. Ce donateur aurait été lié à Neptune et le bas-relief devait orner un temple du dieu marin. Mais les deux moitiés du bas-relief proviennent d'ateliers différents et doivent dater du II<sup>e</sup> s. av. J.-C., si l'on en juge d'après les détails des armes et des vêtements. — Espérons que ce travail fouillé permettra d'avancer quelque peu dans les recherches qui, à moins d'un heureux hasard, resteront difficiles. – B. C.

C. M. STIBBE, *Trebenishte. The Fortunes of an Unusual Excavation* (Studia Archeologica, 121), Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 2002, 18 x 25, 152 p., br., ISBN 88-8265-212-2.

Ce livre de C. Stibbe, spécialiste de l'art et de l'archéologie de Sparte, révèle au public occidental la fortune d'une fouille archéologique extraordinaire. Le cas des cimetières de Trebenishte, dans l'ex-République Yougoslave de Macédoine, est unique dans l'histoire de l'archéologie classique : le site a été fouillé par des Bulgares et des Yougoslaves en 1918, 1930-1933, 1953-1954 et 1972, et les trouvailles se sont partagées entre les Musées de Sofia, de Belgrade et d'Ochride. Stibbe présente de manière sommaire les résultats de chaque campagne de fouille, et les contextes funéraires, intéressants notamment pour la qualité extraordinaire des récipients de bronze d'origine grecque qui y ont été enfouis. Stibbe maintient sa thèse (exprimée aussi récemment dans son ouvrage *The Sons of Hephaistos*, paru à Rome en 2000) que la majorité des bronzes de Trebenishte viennent de la Laconie, tandis qu'il y a aussi une partie non négligeable de bronzes corinthiens. En suivant la route d'un commerçant depuis Gytheion en Laconie jusqu'à Trebenishte, Stibbe esquisse la diffusion des bronzes laconiens du Péloponnèse jusqu'au centre des Balkans. Le dernier chapitre présente de manière assez brève les résultats des fouilles ayant révélé du matériel de type grec dans la région autour de Trebenishte et offre ainsi une image assez complète de la pénétration des produits grecs dans cette partie peu explorée du monde classique. Sérieuse, aussi bien qu'amusante, cette étude est très utile pour le spécialiste (pourvu

qu'il connaisse assez bien les pièces de bronze discutées et les débats sur leur origine), aussi bien que pour le lecteur intéressé par les aspects historiographiques de l'archéologie ou du commerce grec. Les illustrations sont abondantes et d'assez bonne qualité. — D. PALÉOTHODOROS.

Armin WIEGAND, *Das Theater von Solunt. Ein besonderer Skenentyp des Späthellenismus auf Sizilien* (Deutsches Archäologisches Institut Rom. Sonderschriften, Band 12), Mainz/Rhein, Verlag Philipp von Zabern, 1997, 24.5 x 34, XI + 78 p. + 47 planches + 28 plans, rel., DM 98, 3-8053-2035-3.

Le théâtre de la ville sicilienne de Solonte a été fouillé entre 1953 et 1958 par la *Soprintendenza Archeologica* de Palerme. Puisque aucun rapport détaillé n'a été publié par les auteurs de la fouille, l'ouvrage de Wiegand, publié dans le cadre d'un projet plus ample concernant l'Agora de Solonte par l'Institut allemand d'Archéologie de Rome, constitue une contribution majeure à l'étude de l'architecture grecque en Sicile. — Le théâtre de Solonte n'est pas très bien conservé. Peu de traces subsistent sur place (assises inférieures et tracés de fondation du bâtiment de scène, plus quelques blocs de gradins du κοῖλον mis en place lors d'une reconstruction moderne), tandis qu'un grand nombre de blocs, éparpillés dans les diverses zones de Solonte, ont été attribués au monument, à titre d'hypothèse. — Après un court résumé en italien, l'A. développe en deux chapitres la topographie générale et la méthode du relevé, ainsi que la bibliographie antérieure. Suit la description du monument, où l'on distingue sept phases, et la reconstruction du plan, caractérisé par des παρασκήνια aux fronts obliques et par un προσκήνιον en bois précédant l'édifice de scène à deux étages. Le κοῖλον (qui dépasse le demi-cercle) est délimité par un mur extérieur d'appareil polygonal. — Au septième chapitre, l'A. propose de dater le théâtre du II<sup>e</sup> s. av. J.-C., tout en admettant la dépendance du motif du théâtre de Dionysos de Lycurgue à Athènes (340 av. J.-C.) et malgré les analogies dans le plan avec des théâtres siciliens de Tyndaris et Monte Iato (voire de Syracuse), qui favorisent une datation plus haute, à savoir à l'extrême fin du IV<sup>e</sup> s. Les chapitres suivants traitent (chap. VIII) du décor sculpté (dont une caryatide et quelques petits reliefs d'attribution douteuse) et (IX) d'une critique générale de la recherche antérieure sur les théâtres antiques. — Les dessins et les photographies sont excellents. On note avec intérêt les idées assez suggestives de l'A. sur l'importance d'une approche à la fois esthétique et architecturale des théâtres hellénistiques, qui ouvre des pistes nouvelles dans l'avenir de la discipline. — D. PALÉOTHODOROS.

Barbara GRASSI, *Vasellame e oggetti in bronzo. Artigiani e committenza* (Capua Preromana, VIII), Pisa - Roma, Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionali, 2000, 23 x 30.5, 115 p. + XXIV pl., rel., ISBN 88-8147-212-0.

Marco MINOJA, *Il bucchero del Museo Provinciale Campano. Ricezione, Produzione e commercio del bucchero a Capua* (Capua preromana, IX), Pisa - Roma, Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionali, 2000, 23 X 30, 127 p. + XXVIII pl., rel., ISBN 88-8147-139-6.

Après un volume sur la céramique à figures noires (II) et six volumes traitant des terres cuites (I, III-VII), les deux derniers volumes de la série *Capoua preromana* offrent un complément utile, en traitant du matériel stocké dans le Musée Provincial de Capoue. À noter que, dans les deux cas, du fait que la collection du Musée s'est constituée par les donations et acquisitions d'anciennes collections privées du territoire campanien, on est privé de toute notice de provenance. Les deux études ont comme

objectif non seulement d'étudier le matériel, mais aussi de situer les pièces, autant que possible, dans la production de la ville de Capoue, laquelle se révèle peu à peu, grâce aux fouilles de Johannowsky et de son équipe, comme un site archéologique de première importance en Italie. Le premier chapitre de chaque étude, traitant de l'histoire archivistique des collections du Musée, est très intéressant pour ceux qui s'intéressent à l'histoire des collections en Italie.

Les vases métalliques, sujet de la monographie de B. Grassi, sont peu nombreux, et ne rendent pas justice à la réputation de la ville comme centre de production important. Au sein du catalogue détaillé, on peut signaler le grand lèbès (n° 1) et les deux exemplaires plus modestes (n°s 2 et 3), qui s'insèrent dans la tradition du lèbès Loeb au Musée Britannique, et une cruche (pl. XXII-XXIII) dont l'anse est ornée d'un masque de satyre. Les discussions à propos de chaque forme sont excellentes et bien informées, avec une abondante bibliographie. Les nombreux dessins et les illustrations qui les accompagnent sont de très bonne qualité.

Le bucchero du Musée de Capoue offre d'autres points de réflexion. M. Minoja a réussi à rendre compte de la totalité du matériel provenant des fouilles, afin d'insérer les pièces conservées au Musée dans la typologie du bucchero capouan. Le résultat qui s'impose, sur la constitution locale de la collection, quoique toujours suggéré, ne fait plus maintenant aucun doute. L'absence des certaines formes dans le matériel du Musée s'explique par leur rareté. La majorité du matériel dans le catalogue détaillé, consiste en oinochoai à bec trilobé, en canthares, en kotylai, calices et coupelles. À signaler en particulier : une situle dont les deux extrémités de l'anse sont ornées de têtes féminines, forme qui présente des analogies avec du matériel trouvé à Capoue, mais aussi à Cumes. La provenance capouane est assurée. Les importations concernent surtout le matériel plus ancien (amphores et amphorettes), qui pénètre à Capoue par le Sud de l'Étrurie. Une fois que commence la production locale de bucchero, vers la fin du VII<sup>e</sup> s., elles se font de plus en plus rares. La production capouane est des plus importantes, et cette belle monographie vient compléter les recueils systématiques. Ici également, les dessins et les illustrations sont d'excellente qualité.

D. PALÉOTHODOROS.

Marco RENDELI, *La necropoli del Ferrone* (Archaeologica, 118), Roma, Giorgio Bretschneider, 1996, 22 x 30, 207 p. + 70 tables + ill.

La Nécropole de Ferrone appartient à l'un des nombreux établissements de la chora de Cerveteri. La manière peu scientifique dont furent réalisées les fouilles à cet endroit a conduit à la perte totale de toute note ou carnet de fouille. Aussi, M. Rendelli, pour sa *tesi di laurea* qui est à la base de cet ouvrage, s'est-il lancé dans l'entreprise de publier et reconstituer le contenu de vingt et une tombes à chambres ou tumulus, sur la quarantaine qui avaient été fouillées. — La méthode est risquée, mais permet néanmoins de se faire une image de cette nécropole, au matériel très riche, quoique relativement peu intéressant du point de vue de l'histoire de l'art antique. La céramique locale, impasto et bucchero, est naturellement prépondérante. Les céramiques fines consistent pour l'essentiel en des vases attiques à figures noires (de qualité très médiocre), en des pièces étrusco-corinthiennes (sans mérite non plus), en quelques rares vases corinthiens, laconiens (dont une coupe figurée magnifique) et ioniens, et en une série d'amphores et d'olpai à figures noires étrusques, appartenant à l'atelier du Peintre de Micali (il y a une amphore extraordinaire représentant un cavalier). Aucun vase à figures rouges n'y a été retrouvé. Sur un cratère, on relève un élément d'importance particulière : un graffiti ombrien, prétendument la plus ancienne inscription en cette langue. La chronologie de la partie publiée de la nécropole couvre pour l'essentiel la première moitié du VI<sup>e</sup> s. — La qualité de l'ouvrage est à la hauteur des publications scientifiques de la maison d'édition. Il y a de nombreux dessins de profils de vases, les illustrations sont claires et la riche bibliographie offre une image assez complète de la nécropole. — D. PALÉOTHODOROS.

F. GINO LO PORTO, *Corredi di tombe daunie da Minervino Murge* (Monumenti antichi. Serie Miscellanea, VI, 2), Roma, Giorgio Bretschneider, 1999, 24 x 34, 111 p. + 17 pl., br., ISBN 88-7689-177-3.

Le matériel présenté dans ce volume des *Monumenti antichi* provient d'une série de fouilles de sauvetage effectuées dans les années soixante sur le site daunien de Minervino Murge. F. G. Lo Porto, ancien surintendant d'Apulie, a ordonné chronologiquement et par type de matériel (céramique, objets en bronze, fer, ambre et os) le contenu de vingt-cinq tombes datant de la fin du VII<sup>e</sup> au dernier quart du IV<sup>e</sup> s. Les contextes des trouvailles sont variables : d'environ soixante-dix à deux ou trois objets. Par suite de la situation difficile des travaux à effectuer pour les fouilles, il n'y a ni plans ni photos des tombes, et leur localisation sur le site est très approximative. L'intérêt du site doit par conséquent être jugé uniquement par le matériel. À l'époque archaïque, on trouve deux vases rituels, le cratère subgéométrique daunien et l'*atingitoio*, qui sera par la suite remplacé par des formes variées (*askoi*, *stamnoi*, etc.). Les vases « coloniaux », datant de la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> s., sont rares : quelques vases à vernis noir de formes variées (coupes, oinochoés, *skyphoi*, tasses de la forme dite de « Pheidias », lécythes) et des vases à figures rouges apulien, parmi lesquels on remarque un cratère en cloche d'un disciple du Peintre de Tarporley, deux oinochoai et un canthare du Peintre du Sakkos Blanc. L'abondance des objets métalliques (surtout à la période archaïque, bien que les objets les plus spectaculaires, les ceintures décorées, soient du IV<sup>e</sup> s.), témoignent de la prospérité relative de ce centre indigène, qui fut culturellement envahi par les influences tarentines dès la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> s. — Le chapitre intitulé *considerazioni conclusive* offre un bref commentaire sur les coutumes funéraires, les influences artistiques et l'évolution chronologique du matériel. — D. PALÉOTHODOROS.

Manuela FANO SANTI (éd.), *Le collezioni di antichità nella cultura antiquaria europea* (Supplementi alla Rivista di Archeologia, 21), Roma, Giorgio Bretschneider, 1999, 23.5 x 30, 160 p. + 31 fig., br., ISBN 88-7689-175-7.

Le thème de l'antiquomanie suscite de nouveau l'intérêt des spécialistes (historiens du collectionnisme et archéologues). Les grands débats épistémologiques sur les fondements idéologiques du classicisme, dans les années quatre-vingts et quatre-vingt-dix, ont démontré la nécessité de se pencher sur les origines de la discipline, à partir du XVI<sup>e</sup> s. Le présent volume réunit les communications de la troisième rencontre internationale sur le collectionnisme et l'antiquarisme européen, où l'accent fut mis sur les collections d'antiquités vénitienes et polonaises. En général, les collections étudiées sont de moindre intérêt, à l'exception peut-être des vases attiques de la collection du château de Goluchow. À noter aussi la communication de A. Maggiani sur un anneau étrusque anépigraphe de Venise, et celle de M. G. Marzi sur les bijoux de la collection Galluzzi à Volterra. Le volume, destiné aux spécialistes, mêle les études d'intérêt archéologique à celles concernant l'histoire du collectionnisme et l'évolution du goût européen. On regrettera l'absence totale d'index. — D. PALÉOTHODOROS.